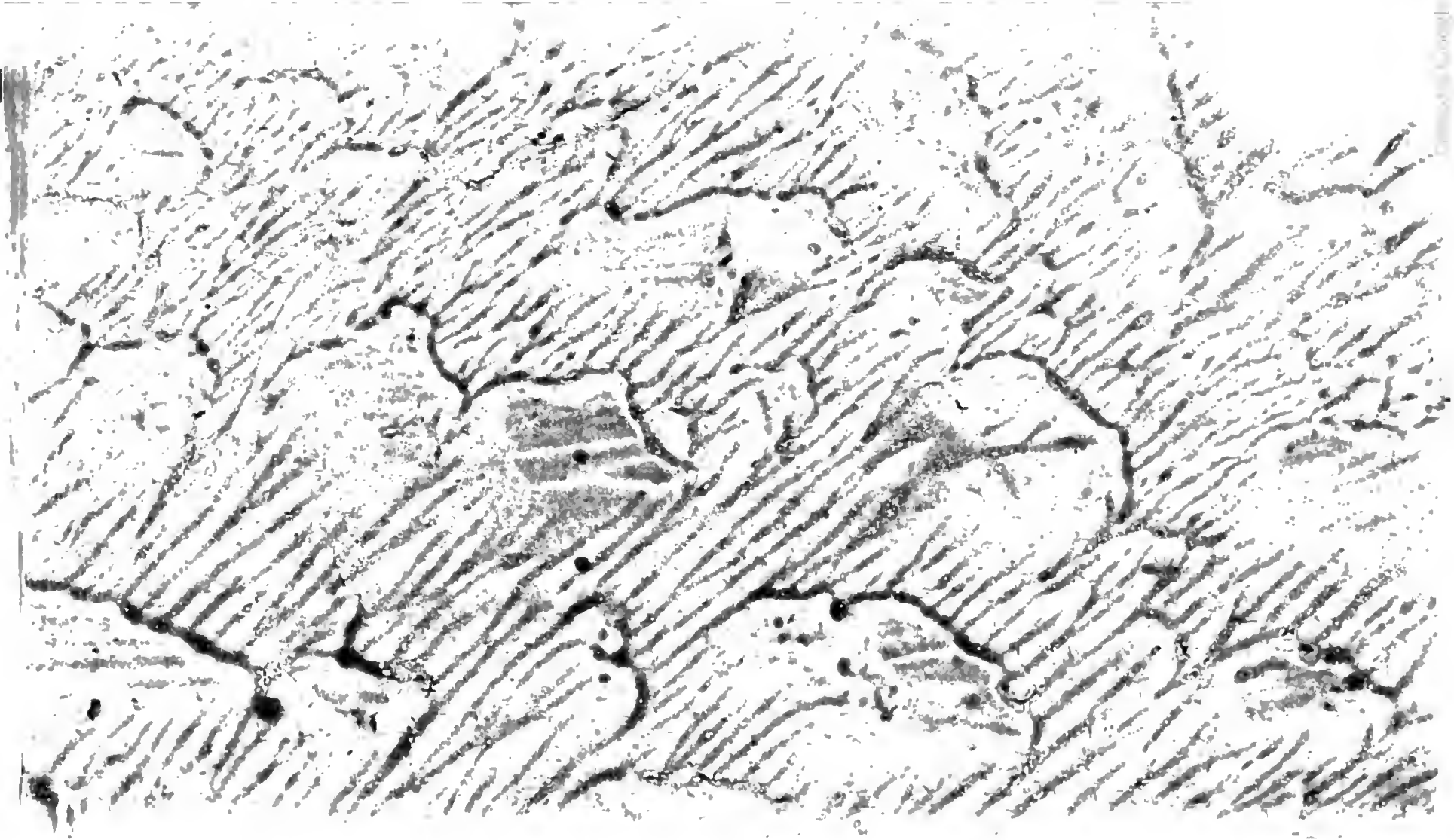
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
204
NAPOLI



676

II Suppl. Palud. A-204

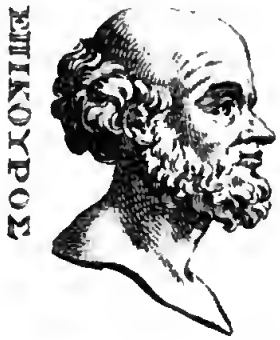
15. 1. 2.

627 bis

LA MORALE D'EPICURE,

TIRÉE DE SES PROPRES ÉCRITS.

Par M. l'Abbé BATTEUX, *Professeur de Philosophie Grecque & Latine au College Royal de France, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*



BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Verum enim invenire volumus, non, tanquam adversarium, aliquem convincere. *Cic. 2. de Fin. 5.*

AVANT-PROPOS.

CE T Ouvrage, qui, dans la premiere idée, ne devoit être qu'une Lettre d'un quart-d'heure de lecture, doit ſa naiſſance à un entretien philoſophique, où il fut queſtion de ſavoir s'il eſt vrai, comme quelqu'un l'a dit, que *jamais Philoſophie ne fut moins entendue ni plus calomniée, que celle d'Epicure.*

Je m'engageai, peut-être trop facilement, à mettre par écrit ce qui s'étoit dit de vive voix; parce que je crus, qu'ayant étudié ſoigneuſement la matiere dans les ſources, il ne s'agiroit que de prendre la plume, & de placer de

ſuite les matériaux qui ſembloient tous taillez. L'expérience, je l'avoue, m'a appris que rarement on ſait bien ce qu'on ne ſait que pour ſoi.

Si cela eſt vrai dans pluſieurs genres; cela eſt plus vrai encore dans le genre philoſophique, où quand on veut emporter une ſeule piece, il faut quelquefois ſoulever toute la maſſe. Or la maſſe, en Philoſophie, n'eſt pas un fardeau leger; puiſqu'outre les penſées ſolides des philoſophes, elle comprend toutes les ſpéculations vaines & les idées creuſes de l'eſprit humain, abandonné à lui-même, & ne ſuivant d'autre regle que ſa force, ou ſa foibleſſe.

Il eſt bien vrai que la philoſo-

phie d'Epicure, formant en ſoi un tout aſſez arrondi, & dont la volupté, ou le bien être de l'homme en cette vie, eſt le centre unique, il n'eſt pas difficile d'en embraſſer les parties. Cependant il y a des faces extérieures, dont les rapports s'étendent au loin, & qu'on ne peut bien voir qu'en ſe plaçant dans les autres Écoles.

Ce ſont ces points de vûë, qui auroient fait de mon projet une grande entrepriſe, ſi, en le remaniant, je ne me fuſſe apperçû qu'il étoit un moyen de le ſimplifier dans l'exécution, & de le réduire à-peu-près aux termes de mon engagement : c'eſt de préſenter au lecteur les titres mêmes de la philoſophie d'Epicure, ſeulement

avec ce qu'il faut de notions pour en fixer le ſens, & de laiſſer à chacun le ſoin d'en juger par lui-même, & d'en ſuivre les conſéquences.

Les matieres philoſophiques n'appartiennent qu'aux philoſophes, c'eſt-à-dire, qu'à ceux qui ſavent penſer en liſant. Or c'eſt aſſez pour ce genre de lecteurs qu'un écrit faſſe germer les idées. Ils s'irritent contre un diſcoureur qui continue de verſer toujours, ſans s'embaraſſer de la forme ni de la capacité du vaſe.

En ſuivant cette méthode, on laiſſe au lecteur le plaiſir délicat de ſe donner à lui-même l'inſtruction qu'il déſire, de converſer avec les auteurs, de voir les ta-

bleaux en original, & de comparer les tems. Et celui qui écrit, n'ayant d'autre fonction que celle de témoin, n'a beſoin d'autre talent, que de ſavoir dire ſimplement ce qu'il a vû.

Si cette maniere de traiter l'érudition philoſophique, eſt convenable dans tous les cas, elle l'eſt ſpécialement dans celui où nous ſommes, parce que les préjugez où le cœur a part, ne tombent que devant la verité.

On a perſécuté pendant pluſieurs ſiécles la mémoire & la philoſophie d'Epicure avec un zele qui tenoit de l'emportement : le nom ſeul de ce philoſophe étoit preſque un blaſphême, ou une infamie.

Depuis cent ans ou environ,

on affecte non-ſeulement de le juſtifier, mais de faire des éloges pompeux & preſque excluſifs, de ſa profonde ſageſſe, de ſa vertu auſtere, de ſa Morale, puiſée, dit-on, dans les vraies ſources de la nature.

Si ces honneurs rendus à la perſonne ne ſe réflechiſſoient pas naturellement ſur une doctrine contraire aux principes eſſentiels de la ſociété & de la religion; il n'y auroit gueres que l'envie qui pourroit s'oppoſer à la réhabilitation de la mémoire d'un homme mort il y a plus de deux mille ans.

Mais comme ces honneurs peuvent faire ſur quelques eſprits peu en garde, des impreſſions très-dangéreuſes, & les conduire à des

égaremens funeſtes, j'ai cru qu'il me ſeroit permis de faire une révi-ſion légére des piéces de ce pro-cès, & de confronter l'original, tel qu'il eſt, avec les portraits qu'on en a faits. C'eſt mon objet unique. Je prie le lecteur équitable de s'en ſouvenir, & de ne me juger que d'après ce plan, que j'ai cru de-voir ſuivre préférablement à tout autre, dans un ſujet tant de fois traité, ſous une infinité de faces, & qui ne l'a jamais été en françois, ſous celle-ci, la plus ſimple & la plus déciſive de toutes.

J'aurai pour guide principal dans mon travail le ſage Gaſſen-di, qu'on ne ſoupçonnera pas de m'avoir donné des impreſſions contraires à la droiture & à l'é-

quité. Ce grand homme, auſſi admirable par ſa candeur & ſes vertus, que par ſon érudition & ſes connoiſſances philoſophiques ; s'eſt toujours fait un devoir de rendre aux Anciens la gloire qui leur étoit dûe : quelquefois même il leur en a cedé de la ſienne. Pour moi, je ne ferai que me conformer à l'exacte verité, ſi je dis que tout ce petit Ouvrage lui appartient de droit, & que ſans ſes travaux ſur le texte d'Epicure, ſes découvertes, & les ſecours de toute eſpece qu'il a fournis, cette entrepriſe, quelle qu'elle ſoit, n'eût pas été d'une facile exécution.

On a quelquefois fait figurer ſon nom parmi ceux des Epicu-

riens, parce qu'il a fait revivre une partie de la philoſophie d'Epicure. Il ne faut pas qu'on s'y trompe. Il a admis les atômes; mais c'eſt Dieu qui les a créez, qui les meut, qui en forme les corps organiſez; mais outre les atômes, il admet une Cauſe intelligente univerſelle, & des eſprits créez pour animer les êtres raiſonnables, & ſurvivre aux corps qu'ils animent. Il met le bonheur dans la volupté; mais cette volupté n'eſt qu'une joie pure, préparée, comme récompenſe, à l'obſervation des loix naturelles, ou autres, qu'il a plû à la Divinité d'impoſer aux hommes : joie dont on a l'avant-goût dans cette vie, & dont la pleine jouiſſance

nous eſt réſervée après la mort. Avec ces correctifs & ces modifications, il eſt évident qu'il ne reſte plus rien de la morale d'Epicure, ni de l'Epicureïſme ; & que, ſi Gaſſendi peut être peint à côté d'Epicure, on ne doit point employer les mêmes couleurs pour l'un & pour l'autre ; & moins encore, ſuppoſé qu'on le reſpecte, comme il le ſemble, placer le portrait d'un homme de ce mérite & de ce caractere, entre ceux de Léontium & de Ninon Lenclos (*a*).

(*a*) Léontium étoit une femme célébre dans l'École d'Epicure, où elle vêcut principalement avec Metrodore.

LA MORALE D'EPICURE, TIRÉE DE SES ÉCRITS.

TOUT eſt dit pour & contre Epicure. Depuis deux mille ans, il a eu des amis & des ennemis, qui n'ont rien oublié, les uns pour l'attaquer, les autres pour le défendre.

Ses diſciples ont prétendu juſtifier ſa doctrine par ſa frugalité & par ſa conduite. Quel moyen, diſoient-ils, d'avoir tant de mœurs avec des principes de corruption (*a*)?

(*a*) Il eſt vrai qu'il n'en doit pas être des Philoſophes comme des autres hommes

Ses ennemis au contraire ont dit que s'il n'avoit pas été vicieux, ce ne pouvoit être que par tempérament (*a*) & par timidité; & qu'avec des principes comme les ſiens, ſi, par hazard, on avoit des mœurs, on ne pouvoit avoir des vertus.

Comme il ne s'agit point ici de la perſonne d'Epicure, mais ſeulement des principes qu'on lui reproche; nous nous bornons à expoſer d'abord ces principes, en peu de mots, & à donner enſuite les pieces juſtificatives de notre expoſition : ce qui diviſera naturellement cet Ouvrage en deux parties; dont la Premiere contien-

qui ont ſouvent des principes auſteres, & une conduite relâchée. Quand la conduite d'un philoſophe n'eſt pas conforme aux loix, il faut qu'il ait eu le ſecret de ſe faire des loix conformes à ſa conduite : ou il n'eſt pas philoſophe.

(*a*) δι' ἀναισθησιας. Il fut tourmenté des douleurs de la gravelle pendant toute ſa vie.

dra les Dogmes d'Epicure exposez relativement à la Morale ; la Seconde, l'Exposition vérifiée par les paroles mêmes d'Epicure.

PREMIERE PARTIE,

OU ON EXPOSE LES PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE D'EPICURE, RELATIVEMENT A LA MORALE.

NOUS présenterons d'abord un Tableau abregé de l'état des esprits dans la Grece, par rapport à la philosophie, lorsqu'Epicure se montra sur la scene. Ensuite nous fixerons l'Objet que ce Philosophe se proposa dans le plan de toute sa philosophie. Enfin nous traiterons, en peu de mots, les points capitaux de sa doctrine, qui sont la Nature des Dieux, celle de l'Ame, de la Volupté, & de la Vertu : c'est le plan de la premiere Partie,

Quoique nous n'ayons d'autre objet qu'une expoſition ſimple & non une réfutation, parce que les dogmes dont il s'agit ont été réfutez mille fois & ſans réplique ; nous ne pourrons néanmoins nous diſpenſer, en conſidération de quelques-uns de nos lecteurs, d'indiquer en paſſant, les principales raiſons qu'employoient les anciens Philoſophes pour détruire ces dogmes. Le contraſte animera notre expoſition, & aidera ceux qui pourroient avoir beſoin de ce ſecours, pour juger comme il convient.

ART. I.

ARTICLE I.

Siécle d'Epicure.

EPICURE né 342 ans avant Jeſus-Chriſt (*a*), dans un bourg d'Athènes nommé Gargette, ſe livra de très-bonne heure (*b*) à l'étude de la Philoſophie, piqué, dit-on, contre ſon maître de Grammaire, qui, lui faiſant lire la Theogonie d'Héſiode, n'avoit pû lui expliquer ce que c'étoit que le cahos.

Il ouvrit ſon Ecole à trente-deux ans, d'abord à Mitylène, puis à Lampſaque, & cinq ans après à Athènes, dans un jardin qu'il avoit acheté quatre-vingts mines (*c*). Ce fut là qu'il paſſa

(*a*) Olymp. 109. 3.
(*b*) Selon Diogene Laerce, à l'âge de 14. ans, ſelon d'autres, à 12.
(*c*) Quatre-vingts

le reſte de ſa vie avec des amis qu'il s'étoit formez pour lui-même, ſelon les principes de ſa Philoſophie.

La ſublimité de l'École de Platon où regnoient Xénocrate & Polémon ; la ſcience profonde de celle d'Ariſtote, où parloit le fameux Théophraſte ; l'éclat naiſſant de la vertu de Zenon, qui raſſembloit tant d'auditeurs dans ces galeries célébres qu'avoit peint Polygnote, n'effrayerent point ſon courage. Il oppoſa hardiment ſes dogmes à ceux de ſes rivaux ; perſuadé que l'inſcription même de l'Ecole (*a*) qui annonçoit la volupté, attireroit d'abord l'attention des hommes ; & que l'agrément de ſes jardins, joint à une

mines équivalent à 6400 livres ſur le pied où eſt l'argent aujourd'hui, à 50 livres le marc.

(*a*) *Inſcriptum hortulis : Hoſpes hîc bene manebis : hîc ſummum bonum Voluptas eſt.* Sen. Ep. 21.

idée de vertu, retiendroit chez lui une partie de ces auditeurs nombreux, qui rempliſſoient chaque jour l'Académie, le Lycée, & le Portique.

Il ſembloit même avoir quelques avantages ſur les autres Philoſophes. Il paroiſſoit d'un caractere franc, ingenu, plus occupé du bien des autres que du ſien propre. Il ſembloit propoſer ſes idées ſans art, & ſans détour; ſe déclarant hautement contre les couleurs de l'Eloquence, & contre les fineſſes de la Dialectique; affectant d'attaquer en plein jour, ſans caſque, ni bouclier, avec une ſorte de confiance qui en donnoit à ceux qui l'écoutoient (*a*).

(*a*) Cependant S. Clement d'Alexandrie aſſure que les Epicuriens avoient des dogmes ſecrets, auſſi-bien que les Pythagoriciens & Platon; & qu'ils ne permettoient pas à tout le monde de lire les livres où ils étoient renfermez. *L.* 5. *Strom.* Mais qu'a-

Le divin Platon avoit été admiré lorſqu'il parloit des perfections de l'Etre ſuprême, de l'immortalité de l'ame, des charmes & des récompenſes de la vertu. Mais ſes écrits, qui préſentent toujours le pour & le contre avec des traits également forts, & des couleurs également vives, donnoient trop d'exercice, & trop peu de nourriture, à la plûpart des lecteurs, dont l'eſprit, après une certaine meſure de travail, aime à ſe repoſer ſur quelque verité. Ses ſucceſſeurs Speuſippe, Xénocrate, & Polémon, qui avoient été moins attachez que lui à la ma-

voient-ils à cacher après avoir dit hautement que la Divinité ne ſe mêloit point des affaires des hommes; que l'ame mouroit avec le corps, que la volupté eſt le ſouverain bien, & que la juſtice n'eſt rien? Peut-être y avoit-il quelques développemens trop cruds, qui n'auroient pû paſſer à la Police d'Athénes, malgré ſon extrême indulgence pour les Philoſophes.

niere de Socrate, n'ayant rien inventé de nouveau, la grande idée qui étoit reſtée de leur maître, abſorboit une partie de leur gloire ; & l'habitude d'entendre depuis 60 ou 80 ans les mêmes choſes, avoit émouſſé le goût du peuple d'Athènes toujours avide de nouveauté.

Ariſtote, genie hardi, profond, lumineux quand il traitoit les ſujets qu'il vouloit éclaircir, ou qui pouvoient l'être, avoit préſenté les matieres qui concernent la Divinité, l'Ame, & les autres cauſes fondamentales du bonheur, avec un art qui n'appartenoit qu'à lui. Tout paroiſſoit précis, articulé, analyſé ; mais ce n'étoit qu'un éclat extérieur jeté ſur un fond obſcur. Les idées étoient devenues ſi minces, dans la décompoſition, qu'un œil ordinaire ne les appercevoit qu'avec peine. Il

falloit bien ſouvent en croire le Philoſophe ſur ſa parole. Ses leçons paticulieres pour les adeptes, avoient mis en défiance tous ſes auditeurs, ſans exception. Qui pouvoit ſe flatter d'être entiérement compris dans le privilége, & d'avoir vû intuitivement la penſée du maître ?

Le Portique, où s'étoit un peu apprivoiſée la ſecte des Cyniques, rendue fameuſe par la vertu énorme d'Anthiſtène, de Diogène, de Monime, de Cratès, & d'Hipparchia (*a*), retentiſſoit des plus belles leçons. C'étoit là qu'on alloit chercher le ſublime de la ſa-

(*a*) Hipparchia jeune Athenienne, de famille noble, ſe prit d'amour pour le philoſophe Cratès, au point qu'elle déclara à ſes parens qu'elle mouroit, ſi elle ne l'épouſoit pas. Cratès étoit laid, boſſu, n'ayant pour tout bien qu'une beſace & un bâton. Il lui découvrit même ſa boſſe pour eſſayer de la guérir de ſa maladie. Non, dit-elle, je n'en veux ni un plus beau, ni un plus riche.

geſſe & du bonheur. Mais cette prétendue ſageſſe étoit ſi fort au-deſſus des idées & de la portée du grand nombre ; elle étoit accompagnée de tant de prétentions outrées, pour ne rien dire de plus, qu'elle effrayoit les uns & faiſoit rire les autres. Ajoutez à cela le fataliſme, ce dogme ſi déconcertant pour l'amour propre, & l'idée bizarre d'un Dieu rond, confondu avec le feu, coupé en une infinité de parcelles, pour être diſtribué dans tous les êtres. Qui pouvoit digerer tant de paradoxes ?

Falloit-il paſſer la mer & aller à Cyrène chercher l'eſprit d'Ariſtippe ? Ses ſucceſſeurs ſe deshonoroient par leurs excès & leurs écarts philoſophiques. Théodore, ſurnommé d'abord l'Athée, enſuite, par antiphraſe, le Dieu, chaſſé de toutes les villes policées, n'avoit trouvé de refuge que dans

la maxime qui dit, que le ſage n'a point beſoin d'amis. Bion ſon diſciple, avoit déteſté en mourant, la folle témérité de ſes maîtres & la ſienne. Hégéſias, ſurnommé l'Orateur de la mort, πεισθανάτος, calculant la ſomme des biens & des maux de la vie, avoit pouſſé ſi loin ſes principes, qu'au ſortir de ſes leçons on alloit mourir. Il fallut que le Roi d'Egypte lui impoſât ſilence, pour conſerver ſes ſujets (*a*).

De tous les impies, qui vivent & qui meurent ſans eſpérance, c'étoit peut-être le ſeul qui eût raiſonné conſéquemment juſqu'au bout. Mais ces conſéquences mêmes, quoique juſtes, avoient degoûté de ſa Philoſophie bien des gens, trop amis de la vie pour la

(*a*) *A Rege Ptolemæo prohibitus eſt illa in ſcholis dicere, quod multi his auditis, mortem ſibi conſciſcerent.* Cic. Tuſc. 1. 34.

ſacrifier à une opération d'arithmetique.

C'eſt là le moment où Epicure ſe montre à la Gréce, preſque laſſe de croire & d'eſpérer aux promeſſes des Philoſophes.

Il avoit viſité toutes les Ecoles, entendu tous les maîtres; & s'il ne connut pas toutes leurs penſées, c'eſt qu'il crut en avoir aſſez vû pour n'avoir bas beſoin de connoître le reſte.

Peu ſatisfait de tout ce qu'on avoit voulu lui apprendre, il ſongea à donner des idées nouvelles. Il fit un plan, qu'il préſenta comme neuf, & qu'il prétendit avoir exécuté ſeul, & de ſes propres fonds, ſans aucun emprunt (*a*). Il étoit aiſé de l'en croire ſur ſa parole :

(*a*) Cependant il eſt certain qu'il n'a rien à lui : il doit toute ſa Phyſique à Démocrite, *in Phyſicis totus eſt alienus*, & toute ſa Morale à Ariſtippe. *Voyez Cic. de Fin. 1. 6. & 8.*

C'étoit, dit Ciceron, un homme mal logé, qui ſe vantoit d'avoir bâti ſa maiſon lui-même, ſans le ſecours d'aucun architecte (*a*).

Il compoſa trois cens volumes, ſans y faire entrer aucune citation; parce qu'apparemment il ne croyoit pas que la Philoſophie dût citer, ou que ſes prédéceſſeurs méritaſſent de l'être. On l'a même accuſé de ne s'être pas toujours renfermé dans les bornes de ce ſilence, qui valoit une critique; & de les avoir crayonnez tous, à ſa maniere, d'une façon qui marquoit ſon mépris pour eux (*b*).

Diogene Laërce rapporte quelques-unes des qualifications dont on prétend qu'il avoit décoré Nau-

(*a*) *Quod & non prædicanti tamen facile quidem crederem : ſicut mali ædificii domino, glorianti ſe architectum non habuiſſe.* De Nat. Deor. 1. 26.

(*b*) Voyez Plut. dans ſon Livre contre les Epicuriens, pag. 1086.

ſiphane un de ſes maîtres, Platon, Ariſtote, Protagore, Heraclite, Démocrite, à qui il devoit toute ſa Phyſique, Antidore, &c. Nous les ſupprimons, par égard pour de ſi grands hommes & par reſpect pour la Philoſophie (*a*).

Ces diſcours injurieux ont-ils été fauſſement attribuez à Epicure, & ſeulement pour multiplier le nombre de ſes ennemis ? Diogene Laërce, qui l'aſſure, peut avoir raiſon. On peut croire que Timocrate, qui fut le plus grand détracteur d'Epicure, après avoir abandonné ſon Ecole, en parla mal, pour juſtifier ſa déſertion.

Mais d'un autre côté, Dioclès, qu'on cite comme ſon apologiſte, n'eſt pas moins recuſable que Timocrate, par la raiſon contraire: étant diſciple d'Epicure, ſon commenſal, & ſon ami de tous les

(*a*) Voyez Ciceron *de Nat. Deor.* 1. 33.

jours, c'étoit pour ſon honneur même qu'il juſtifioit ſon maître.

Nous n'avons rien à dire ſur cette accuſation, ſinon que pluſieurs de ces traits ſont rendus au moins vraiſemblables, par l'affectation d'Epicure à ne citer jamais aucun de ceux mêmes à qui il devoit le plus; par ſon obſtination à nier qu'il eût rien appris de qui que ce fût; par les reproches que lui ont fait pluſieurs Auteurs graves, qui, quelque prévenus qu'on les ſuppoſe, n'étoient pas capables d'adopter légérement des calomnies groſſieres; enfin par la conduite de Colotes ſon diſciple & ſon ami de cœur, Κολοτης, lequel dans l'ouvrage qu'il avoit fait pour prouver, *Qu'on ne peut être heureux en ſuivant les dogmes des autres Philoſophes*, a laiſſé échapper des traits injurieux contre ce que la Philoſophie a de plus reſpecta-

ble, juſqu'à dire entre autres choſes, qu'il falloit donner du foin à Socrate, au lieu de pain, puiſqu'il faiſoit profeſſion de ne rien ſavoir. Il traitoit avec la même liberté Parménide, Platon, Démocrite, &c.

Métrodore, qui étoit un ſecond Epicure, *alter Epicurus*, diſoit qu'un homme libre ne pouvoit s'empêcher de rire, quand il penſoit à ces triſtes Lycurgues, à ces Solons, & aux autres qui leur reſſemblent (*a*). Enfin il n'y a pas juſqu'à Léontium, qui n'ait voulu lancer des traits contre Théophraſte :

(*a*) Non, non, Métrodore, reprend Plutarque en colere, un homme libre ne rit point quand il penſe à ces grands hommes ; & celui qui rit n'eſt point un homme libre ; mais un inſolent qu'il faut châtier, non avec la verge, comme l'enfant libre, mais avec le fouet à gros nœuds, dont on punit les eſclaves de Cybele. *Adv. Colot.* Torquatus ne parle gueres plus reſpectueuſement de Platon dans Ciceron.

ce qui fit naître le proverbe, *de choisir l'arbre pour se pendre* (*a*). Cette conduite des disciples prouve au moins que les plus grands noms n'étoient pas fort respectez dans les jardins de leur maître. Il seroit aisé de prouver qu'ils ne devoient pas l'être, selon les maximes & les principes qu'on y avoit établis.

Tout ce que Diogene Laërce avance pour la défense d'Epicure, prouve que ce Philosophe étoit doux, complaisant dans sa propre société ; mais cela ne démontre nullement qu'il ait beaucoup respecté les Philosophes dont il renversoit la Philosophie, ou qui vouloient renverser la sienne.

Après des jugemens & des termes si peu menagez, Epicure n'étoit pas en droit d'attendre qu'on lui fît beaucoup de grace. On ne

(*a*) *Proverbium inde natum, suspendio arborem eligendi.* Plin. Nat. Præf. lib. 1.

lui rendit pas même juſtice. La Philoſophie s'oublia juſqu'au point de mettre en œuvre la calomnie, les ſuppoſitions d'écrits (*a*), les déclamations groſſieres, moyens odieux qui ne firent que donner à Epicure une célébrité qu'il n'avoit pas encore par lui-même (*b*), & qu'il n'auroit peut-être jamais eue ſans ſes ennemis.

On peut voir ce qu'a écrit à ce ſujet Gaſſendi, qui ayant épuré la doctrine de ce Philoſophe dans quelques-uns de ſes points, a auſſi vengé ſa perſonne, & rétabli une partie de ſa mémoire. Pour nous, ſans ſtatuer rien de précis ſur la perſonne d'Epicure, nous croyons

(*a*) On accuſa Diotime Stoïcien, de lui avoir prêté 50 lettres amoureuſes. *Voyez Laer.* 10. *Seg.* 3. *& Jonſius, lib.* 2. *cap.* 15. *n.* 4.

(*b*) *Nihil ſibi ait nocuiſſe, aut Metrodoro, inter bona tanta, quod ipſos illa nobilis Græcia non ignotos ſolum habuiſſet, ſed penè inauditos.* Senec. Epiſt. 79.

que s'il y a eu de l'animosité & de l'injustice dans ses ennemis, il y a eu aussi de l'affectation & du zele outré dans ses défenseurs. Les uns veulent qu'il soit couvert de blâme & de reproches, les autres qu'il soit sans aucune tache : il y a apparence qu'ici comme ailleurs, la verité pourroit être dans le milieu.

ARTICLE II.

Objet de la Philosophie d'Epicure.

HENRI Morus écrivoit à l'ami de Descartes (*a*) que la fin suprême de la Philosophie étoit la Religion : *Summus Philosophiæ finis Religio.* Il entendoit sans doute la fin de l'œuvre, & non celle de l'ouvrier. Car la Religion, étant elle-même un moyen, a pour objet,

(*a*) M. Clerselier. Lettres de Descartes, Tom. 1. pag. 313. éd. 1657.

comme

comme toutes les vertus, toutes les études, tous les efforts, toutes les entrepriſes de l'homme, le bonheur de l'homme même; avec cette ſeule différence, que ſous ſon empire la nature eſt guidée par une ſageſſe qui ne trompe point; tandis que les autres moyens, employez ſouvent par un faux amour propre, ou par les vûës détournées de quelque paſſion trompeuſe, menent l'homme à un fantôme de bonheur, plûtôt qu'à une felicité réelle.

Les Philoſophes payens avoient ſaiſi cette premiere verité: *Que l'amour de ſoi-même eſt le principe de toutes les actions de l'homme*, & que ſi cet amour étoit bien reglé, il ſeroit auſſi la vraie regle de l'humanité.

Il falloit donc le regler cet amour, c'eſt-à-dire, lui montrer ſon véritable objet, enſuite la vraie

route qui conduit à cet objet; enfin lui fournir les forces, ou les motifs néceſſaires pour le porter juſqu'à cet objet. C'eſt ce qu'ils ont cru réſervé à la Philoſophie, c'eſt-à-dire, à la Raiſon inſtruite par elle-même des devoirs de l'homme, & pourvûe, auſſi par elle-même, des moyens ſuffiſans pour les remplir. Nous ſerons ſages, ont-ils dit, & heureux par la Philoſophie, quand elle nous aura donné des idées nettes & claires ſur les points d'où dépend notre bonheur, & qu'elle nous aura procuré l'habitude d'agir en conſéquence.

Or voici comment ils procédoient dans leurs recherches & leurs raiſonnemens ſur cette matiere.

Le premier ſentiment de l'homme eſt le deſir de ſa propre conſervation & de celle de ſon état. Tout animal en naiſſant eſt re-

commandé à lui-même par la nature.

L'homme ouvrant les yeux ſur ſoi, examine de quelles parties ſon être eſt compoſé : il y trouve un corps & une ame.

Il doit donc s'occuper de la conſervation de ſon corps & de ſon ame, & de ce qui peut contribuer à les rendre plus complets, & plus utiles pour ſon bien-être, c'eſt-à-dire, plus parfaits. Et quand il aura obtenu la perfection poſſible de ces deux parties de ſon être, il ſera auſſi, lui-même, parfait, autant qu'il peut l'être, eu égard à ſa nature ; & par conſequent il ſera heureux.

Le corps eſt parfait, quand il eſt ſain & vigoureux, & que la ſanté préſente ſemble répondre de la ſanté à venir.

L'ame eſt parfaite, quand la vertu y regne pleinement, c'eſt-à-

dire, quand l'eſprit ayant des idées juſtes, & en nombre ſuffiſant, le cœur s'y conforme conſtamment & ſans efforts.

Par conſequent l'homme heureux eſt celui qui porte dans un corps ſain & agile, un eſprit éclairé, avec un cœur droit, accoutumé à ſuivre les idées de l'eſprit.

Cet homme heureux eſt auſſi un ſage: mais s'il a toujours le même cœur & le même eſprit dans un corps foible & ſouffrant; alors c'eſt un héros, c'eſt preſque un Dieu.

Ainſi parloient Socrate, Platon, Ariſtote, Xénocrate, Dicéarque, & tous ceux qui ont philoſophé de bonne foi ſur cette matiere, la ſeule vraiement philoſophique.

Toute la perfection de l'homme dépend donc des idées de l'eſprit, puiſque ce ſont elles qui reglent

la volonté. Maintenant quelles doivent être ces idées ? C'étoit-là que ſe partageoient les Philoſophes.

On peut les diviſer d'abord en trois claſſes. Dans la premiere, chaque homme eſt regardé comme une partie de l'Univers, laquelle doit ſe conformer & concourir à l'ordre général, & à la perfection du tout. C'étoit l'idée des Stoïciens.

Dans la ſeconde, chaque homme eſt une partie du genre humain, & doit, à ce titre, contribuer au bonheur général, & en tirer, par ce moyen, ſon bonheur particulier. C'étoit la penſée de l'École de Platon, qui, ſur ce point, comprenoit auſſi celle d'Ariſtote.

Dans la troiſieme, chaque homme en particulier ſe fait centre de l'Univers & de la Société: c'eſt à lui ſeul qu'il rappelle tout le

reſte. C'étoit le ſiſtême d'Epicure, d'Ariſtippe, & de tous ceux qui mettoient le ſouverain bien dans les ſens & la volupté :

Et mihi res, non me rebus ſubjungere conor. Hor.

Ces trois claſſes peuvent être réduites à deux, dont la premiere comprend tous ceux qui bornoient l'être de l'homme à la vie préſente ; la ſeconde renferme ceux qui eſpéroient une autre vie, dont l'état fût lié avec l'état de la vie préſente.

Selon le ſiſtême de ceux-ci, le bien particulier ſacrifié au bien public, dans cette vie, devoit être remplacé par un plus grand bien particulier dans la vie future.

Selon le ſiſtême des Epicuriens, le ſacrifice du bien particulier au bien public, étoit une ſotiſe pure, ſans récompenſe & ſans objet.

La différence de ces deux Phi-

loſophies n'étoit donc pas dans l'une le ſacrifice de l'intérêt perſonnel, dans l'autre le commerce ou l'uſure de ce même intérêt : l'intérêt particulier étoit dans toutes deux. Mais dans l'une c'étoit l'intérêt d'une vie immortelle & d'un bonheur ſans fin; dans l'autre c'étoit l'intérêt & le bien-être d'une vie paſſagere.

Le premier intérêt étoit l'amour de ſoi-même qui renonçoit à quelque bien préſent pour un bien à venir infiniment plus grand. L'autre étoit le même amour de ſoi, qui renonçoit à l'eſpérance à venir, pour le bien qu'il croyoit préſent. C'étoit donc la différence des idées qui ſéparoit d'abord les Philoſophes; & ceux qui avoient tort étoient coupables d'erreur, avant que de l'être de crime.

Faiſons encore un pas. Le bien de la vie préſente eſt de deux ſor-

tes : le bien honnête & le bien agréable.

Le bien agréable, par oppoſition au bien honnête, eſt celui qui parvient à l'ame par les organes des ſenſations : c'eſt un mouvement qui flatte les ſens.

Le bien honnête eſt celui qui nous procure l'eſtime & la bienveillance des hommes vertueux.

Les Stoïciens avoient embraſſé le bien honnête, excluſivement à tout autre bien. C'étoit à eux à concilier les contradictions des principes de leur Métaphyſique, avec ceux de leur Morale. Ariſtippe & Epicure avoient embraſſé le ſeul bien agréable, y comprenant les vertus mêmes, qui n'étoient bonnes, ſelon eux, qu'à cauſe des agrémens qui les accompagnent même dans cette vie. Nous toucherons encore cette matiere ci-après. *Art.* 5.

Tout ſe réduit donc à ſavoir ſi l'homme ſage, pour ſe rendre auſſi parfait & auſſi heureux qu'il peut l'être, eu égard à ſa nature, à ſon origine, à ſa deſtination, doit dans cette vie, ſacrifier les plaiſirs à la vertu, ou ſubordonner les vertus au plaiſir.

Pour diſcuter cette queſtion dans toute ſon étendue, il y avoit deux autres points eſſentiels à traiter préalablement : la nature de la Divinité & de ſes attributs; celle de notre Ame & de ſes proprietez; la queſtion du bonheur n'étant proprement que le réſultat de ces deux autres : Epicure l'avoit ſenti. » Si nous n'avions point, dit-il, » d'inquiétude ſur ce qui ſe paſſe » au-deſſus de nos têtes, ni ſur la » mort & ſes ſuites, & que nous » puſſions connoître, ſans la Phi- » loſophie, où doivent s'arrêter nos » plaiſirs pour ne point ſe changer

» en douleur, nous n'aurions que » faire d'étudier la Philoſophie» (*a*).

Voilà donc trois objets : connoître les Dieux, pour ſavoir s'il faut craindre leur vengeance : connoître l'Ame, pour ſavoir quelles ſont les ſuites de la mort : connoître les limites du plaiſir, pour éviter les ſuites fâcheuſes de l'excès.

La connoiſſance des Dieux & celle de l'Ame nous eſt donnée par l'étude de la nature ou de la Phyſique (*b*) : ſans cette étude, dit Epicure, les hommes comme les enfans dans l'obſcurité, s'effraient de ce qui n'eſt pas. Les phenoménes du ciel & de la terre, dont ils ſont frappez, parce qu'ils n'en voient pas les cauſes, les tiennent ſous le joug d'une crainte qui les rend ſouverainement malheureux. C'eſt donc au

(*a*) Max. XI. 2. Part. art. 2.

(*b*) Voyez les Maximes 11. 12. & 13.

grand jour de la Philoſophie qu'il appartient de tirer les hommes de la ſervitude, & de leur apprendre que ce ne ſont pas les Dieux qui font ce qui les étonne : » Graces » ſoient rendues au Citoyen d'A» thènes, » s'écrie Lucrece dans l'enthouſiaſme de ſon admiration, » nous ſommes libres des vains pré» jugés de l'enfance. (*a*) C'eſt cet » homme immortel, qui, emporté » par ſon génie vainqueur au-delà » des limites enflammées du mon» de, a parcouru l'Univers & l'eſ» pace. C'eſt lui qui nous a ra-

(*a*) *Primum Grajus homo mortales tollere contra*
Eſt oculos auſus, primuſque obſiſtere contra . . .
Ergo vivida vis animi pervicit, & extra
Proceſſit longè flammantia mœnia mundi,
Atque omne immenſum peragravit mente animo
que;
Unde refert nobis victor quid poſſit oriri
Quid nequeat, finita poteſtas denique quoique
Quanam ſit ratione, atque altè terminus hærens;
L. I. v. 66.

» mené en triomphe, toutes les dé-
» terminations poſſibles des êtres,
» les formes eſſentielles de chaque
» eſpece, les principes de leurs
» mouvemens & de leurs repos,
» enfin tous les circuits & les re-
» tours des élemens. Nous pou-
» vons déſormais acquieſcer à nos
» penchans, & ſuivre ſans inquié-
» tude, les douces violences de la
» nature, qui nous entraîne à la
» volupté. »

Ce qui veut dire en proſe que nous connoiſſons par la Philoſophie que les Dieux ne ſe mêlent de rien; que chaque être a la raiſon de ſa forme & de ſon exiſtence dans la peſanteur, la configuration, & la maſſe des atômes,

Et metus ille foras præceps Acheruntis agendus,
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo
Omnia ſuffundens mortis nigrore: neque ullam
Eſſe voluptatem liquidam puramque relinquit.

L. III. v. 40.

l'ame auſſi bien que le corps; & qu'ainſi tout ſe décompoſe & ſe détruit, ſans exception : partant point de maître à craindre dans le monde inviſible, ni pendant cette vie, ni après la mort. Tout notre être eſt ici, tout notre bonheur : & l'un & l'autre ne dépend que de nous. Voilà les lumieres que nous donne l'étude de la nature, ou de ce que les Anciens appelloient la Philoſophie naturelle.

Il ne reſte plus qu'à développer, d'après ces principes, les loix que cette même nature preſcrit à l'homme, ſoit par le ſentiment, ſoit par la raiſon, pour le conduire au bonheur qui lui convient, ſelon ce ſiſtême ; & alors il jouira de tous les avantages que la ſageſſe peut lui procurer : c'eſt l'objet de la Philoſophie morale, qu'Epicure a traitée au long, & toujours rélativement à la nature de la Di-

vinité & de l'Ame, qui ſont les deux appuis fondamentaux des mœurs, & à celle du bonheur de l'homme, qui en eſt la fin & le réſultat.

Les autres Philoſophes avoient auſſi traité avec étendue ces mêmes objets, rélativement aux mêmes points de vûë, je veux dire, pour nous délivrer de nos craintes fauſſes, & nous mener au vrai bonheur; parce que ces idées ne peuvent ſe ſéparer (*a*). Mais ils nous conduiſoient à ces réſultats par des moyens tout différens de ceux d'Epicure.

Ils avoient écrit ſur la Divinité, pour nous faire connoître, je ne dis point ſa nature, qui eſt eſſentiellement incompréhenſible à toute in-

(*a*) Toute idée de juſtice, diſoit Chryſippe, tient à Jupiter, & à la connoiſſance qu'on a de la nature univerſelle. C'eſt de-là que dépend l'eſſence du bonheur & des vertus. *Plut. de Stoic. rep.* 1035.

telligence finie ; mais ſon exiſtence, & quelques-uns de ſes attributs rélatifs à notre propre conduite ; ſa ſageſſe qui ordonne toutes choſes ; ſa puiſſance, qui embraſſe les moindres objets, qui leur donne l'être, le mouvement & la vie ; ſa ſcience, à qui tout eſt préſent, qui voit juſqu'à nos plus ſécretes penſées ; ſa providence, qui veille ſpécialement ſur les hommes, & qui leur a donné par prédilection, le motif de la raiſon, plus encore que celui de l'intérêt, pour les attacher à la vertu : enfin ſa juſtice, qui eſt un amour conſtant de l'ordre, qui le fait, qui le commande, qui le retablit, toujours pour ſa gloire : & au lieu du tribut ſervile de la crainte, auquel Epicure prétendoit que nous ſerions forcez, ſi la Divinité exiſtoit, ils ont demandé pour elle l'hommage libre & filial, c'eſt-

à-dire, l'amour & le reſpect d'un cœur vertueux.

Ils avoient parlé de la mort : non pour nous montrer de loin les portes du néant, qui n'eſt que le doute malheureux d'un homme ſans principes ; mais pour nous adoucir ce paſſage néceſſaire, par le détachement inſenſible des choſes terreſtres : *Philoſophia eſt commentatio mortis.* Ils avoient dit que l'homme étranger ſur la terre, & rappellé à une meilleure patrie, devoit chaque jour couper quelqu'un de ces nœuds groſſiers qui l'attachent ici-bas, malgré lui ; qu'il devoit diminuer, par l'étude des choſes intellectuelles, le poids de cette partie materielle de lui-même, qui l'empêche de prendre l'eſſor vers la perſpective d'une autre vie. Ils avoient dit que la vie d'ici-bas, en comparaiſon de l'autre, n'étoit qu'un état de mort ; que

que notre ame étoit renfermée dans le corps comme dans un tombeau, ou tout au plus, comme dans une priſon étroite ; où ſes idées n'étoient que des lueurs, ſes deſirs que des maladies, ſes plaiſirs que des ſuites ou des préludes de la douleur; de maniere que la mort, qui étoit par elle-même un phantôme affreux pour le vulgaire, & pour Epicure l'entrée du néant, étoit devenue pour le ſage, un terme deſirable, le moment du ſalaire, où les travaux finiſſent, & le bonheur commence.

Ils avoient parlé des goûts de la nature, & même de la volupté des ſens ; mais ils en avoient parlé comme d'un criminel digne de mort, à qui il falloit faire le procès ſans pitié, qu'il falloit exterminer comme l'ennemi de toute vertu. Ceux d'entre eux qui l'avoient traitée avec plus de modé-

ration, avoient dit que les plaiſirs ſenſibles étoient des adouciſſemens légers dans les maux de la vie ; mais dont il falloit uſer ſobrement : des attentions de la nature bienfaiſante, qui nous invite à conſerver notre être par l'attrait du ſentiment ; mais dont il ne falloit profiter qu'avec défiance & précaution.

Ainſi avoient parlé les Écoles de Thalès, de Pythagore, de Parménide, de Platon, d'Ariſtote, des deux Zénons, de ces hommes fameux, dont tout l'Univers alors connu, répetoit les noms avec une reconnoiſſance mêlée de vénération : « parce que, dit Plutarque (*a*), » quand même les loix qui ſont le » frein des paſſions humaines, au» roient été perdues & anéanties, » les conſeils & les exemples de » ces héros de la ſageſſe, auroient

(*a*) *Adv. Col.*

» toujours retenu les nations, &
» empêché les hommes de ſe dé-
» vorer. On auroit toujours craint
» le crime & la honte, toujours
» aimé & reſpecté la juſtice, ren-
» du honneur aux Magiſtrats &
» aux Dieux: on auroit toujours
» cru qu'il y avoit des guides &
» des témoins inviſibles de la con-
» duite de chaque mortel; que
» tout l'or de l'Univers ne pouvoit
» payer la moindre vertu; enfin
» on auroit fait, par l'attrait ſeul
» de la raiſon & de la décence, ce
» qu'on ne fait aujourd'hui que par
» crainte. »

Cependant il faut l'avouer, ces grands hommes qui avoient trouvé dans l'étude de la nature, la notion de Dieu, de l'ame immortelle, du bonheur de la vertu, n'avoient pas toujours eu ce qu'il falloit pour perſuader les eſprits, ſouvent groſſiers, quelquefois ré-

tifs, preſque toujours offuſquez par le goût & l'habitude des choſes ſenſibles. Ils n'étoient pas même d'accord entre eux ſur les développemens de pluſieurs de ces points eſſentiels. Et comme l'eſprit humain a toujours eu le ſecret, quand il l'a voulu, d'embrouiller, à force de réflexions, les choſes les plus claires, & de rendre douteuſes les plus certaines; il s'eſt trouvé que dans le choc des raiſonnemens & des idées contraires, dont aucunes ne reconnoiſſoient un tribunal ſans appel, la verité a ſouvent eu moins de crédit & de pouvoir que le menſonge; parce qu'elle eſt ordinairement ſans faction, & que le nombre des ſages n'eſt jamais le plus grand.

Dans cet état des penſées & des opinions des Philoſophes ſur le bonheur del'homme, & ſur les

moyens d'y parvenir, Epicure s'imagina que la queſtion ſeroit bientôt décidée, ſi quelqu'un, ſans s'arrêter aux vaines diſputes des Écoles, reprenoit le fil de la nature, & le ſuivoit juſqu'au bout ſans le rompre. Il crut que ce chef-d'œuvre lui étoit réſervé; & qu'il étoit heureuſement arrivé au terme, en prénant le hazard pour principe, & la volupté pour guide : l'un pour délivrer l'homme des craintes fauſſes, & l'autre pour le délivrer des ſottes cupidités, qui ſont les deux grandes, & les ſeules maladies du genre humain. Il a prétendu avoir guéri la premiere, en tirant le voile miſtérieux qui nous déroboit les opérations ſécretes de la Nature; & la ſeconde, en plaçant le reſſort de toute vertu dans l'amour du bien être de cette vie : c'eſt toute ſa Philoſophie.

ARTICLE III.

Idée d'Epicure ſur la nature des Dieux.

UN Poëte a dit, & on l'a cité quelquefois avec complaiſance, que c'étoit la crainte qui avoit fait les Dieux dans l'Univers : *Primus in orbe Deos fecit timor.*

On pourroit dire le contraire avec plus de verité, que c'eſt la crainte qui a chaſſé les Dieux de l'Univers. » Je n'ai jamais vû un » homme, dit Ciceron, qui eût » plus de peur qu'Epicure de deux » choſes, dont il diſoit qu'il ne fal- » loit point avoir peur, je veux » dire de la mort & des Dieux (*a*). Il en parloit toujours.

(*a*) *Neminem vidi qui magis ea quæ timenda eſſe negaret, timeret ; mortem dico & Deos.* De Nat. Deor. I. 31.

Elevé dès ſa tendre enfance (*a*) dans la frayeur des eſprits & des démons, contre qui ſa mere employoit les rits expiatoires dans les maiſons des particuliers, il avoit eu long-tems l'imagination remplie de fantômes hideux. Il ſe repréſentoit, ſi l'on peut uſer de l'expreſſion du Poëte qui a mis en vers ſa Philoſophie, la tête énorme de la Religion ſortant des cieux, & glaçant d'effroi par ſon regard terrible, les pâles mortels, victimes du préjugé :

Quæ caput à cœli regionibus oſtendebat;
Horribili ſuper aſpectu mortalibus inſtans.
L. 1. 65.

Ce fut pour ſe délivrer une bonne fois de cette idée, pleine de trouble & de terreur, qu'il entreprit de mettre la Religion ſous ſes pieds. Quand il crut y avoir

(*a*) Voyez Diog. Laërce, & Bayle dans ſon Dict. Rem. B. n. 1.

réuſſi, ſes diſciples chanterent victoire, & ſe crurent eux-mêmes dans les cieux :

Quare Relligio pedibus ſubjecta viciſſim
Obteritur, nos exæquat victoria cælo.

L. 1. v. 80.

Lorſque des eſclaves infidéles craignent leur maître, ils n'ont que deux moyens pour ſe délivrer de leur crainte : le premier eſt de l'anéantir, s'ils le peuvent; le ſecond de lui fermer les yeux, & de lui lier les mains : car ſi ce ſecond moyen paſſe encore leurs forces, ils n'ont d'autre parti à prendre que de faire leur devoir, & de porter leurs chaînes de bonne grace.

Epicure n'a point voulu imiter ces Philoſophes Titans qui entreprirent d'eſcalader le ciel, dûſſent-ils être écraſez par les rochers mêmes qu'ils lançoient contre lui. Il a mieux aimé prendre

la voie des ſouterrains. » Oui, dit-» il, oui: il y a des Dieux: l'évi-» dence des idées nous le prou-» ve » (*a*): c'eſt-à-dire, la vûë claire & diſtincte de ces phantômes giganteſques qui ſe peignent à notre imagination lorſque nous rêvons.

Mais quels ſont ces Dieux? Quelle eſt leur nature? C'étoit-là le point eſſentiel pour ſon objet (*b*).

L'exiſtence des Dieux conſidérée en elle-même, ne fut jamais ce qui bleſſa ceux qui l'ont attaquée. Qu'importoit à Diagoras qu'il y eût dans quelque coin de l'Univers quelque nature plus parfaite que lui, jouiſſant d'un plus grand bonheur que le ſien? Que lui importoit même que ces êtres fuſſent ſpectateurs de ſa conduite

(*a*) Lettre à Ménécée, n. 1.

(*b*) Voyez la Lettre à Ménécée, II. Part. num. 1. dans la note.

& de ſes penſées, pourvû qu'ils n'euſſent aucune ſorte d'influence ſur ſon bien-être ? Eût-il laiſſé mettre ſa tête à prix, pour une queſtion toute ſpéculative, qui n'auroit eue aucune eſpece de rapport avec ſon exiſtence ? Il s'agiſſoit d'une Providence univerſelle, qui, ayant arrangé toutes choſes, eût fait des loix morales pour les êtres qui ſeroient capables de s'y conformer.

Epicure a donc pris la queſtion dans le point intéreſſant, quand, laiſſant aux Dieux l'exiſtence, il leur a ôté les armes,

Eripuitque Jovi fulmen, viresque tonanti.
Man. 1.

Athènes qui vouloit conſerver ſes Dieux, mais qui rougiſſoit encore d'avoir ôté la vie au plus ſage de ſes Philoſophes, parut ſe contenter du mot qu'on lui laiſſoit, & n'oſa ſe plaindre qu'on lui eût ôté la choſe.

Dieu, a dit Epicure, eſt un Etre heureux & immortel (*a*) : deux attributs que toutes les Philoſophies renferment dans la notion de Dieu ; mais qu'Epicure emploie par préférence à d'autres, pour des raiſons eſſentielles à ſon ſyſtême ; les voici :

Tout Etre qui a ces deux qualitez, n'eſt, ſelon lui, capable ni de haine, ni d'amour, ſentimens qui ſuppoſent la foibleſſe. Par conſequent on ne le touche point par les bienfaits, ni on ne l'offenſe par les injures. Tranquille & renfermé en lui-même, il n'empêche ni ne trouble la tranquillité de qui que ce ſoit (*b*). C'eſt donc mal-à-propos que les hommes prêtent à la Divinité leurs idées d'amour & de haine, de récompenſe

(*a*) Voyez la Lettre à Ménécée, II. Partie, Art. 1. n. 1.

(*b*) Voyez II. Part. art. 2. Max. 1.

& de punition, & qu'ils lui refuſent le repos parfait, parce qu'ils n'en trouvent pas le modele en eux-mêmes (*a*).

Epicure (qu'il ſoit permis de l'obſerver ici en paſſant) ne s'apperçoit pas qu'il tombe lui-même dans la faute qu'il reproche au vulgaire. Quand il ne peut concevoir le repos & le bonheur parfait de la Divinité, ſans lui ſuppoſer une inaction univerſelle; n'eſt-ce point parce qu'il ne peut concevoir un homme gouvernant un grand empire, ſans prendre beaucoup de ſoins & beaucoup de peines? C'eſt donc par la nature de l'homme, qu'il juge de la nature de Dieu. Mais ſuivons-le dans le developpement de ſes principes.

Les Dieux ſont heureux, parce qu'ils ſont parfaitement oiſifs; rien

(*a*) Lettre à Mén. II. Part. Art. 1.

n'agit ſur eux ; ils n'agiſſent ſur rien (*a*). On peut en juger par les lieux mêmes où ils ſont placez. Qu'on ſe repréſente une infinité de mondes qui s'agitent & ſe meuvent chacun dans leur tourbillon particulier : il n'eſt pas poſſible que leurs configurations, rondes ou approchantes de la rondeur, ne laiſſent quelques intervalles entre eux. Ces intervalles s'appellent *intermondes*. C'eſt-là que les Dieux tranquilles, loin des hommes, regnent, & jouiſſent d'eux-mêmes, ſans action, ſans ſoins, ſans volonté. S'ils ſe fuſſent trouvez engagez dans les mondes, ils auroient eu trop d'embarras & trop de peines. Il auroit fallu ſuivre le mouvement des ſphères : quelle fatigue ! ou le régler : quels efforts ! cela ne peut ſe concilier

(*a*) Voyez l'Extrait de la Let. à Hérod. II. Part. art. 5. n. 18.

avec le bonheur de l'immortalité qui eſt l'élement des Dieux.

Mais d'où viennent toutes ces formes qui rempliſſent l'Univers, & qui le varient à chaque inſtant? Il y a aſſurément une cauſe, quelle qu'elle ſoit, pour la production & pour la formation de ces êtres. Ne ſeroit-ce point ces Dieux par leſquels ſeroient operez tous ces renouvellemens de ſcéne qui nous étonnent ? Si par malheur cela étoit ainſi, vivans & mourans, nous ſerions dans la main de ces Dieux.

Un Philoſophe religieux auroit dit que c'étoit une raiſon de plus pour reconnoître l'action des Dieux ; puiſqu'alors nous ſerions dans la main des auteurs de notre être, qui ne peuvent être ennemis de leur ouvrage. Epicure n'oſe s'y fier. Il croit plus ſûr pour lui, de tenir ſon être du concours

fortuit des atômes, & de le perdre dans le vuide, que d'en être redevable à un Etre très-ſage & très-bon.

Mais quelle preuve nous donne-t-il de cette origine du genre humain & des autres êtres ? Il faut l'entendre un moment.

L'Univers, dit-il, ne renferme que deux choſes, le corps & l'eſpace. On ne peut concevoir ni par idée intuitive ou directe, ni par analogie ou réflexion, aucun autre être qui ſoit eſſentiellement & par lui-même (*a*).

Le corps eſt partagé en atômes ou parties indiviſibles, infinies en nombre, preſque infinies en figures (*b*). Toutes, par leur peſanteur naturelle & néceſſaire dans le vuide, ſe meuvent avec une viteſſe égale à celle de la penſée, &

(*a*) Voyez II. Part. art. 5. n. 2. & ſuiv.

(*b*) Lettre à Herod. Seg. 42.

dans une direction infiniment peu éloignée de la perpendiculaire.

L'eſpace eſt un être eſſentiellement continu & indiviſible, même par la penſée, pénétrable au corps, comme le corps l'eſt à lui; immuable, parce qu'il eſt infini & continu, mais ſans lequel le corps, ou l'atôme, ſeroit immobile.

On conçoit que de la rencontre & de la combinaiſon de ces atômes, différemment figurez dans l'eſpace, & des parties de l'eſpace différemment figurées par les atômes, ſelon qu'il a plû au hazard de l'ordonner, ſe ſont formez tous les êtres & tous leurs attributs. C'eſt de-là que viennent le bonheur & l'immortalité des Dieux, les ſenſations, les penſées, les raiſonnemens des hommes, les formes des élemens, les générations des eſpéces, enfin l'ordre de toutes choſes tant au ciel que ſur la terre: c'eſt

c'eſt de-là qu'eſt venu non-ſeulement tout ce qui eſt, mais encore tout ce qui a pû être.

Voilà les principes de tous les êtres expliquez, ou les cauſes clairement connues, ſans avoir eu beſoin de recourir à la Divinité.

Epicure a donc conçû clairement que deux atômes, dont ni l'un ni l'autre ne ſent, pouvoient ſentir, penſer & raiſonner, quand ils ſe touchoient par quelqu'une de leurs extremitez (*a*).

Il a conçû que dans l'eſpace infini, où il ne voit lui-même ni haut ni bas, ni cauſe déterminante; les atômes pouvoient ſe mouvoir plutôt d'un côté que d'un autre, en déclinant de la perpendiculaire, plutôt qu'en la ſuivant.

Il a conçu que les atômes allant tous dans la même direction, &

(*a*) Voyez II. Part. Let. à Hér. n. 13. & ſuiv.

avec une viteſſe égale (*a*), pouvoient s'atteindre, & former des maſſes ou collections d'atômes.

Enfin il a conçu, bien clairement, que l'ordre, la beauté, l'harmonie, la magnificence de l'Univers, étoient le réſultat d'un mécaniſme aveugle, l'effet d'un coup de dez heureux : il a conçu tout cela; & il ne peut concevoir, non plus que nous, qu'un batteau de pêcheur aille & revienne conſtament au même rivage, ſans être guidé par une intelligence.

C'eſt par ces idées lumineuſes qu'il eſt parvenu à ſe perſuader lui-même, & à perſuader à ſes diſciples, qu'il n'y a point d'Eſprit qui gouverne le monde; que les Dieux ne font rien dans l'Univers; qu'ils n'ont aucune attention à ce que font ou deviennent les hommes, & que par conſequent, il n'y a rien à craindre ni à eſpérer d'eux.

(*a*) *Ibid.* n. 12.

ARTICLE IV.

Idée d'Epicure ſur la nature de l'Ame humaine.

S'IL eſt vrai que les Dieux ne ſont, ni ne ſentent rien ; l'homme bien ſûr de leur impuiſſance, n'a rien à craindre d'eux, ni pendant ſa vie, ni après ſa mort. Epicure croit l'avoir démontré.

Mais n'a-t-il rien à craindre de la nature même, qui, après tout, peut lui laiſſer aſſez de ſentiment pour le rendre malheureux dans quelque état, dont on peut imaginer la poſſibilité ? Le même Epicure nous aſſure que non.

La mort, ce mot qui fait frémir les humains, n'eſt, ſelon lui, qu'un vain phantôme, qu'il ſuffit de regarder de près, pour en diſſiper l'illuſion. Comme il a vû dans

l'eſpace infini les atômes allans & venans de la compoſition des êtres à leur diſſolution, & réciproquement ; il étoit bien capable de nous apprendre ce que nous ſommes, & ce que nous devenons. » Qui ſuis-je, [s'écrie l'homme qui ſe diſpoſe à raiſonner ſur ſon ſort] ? » Suis-je un mélange de » corps & d'ame ; ou plutôt une » ame uſant du corps, comme le » cavalier uſe de ſon cheval ? Ce » principe, par lequel j'ai l'intel- » ligence, le raiſonnement, l'ac- » tion, eſt-il proprement mon » être, de maniere que les orga- » nes du corps, & les facultez de » l'ame, ne ſoient que les inſtru- » mens de cette premiere faculté ? » Suis-je un animal plus compli- » qué & plus furieux que Typhon, » ou une nature ſimple & paiſible » émanée de la Divinité (*a*) ? »

(*a*) Plut. *adv. Col.* 1119.

Vous êtes, dit Epicure, un rezeau d'atômes, un tiſſu de certaines parcelles, formé par certaines combinaiſons, que le hazard a exécutées d'une certaine maniére, & qui doivent ſe rompre au bout d'un certain tems, par les loix eſſentielles de la nature (*a*). Votre ame même n'eſt qu'un entrelacement de corps très-ſubtils, répandus dans cette portion organiſée de matiére ſenſible, que vous appellez votre corps. Ce ne peut être autre choſe ; puiſque toute choſe eſt eſſentiellement & néceſſairement atôme & vuide : ou, ſi vous le voulez, choix & arrangement d'atômes, combinez avec le vuide (*b*).

De quelle eſpece ſont ces atômes ? C'eſt quelque choſe d'approchant d'un ſoufle de flamme,

(*a*) Lettre à Hérod. II. Part. art. 5. n. 13.

(*b*) Voyez Lett. à Hérod.

tenant à la fois de la nature de l'air & de celle du feu ; mais dont les parties ſurpaſſent cependant en fineſſe, celles de ces deux élemens : ce qui rend l'ame plus capable de ſympathie.

Enfin, pour ne rien laiſſer à deſirer ſur cette matiere, Epicure nous aſſure que la partie raiſonnable de l'ame a ſon ſiége dans la poitrine, comme il paroît par les ſenſations de joie & de crainte ; & que ſa partie non raiſonnable, eſt dans le reſte du corps (*a*).

Nous nous mocquons des Grecs quand nous voyons chez eux de telles idées & de telles preuves ; comme ſi tous les Grecs les avoient employées, ou que perſonne ne les employât chez nous.

Il eſt donc demontré, comme on vient de le voir, que l'ame eſt compoſée d'atômes, de même que

(*a*) *Ibid.*

le corps. Changez en quelque chose la position & l'ordre de ces atômes ; l'homme d'heureux qu'il étoit, devient malheureux, ou de malheureux il devient heureux (*a*). Changez-la encore ; d'être sentant qu'il étoit, il n'est plus rien : son être particulier est rentré dans le fonds commun de la nature, où il trouve un repos éternel dans le néant de lui-même : la mort n'est rien.

Cependant Epicure n'est point entiérement sûr de sa découverte. Il avoue qu'il a peine à tirer la pensée, la mémoire, le raisonnement, l'amour, la haine, des élemens dont il compose l'ame ; qu'il lui faut une qualité.... comment la nommera-t-il ? Elle n'a point de nom (*b*). Quelle est sa nature ? On

(*a*) *Epicurus summum bonum definit σαρκὸς εὐσταθὲς κατασταμα.* A. Gel. ix. 5. Métrodore définissoit de même le bonheur, selon Ciceron. 2. *Tusc.* & 2. *de Fin.* & 3. *Off.*

(*b*) *Ea est omnino nominis expers.* Luc. 3. v. 243.

ne peut la définir, ni la décrire, ni la désigner : on la sent : c'est tout ce qu'on en sait (*a*).

Nous pourrions nous dispenser d'indiquer les preuves d'Épicure, puisque nous n'avons promis qu'une exposition vérifiée de sa doctrine. Si nous en offrons ici quelques-unes ; ce ne sera que pour rendre notre exposition plus complette.

On ne peut concevoir, a-t-il dit, aucune substance ou être subsistant par lui-même, que l'atôme & le vuide : donc on ne doit point en admettre d'autre.

Il n'est personne aujourd'hui qui ne sente combien une pareille conséquence est ridicule. Tout est plein de choses dont nous ne pourrions croire même la possibilité, si leur existence n'étoit pas sentie

(*a*) Voyez Cic. 2. *De Fin.* Plut. *adverſ. Col.* pag. 1118.

de la maniere du monde la plus évidente.

Il ſembleroit au moins par ce raiſonnement, qu'Epicure auroit conçu bien clairement lui-même, ce que c'eſt que vuide & qu'atôme. Si cela étoit aiſé à concevoir, pourquoi tant de grands hommes, anciens & modernes, d'un eſprit très-vif & très-pénétrant, auroient-ils déclaré qu'ils ne pouvoient le comprendre? Et en effet, qu'eſt-ce qu'un atôme? Une étendue ſolide, & indiviſible.

Avons-nous dans la nature aucun exemple d'une pareille indiviſibilité? Pouvons-nous nous en faire une notion? Ne peut-on pas dire du vuide, qui eſt oppoſé au corps, tout ce qu'on dit du corps? Si le corps eſt étendu; le vuide l'eſt auſſi. Si le corps eſt impénétrable au corps; le vuide l'eſt au vuide. Si le corps pénétre le vui-

de conſideré comme eſpace ; le vuide conſideré comme eſpace, pénétre le corps dans le même ſens. Si le corps eſt mobile, parce qu'on le ſuppoſe dans l'eſpace ; l'eſpace ſera auſſi mobile dans le corps ſuppoſé continu. Il ne reſte que l'indiviſibilité. Mais ſi on ne la conçoit pas dans le vuide, parce qu'on y voit toujours de l'étendue ; il eſt évident qu'on ne la conçoit pas davantage dans le plein, par la même raiſon. L'étendue indiviſible, & par conſequent l'atôme, n'eſt donc rien moins qu'aiſée à concevoir.

Epicure dira qu'elle eſt prouvée par le fait même de la nature. Quel eſt-il ce fait ? La conſtance des eſpeces dans le monde phyſique. Les natures y ont toujours été les mêmes dans tous les tems : ce qui démontre qu'elles ſont fondées & établies ſur des principes immua-

bles, qu'aucune force phyſique ne peut ébranler, ni détruire, ni par conſequent diviſer.

On lui paſſe cette raiſon, quoiqu'elle ne ſoit valable que dans le ſiſtême d'Anaxagore, qui fait les premiers élémens ſimilaires, c'eſt-dire, de même nature que les eſpeces qui en ſont compoſées immédiatement. Car alors il eſt aiſé de comprendre pourquoi le feu eſt toujours feu, l'air toujours air, &c. parce que le feu eſt compoſé d'élémens qui ſont feu eſſentiellement, & l'air d'élémens qui ſont air. Mais dans le ſiſtême d'Epicure, où le feu, l'eau, la terre, l'air, ne ſont tels que par la combinaiſon des atômes; cette combinaiſon pouvant changer à tout moment, ſi la nature ne change point; ce n'eſt pas à l'indiviſibilité des atômes qu'il faut en avoir obligation: cela eſt évident.

On peut même tourner cette façon de raiſonner contre Epicure. Il juge de l'exiſtence & de la néceſſité des indiviſibles par les inductions qu'il tire des effets de la nature, dont il ne ſauroit donner l'explication ſans eux; pourquoi ne juge-t-il pas de la néceſſité & de l'exiſtence des eſprits par les opérations & les productions dont on ne peut trouver la raiſon, ni dans les atômes, ſur qui rien n'agit, ni dans le vuide, qui n'agit ſur rien?

Les Modernes ſuggéreront peut-être à Epicure leur argument favori, Que nous ne connoiſſons point toutes les proprietez de la matiére, & que nous ignorons ſi elle ne peut pas penſer.

Mais alors ils ne ſont plus dans l'idée du Philoſophe. On renverſe tout ſon édifice, dont l'objet unique eſt d'établir la ſécurité de l'ame, ſur l'évidence des cauſes

de compoſition : tout eſt perdu, ſi on peut ſoupçonner ſeulement, qu'il y ait en nous un atôme penſant, & par conſequent ſentant, par lequel notre être pourroit devenir malheureux, même après notre mort.

Si on dit que les atômes, dont aucun ne ſent, commencent à ſentir quand ils ſont pluſieurs ; on n'apprend rien de nouveau à Epicure. Il l'a dit avant tous les Modernes ; & c'eſt ſur quoi il auroit eu beſoin, comme eux, d'une double démonſtration : la premiere, pour prouver la poſſibilité & le fait d'un être ſenſitif compoſé de parties qui ne ſentent point ; la ſeconde, pour prouver que cette compoſition, n'eſt, ni ne peut être exiſtante après la décompoſition du corps groſſier.

Toutes les autres preuves d'Epicure contre l'immortalité de

l'Ame, ſe réduiſent à ſa dépendance apparente des différens états du corps. Elle ſemble ſe développer, ſe fortifier, s'affoiblir avec lui; elle eſt gaie, triſte, vive, languiſſante, ſelon que le ſang coule, ou qu'on a bien ou mal digeré.

Ariſtote avoit répondu à cette objection faite long-tems avant Epicure. Dans un vieillard la mémoire tombe, l'imagination s'éteint, toutes les facultez de l'ame ſemblent s'affaiſſer comme le corps. Mais le corps n'étant que l'inſtrument de l'ame, ne peut-on pas attribuer à l'inſtrument ſeul, ce qu'on veut attribuer à l'ame? Donnez un œil de vingt ans à une ame de quatre-vingts; elle verra comme à vingt ans: & de même, l'homme de vingt ans verra comme à quatre-vingts, ſi on lui donne un œil de quatre-vingts ans. J'écris rouge ou noir, avec de l'encre

rouge ou noire; gros ou fin, net ou brouillé, avec une plume bien ou mal taillée. L'application eſt aiſée. C'en eſt aſſez du moins pour ôter aux preuves tirées de la dépendance de l'ame, l'effet de la démonſtration qu'Epicure prétend leur donner, & pour faire renaître les inquiétudes de l'obſcurité.

On ne lui parle point de ces opérations de l'eſprit qui ſont toutes intellectuelles, & qui, quand même elles auroient des liaiſons d'origine avec les ſens, ne peuvent être l'ouvrage des ſens. On ne lui parle point de ce tréſor immenſe d'idées de toute eſpece, ſur leſquelles l'activité de l'eſprit ſe fixe, & travaille à ſon gré, pour en compoſer ſes notions & ſes raiſonnemens. On ne lui demande point par quel art de ſympathie, le corps aide l'ame à former de longues chaines de penſées infiniment ſub-

tiles, & toutes compoſées d'une infinité d'idées. Epicure n'a pas porté juſques-là ſes recherches.

Mais on lui demande quel avantage il a prétendu tirer de la mortalité de l'ame.

Il répond, ſans miſtère, que c'eſt pour être plus tranquille en cette vie.

On lui réplique que quand même cette opinion ſeroit la plus probable, ce qui n'eſt point, elle ne ſeroit pas la plus ſûre : cela eſt évident. » Si je me trompe, diſoit » le vieux Caton, quand je crois » que les Ames ſont immortelles, » c'eſt une erreur qui me plaît : » je ne veux point qu'on me l'ar- » rache, tandis que je ſuis vivant. » Et ſi, comme le veulent quelques » Philoſophes du dernier rang, je » n'ai plus de ſentiment après ma » mort ; je ne crains point que les » autres Philoſophes morts, vien-

» nent

nent ſe railler de ma crédulité (*a*).

On lui demande en faveur de qui il a travaillé en bâtiſſant un pareil ſiſtême. Tout le genre humain eſt partagé en deux claſſes, dont l'une comprend les gens de bien, & l'autre les méchans. J'entens ici par méchans ceux qui obſervent la loi par crainte, & qui la tranſgreſſent par goût; & j'entens par gens de bien, ceux qui obſervent la loi par goût, & qui ne la tranſgreſſent que par foibleſſe.

Il n'eſt point de méchans heureux: le vice, par la raiſon ſeule qu'il eſt vice, trouble & ronge toujours le cœur où il habite. La crainte du deshonneur, de la pu-

(*a*) *Quod ſi in hoc erro, quòd animos hominum immortales eſſe credam, libenter erro: nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus (ut quidam minuti Philoſophi cenſent nihil ſentiam: non vereor ne hunc errorem meum mortui Philoſophi irrideant.* Cat. maj. n. 23.

nition, de la douleur, l'agite, & l'éveille au milieu de ſon repos. Il eſt inutile de le prouver aux Epicuriens. C'eſt une de leurs plus formelles prétentions, qu'ils pouſſent même beaucoup trop loin; parce que, néceſſaire à la juſtification de leur Morale, elle ne le fait que quand elle eſt outrée. Ils ont dit qu'il n'étoit aucun cas où le méchant pût, je ne dis pas être aſſuré, mais ſe croire ſûr de l'impunité, ſoit par le ſecret qui l'enveloppe, ou par la puiſſance qui le défend contre les loix (*a*).

Si cela eſt ainſi, quelle perſpective plus agréable pour un homme méchant, que celle de la mort? C'eſt bien pour lui que la mort eſt un port après la tempête, un doux ſommeil après des tourmens cruels, la liberté après un long & pénible eſclavage.

(*a*) Max. 38.

Il n'arrivera à la mort que par la douleur.? N'a-t-il pas la recette de ſon école ? Si la douleur dure, on peut la ſupporter : ſi on ne le peut, c'eſt un quart-d'heure (*a*).

Qu'Epicure ait eu compaſſion des méchans, parce qu'ils ſont hommes ; cela eſt digne d'un Philoſophe qui chérit l'humanité : mais quelle raiſon a-t-il eue pour ôter aux gens de bien leur récompenſe ?

Si cette récompenſe eſt le ſentiment de leur vertu ; cette vertu leur échappe comme un ſonge vain. Ils vont ſe plonger dans le néant, avec le regret inutile d'avoir été juſtes, moderez, patiens, temperans, lorſqu'ils pouvoient ne pas l'être ; & que ne l'étant pas, ils pouvoient jouir de ſatisfactions ſans nombre, & ſe délivrer d'autant de combats, qu'il leur en a

(*a*) II. Part. art. 2. Max. 4.

fallu, pour réſiſter à toutes les invitations de la nature, de la volupté, & de l'exemple.

S'ils ſont heureux dans cette vie : quel ſpectre plus affreux que la mort qui va les dépouiller nuds, & leur ravir tout leur bien ſans retour ?

S'ils ſont malheureux : quel déſeſpoir de ſe voir en proie à la douleur, en attendant le néant (*a*) ? Ne feront-ils pas mieux de ſortir de leur engourdiſſement, pour tirer quelque parti avantageux de leur exiſtence momentanée ? Il ne s'agit que d'être adroit ou puiſſant, ou l'un & l'autre, ſi on le peut, par ſoi-même, ou par autrui, n'importe comment, pourvû qu'on ait de quoi ſe ſatisfaire, ſans en craindre les ſuites : le pis-aller, eſt

(*a*) Voyez le Liv. de Plut. où il prouve *qu'on ne peut vivre heureux en ſuivant Epicure.* Vers la fin.

de ſe briſer dans l'effort.

Qu'Epicure ſe tourne comme il lui plaira. Dans ſon ſiſtême, tout eſt pour les méchans, & contre les gens de bien. Les méchans ont profité de la vie : ils ont été riches, puiſſans, encenſez du grand nombre : & ils gagnent encore en mourant, le repos de leurs paſſions & l'aſſurance de l'impunité. Les gens de bien n'ont point joui de la vie : & ils perdent en la quittant le ſeul bien qu'ils ont eu, leur vertu, qui n'a été pour eux qu'un mot, comme un bois ſacré n'eſt qu'un bois. S'ils avoient bien pris les leçons d'Epicure, ils auroient ſû que vivre c'eſt jouir, & que l'homme eſt d'autant plus parfait dans ſa nature, qu'il a plus de goûts ; & d'autant plus heureux, qu'il a plus de moyens de les ſatisfaire.

ARTICLE V.

Idée d'Epicure ſur la Volupté.

APRE'S avoir démontré, à ſa maniere, que les Dieux ne ſe mêlent point de ce qui regarde les hommes, & que la mort n'eſt qu'un vain phantôme, qui fuit, lorſqu'on oſe aller à lui, Epicure s'arrange, & ſe fait un plan de conduite.

Je ſuis : mon exiſtence renfermée dans des bornes très-étroites, n'eſt qu'un tiſſu de ſenſations qui me ſont propres ; & dont les unes ſont agréables, les autres douloureuſes.

Par un avantage particulier que j'ai ſur les bêtes, je puis prévoir, juſqu'à un certain point, l'avenir de mon être ; & par ma prévoyance, diminuer la ſomme de mes ſen-

ſations douloureuſes, & augmenter celle des ſenſations agréables : je le puis.

Si je le fais ; je ſuis ce qu'on appelle un Sage, c'eſt-à-dire, un mortel, qui, par la juſteſſe des meſures qu'il a priſes, & par ſa ponctualité à les exécuter, s'eſt donné à lui-même toute la perfection dont l'humanité étoit ſuſceptible en lui.

Je n'ai rien à craindre des Dieux : la mort n'eſt rien : je ne me vois donc d'ennemi que la douleur. Si je m'en délivre ; il ne me reſte que mon être & la volupté.

Queſt-ce que la volupté ?

C'étoit ſur cet article principalement que les Epicuriens prétendoient n'être pas entendus. » Quoi, diſoit Ciceron (*a*), je ne

(*a*) *Hoc frequenter dici ſolet à vobis, non intelligere nos quam dicat Epicurus voluptatem. Quod quidem mihi, ſi quando dic-*

» ſais point ce que c'eſt qu'ἡδονὴ en
» grec, & *voluptas* en latin ? Qui-
» conque veut être Epicurien, l'eſt
» en deux jours ; & je ſerai le ſeul
» qui ne pourrai y rien compren-
» dre ? Vous dites vous-même
» qu'il ne faut point de lettres pour
» devenir philoſophe (il parle à un
Epicurien.) » En verité, quoique
» je ſois naturellement aſſez mo-
» deré dans la diſpute ; je l'avoue,
» j'ai peine à me contenir. »

Et en effet, pourquoi Ciceron n'auroit-il pas compris ce que les Epicuriens, la plûpart fort bornez & incapables d'entrer dans les diſcuſſions fines (*a*), comprenoient

tum eſt, eſt autem dictum non parum ſæpe, etſi ſatis clemens ſum in diſputando, tamen interdum ſoleo ſubiraſci. Ego non intelligo quid ſit ἡδονὴ græcè, latinè voluptas ? *&c.* De Fin. 2. 4.

(*a*) *Veſtri optimè diſputant, nihil opus eſſe eum qui Philoſophus futurus ſit, ſcire litteras. Itaque ut Majores noſtri ab aratro abduxerunt Cincinnatum: ſic vos de Pelaſgisomnibus colligitis bonos*

dès le premier mot? Epicure parle d'une volupté dont tout animal, en naiſſant, a la connoiſſance par le ſentiment ſeul (*a*). Il en appelle aux témoignages de l'enfant qui vient de naître, de la bête brute, qui ſe porte par le ſeul inſtinct de la nature, à la recherche du plaiſir. La notion renfermée dans le mot de *Volupté* n'eſt donc pas une choſe ſi miſtérieuſe, ni ſi difficile à pénétrer.

Epicure avoit une excellente maxime : c'étoit de ne point employer un mot qui eût beſoin d'être expliqué par un autre. La ſeule qualité qu'il demandoit dans l'orateur, & à plus forte raiſon, dans le philoſophe, étoit la clarté. Il la pratiquoit lui-même : *Complectitur verbis quod vult ; & dicit pla-*

quidem viros, ſed certè non pereruditos. Ibid.

(*a*) Cic. Liv. 1. *de Finibus.* Et Diog. Laer. Liv. 10. Segm. 138.

nè, quod intelligam (*a*). Ses diſciples la pratiquoient comme lui, & ſi bien, que Ciceron, qui avoit ſuivi avec Atticus, les leçons de Phédre & de Zénon, ſucceſſeurs d'Epicure, déclare, qu'ayant eu ſouvent des diſcuſſions ſur ces matieres, avec ſon ami, jamais il ne s'étoit agi du ſens des termes, mais toujours du fonds même de la doctrine : *Neque erat unquam controverſia quid ego intelligerem, ſed quid probarem.* De Fin. 1. 5.

Et après tout, ſi les Epicuriens entendoient par le mot de *Volupté*, autre choſe que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étoient gueres habiles d'aller employer, dans un pays où ils avoient tant de rivaux & d'ennemis, une expreſſion dont le ſens, au moins équivoque, pouvoit donner priſe à la calomnie. Qui les obligeoit, s'ils

(*a*) Cic. *de Fin. I. 5.*

avoient des idées pures & exemtes de tout reproche, de préſenter la vertu ſous l'habit d'une courtiſanne décriée? *Quid enim neceſſe, tanquam meretricem in matronarum cœtum, ſic Voluptatem in virtutum concilium adducere? Invidioſum nomen eſt, & infamiæ ſubjectum* (*a*). Le ſeul nom ſuffiſoit pour les rendre ſuſpects.

Venons à la choſe même, & tâchons de pénétrer, s'il eſt poſſible, le ſens énigmatique qu'on prétendoit donner à ce mot fameux. Qu'eſt-ce que la Volupté?

Epicure en diſtinguoit de deux ſortes: l'une qui conſiſtoit dans le mouvement, & l'autre dans le repos.

Dans l'une, l'ame agiſſoit, ou plutôt recevoit des ſens une impreſſion agréable qui la remuoit, *jucundus motus in ſenſu*. Dans l'au-

(*a*) *De Fin.* 2. 4.

tre, l'ame n'étoit ni active ni paſſive : elle étoit ſeulement délivrée de la douleur, *doloris amotio*. Un homme altéré boit une liqueur fraîche & agréable ; il goûte la premiere eſpece de volupté : il a bu, & il eſt déſaltéré ; il goûte la ſeconde. Dans l'une, il a ſenti le plaiſir ; dans l'autre, il ne ſent plus le beſoin.

C'eſt ce dernier état qu'il a plu à Epicure d'appeller ſouveraine Volupté, bien ſuprême ; comble de félicité. En effet, on eſt heureux, quand on eſt content ; & on eſt content, quand on ne ſent ni douleur ni beſoin.

Mais il eſt néceſſaire de reprendre la choſe de plus haut.

Ariſtippe de Cyrène, qui, comme Epicure, renfermoit tout le bonheur de l'homme dans cette vie, avoit parlé ſans détour, & fait conſiſter ce bonheur dans la

jouiſſance des ſenſations agréables.

Hiéronymus de Rhodes voyant que cette opinion pouvoit avoir, & qu'elle avoit eu effectivement des ſuites peu honorables à la Philoſophie, crut qu'il devoit la modifier, en la réduiſant à la ceſſation de toute douleur.

Epicure qui vint quelque tems après Ariſtippe & Hiéronymus, adopta les idées de ces deux maîtres, & ſe fit diſciple du ſecond pour les principes, & du premier pour les conſéquences.

Mais la nature ayant reglé les beſoins & les plaiſirs de l'homme, de maniere qu'en ſe délivrant des uns, il jouit des autres; il eſt évident que ces deux opinions n'en faiſoient qu'une ſous deux faces. Ariſtippe altéré, buvant une liqueur fraîche, ne fût-ce que de l'eau, diſoit: Je jouis du bonheur

de ma Philoſophie, parce que je reſſens du plaiſir. Epicure, dans le même cas, diſoit: Je jouis auſſi du bonheur de la mienne, parce que je me délivre de la douleur & du beſoin.

La douleur, en général, n'eſt qu'un avertiſſement, ou un cri de la nature, qui ſe ſent en quelque danger, & qui demande d'être ſecourue.

Quoique l'ame ſeule ſoit ſenſible, il y a pourtant douleur d'eſprit, & douleur de corps.

La douleur d'eſprit ne peut être que la crainte de l'avenir & le regret du paſſé.

La douleur du corps eſt le ſentiment du préſent.

La douleur du corps peut être de deux eſpeces : l'une qui s'appelle beſoin, l'autre, maladie.

Les beſoins du corps ſont des eſpeces de maladies, dont les re-

medes ſont agréables & faciles à la nature.

Les maladies ſont des eſpeces de beſoins dont les remedes ſont le plus ſouvent déſagréables, & quelquefois impoſſibles à la nature.

Pour être heureux il faut être délivré de toutes ces eſpeces de douleurs (*a*).

L'homme ſera délivré de la crainte de l'avenir, quand il ſaura qu'il n'a que faire aux Dieux, & que la mort n'eſt rien.

Il n'aura point de regrets du paſſé, quand il ſaura que le paſſé eſt irréparable, & qu'il eſt ſans conſequence.

On ſait la recette d'Epicure pour les maladies & les douleurs. Si elles ne ſont pas ſupportables, elles tuent; ſi elles ne tuent pas,

(*a*) *Augendæ voluptatis finis eſt doloris omnis amotio.* De Fin. 2. n. 3.

elles ſont ſupportables (*a*) : d'ailleurs on eſt libre de quitter la vie quand elle eſt à charge.

Il ne reſte donc plus qu'à examiner les beſoins du corps, c'eſt-à-dire, les douleurs, dont les remedes ſont agréables, & faciles à la nature : c'eſt de quoi il s'agit dans cet article.

L'homme conſideré par rapport à ſes beſoins, peut être dans trois états (*b*), qui ſont, l'état d'inquiétude ou du beſoin ſenti ; l'état du mouvement, ou du remede qui s'applique au beſoin ; & l'état du repos, ou du beſoin ſatisfait.

Dans le premier état, le cœur ſe reſſerre & ſe rétrécit ; dans le ſecond, il ſe dilate ; dans le troi-

(*a*) II. Part. Art. 2. Max. 4.

(*b*) *Sunt in natura rerum tria, unum cum in voluptate ſumus, alterum cum in dolore; tertium hoc, in quo nunc quidem ſumus.* Cicero de Fin. 2. n. 5.

ſieme

ſieme, il a ſon aſſiette naturelle : c'eſt-là qu'eſt le vrai bonheur.

Ecoutons maintenant les leçons du Philoſophe.

Si vous êtes ſans beſoins, vous êtes auſſi ſans deſirs. Si vous êtes ſans deſirs, vous êtes content; & par conſequent heureux. Tâchez de vous maintenir dans cet état.

Si vous avez des beſoins; leur objet eſt dans la nature, ou dans le caprice d'une vaine imagination. Vous voyez, ſans qu'on vous le diſe, qu'il faut renoncer à tous les beſoins de fantaiſie : c'eſt multiplier les chaînes & les douleurs de la vie, à pure perte. Mais ſi cet objet eſt dans les bornes & les loix de la nature; vous avez acquis, en naiſſant, le droit de vous y porter : cependant il faut encore diſtinguer.

Si cet objet vous eſt abſolument néceſſaire pour votre conſerva-

tion; nulle loi ne peut vous empêcher de le pourſuivre. La loi de votre propre conſervation paſſe avant tout. Il n'eſt point d'animal qui puiſſe oublier l'intérêt de ſon être : voilà la régle générale. S'il ne vous eſt pas abſolument néceſſaire ; je vous conſeille de vous en abſtenir encore, & de le renvoyer avec les beſoins de pure fantaiſie.

Qu'Epicure preſcrive ce régime philoſophique à une ame paiſible, dont les mouvemens ſoient doux, les idées pures & ſans mélange ; on conçoit qu'il ſera bien reçu, & pratiqué ſans effort. Mais il n'étoit point néceſſaire. Cette ame eſt ſaine, & n'a nul beſoin des remedes de la Philoſophie. C'eſt un homme malade qu'il faut guérir. La Philoſophie eſt la médecine de l'eſprit.

On lui propoſe donc un homme,

jeune ou vieux (car il veut qu'à tout âge on travaille à ſe rendre heureux (qui ait les beſoins de la nature & ceux de l'imagination & même du caprice, & qui les ait à un degré violent. La cupidité enflammée a mis le trouble dans toutes ſes facultez : la réſiſtance & les combats n'ont fait que redoubler l'ardeur de ſa fiévre. Guériſſez-moi, s'écrie cet homme, adreſſant la parole à Epicure, je viens à votre école : on dit que vous poſſedez l'art de rendre l'homme heureux.

Rien n'eſt plus facile. Mais avant que de vous donner des préceptes, il faut vous donner des idées. Je ne ſerai pas long.

Votre état eſt un état de douleur. La douleur eſt le ſouverain mal, de même que la volupté eſt le ſouverain bien. Toute douleur eſt une affection déſagréable de

l'ame ou du corps. Toute volupté eſt une affection agréable du corps ou de l'ame. Je vais vous donner les principes généraux ſeulement : ce ſera à vous-même d'en faire l'application à l'état où vous êtes.

Toute volupté eſt bonne en ſoi : toute douleur en ſoi eſt mauvaiſe. Mais la premiere eſt quelquefois précedée ou ſuivie de douleurs, & la ſeconde, quelquefois précedée ou ſuivie de volupté. Il faut donc uſer de prudence, & ſe conduire ſelon les régles que voici :

I. REGLE.

Embraſſer la volupté qui ne tient à aucune douleur.

II. REGLE.

Rejetter la douleur qui ne tient à aucune volupté.

III. REGLE.

Rejetter une volupté qui en empêche une plus grande, ou qui tient à une plus grande douleur.

IV. REGLE.

Embraſſer une douleur qui délivre d'une plus grande douleur, ou qui tient à une plus grande volupté (*a*).

Voilà une balance que la Philoſophie préſente à la Raiſon, pour péſer les intérêts de l'homme, & le déterminer par le plus grand poids.

On pourroit demander à Epicure, ſi la raiſon de l'homme dont il s'agit, qui n'a pour contre-poids ni la crainte des Dieux, ni l'idée d'une ſeconde vie, peut uſer de cette prétendue balance dans l'état où il eſt. Son cœur eſt aux abois;

(*a*) Voyez la Lettre à Menécée.

l'objet de ſa cupidité l'emporte : il ne voit ni ne ſent que lui ; & c'eſt dans ce moment de trouble & de délire, qu'on lui dit : Prenez la balance. Il la prend.

Sa douleur eſt occaſionnée par le frein que la loi met à ſa cupidité, & qui l'empêche d'aller à ſon objet, où elle trouveroit un plein repos.

Cette loi ne peut être que celle de la nature, qui concerne le bien particulier, ou celle de la ſociété, qui fait le bien public. Si vous commettez l'homicide ; la ſociété vous punit par le ſupplice. Si vous êtes intempérant ; la nature vous punit par la maladie. Si vous conſervez un citoyen ; la ſociété vous récompenſe, & cette récompenſe vous procure un moyen de bonheur de plus. Si vous êtes ſobre & frugal ; vous ſerez ſain, vigoureux & long-tems. Voilà tous les poids

qu'Epicure met en oppoſition dans les baſſins de ſa balance. Ce ſont les biens d'une part, & de l'autre les maux, de la nature & de la ſociété.

Que ſera l'homme malheureux par ſes paſſions, qu'il décore des noms de beſoins & de douleurs de la nature, ſouffrante en lui, ſous le joug de la loi? Il voit enfin un rayon d'eſpérance qui brille à ſes yeux. Il ſe récueille en lui-même, pour ſe faire l'application des principes de ſon nouveau maître; & voici comme il raiſonne.

Agité jour & nuit par les combats que ſe livrent en moi la nature & la loi, je ſouffre cruellement & ſans relâche. La douleur eſt le ſouverain des maux: on vient de me l'apprendre. On m'a appris auſſi que tout mon être eſt dans cette vie, & que nulle intelligence autre que la mienne, n'aura pitié

de moi. Mon ſort eſt donc dans mes mains.

Juſqu'ici j'ai ſacrifié mon repos à une loi qui faiſoit le repos des autres, & mon propre tourment. On vient de m'en montrer une autre qui eſt ſupérieure à celle que je ſuivois : c'eſt la loi de mon plus grand bien. J'y cours ; & je vais trouver enfin mon repos dans la ſatisfaction de mes goûts & de mes penchans. Que peut-il arriver à un malheureux qui riſque ? ſi ce n'eſt de ne plus être malheureux, ou peut-être même d'être heureux.

J'aurai à craindre la maladie ? Sera-t-elle plus cruelle que la torture que j'eſſuie depuis ſi long-tems? La mort ? La mort n'eſt rien.

Je craindrai d'être reconnu par la ſociété offenſée, & d'être puni par elle ? Qu'eſt-ce que cette crainte de l'avenir, en comparaiſon du mal préſent dont je me délivre,

& du bien, auſſi préſent, que je me procure? Elle s'affoiblira de jour en jour par l'habitude : bientôt il n'en reſtera que de foibles reſſentimens, qui ne reviendront que de loin à loin, & qui enfin ne reviendront plus. Combien y en a-t-il d'autres qui échappent, ſoit par l'adreſſe, ſoit par le crédit, ou par d'autres moyens? Il y a à parier mille contre un, que je ſerai du nombre. Ainſi j'embraſſe un bien préſent, grand, & très-grand pour moi, qui ne tient qu'à une menace légère, éloignée, & qui le plus ſouvent reſte ſans effet.

Je ſuis découvert & puni? Mais premierement, les larcins que je médite, ne ſont pas dans le genre le plus odieux à la ſociété; ainſi la peine ſe réduira à quelque diminution d'eſtime dans l'eſprit de gens à préjugez, que je mépriſe. Je ſerai dans le cas de l'animad-

verſion publique ? Mais elle ne fera ſur moi que ce que la miſere alloit faire, *quem metui moritura.* On m'ôtera la liberté ? Un Philoſophe ſait la reprendre, quand il le veut. On me rendra la vie importune ? L'étoit-elle moins avant ma tranſgreſſion ? J'aurai du moins cette conſolation, que ce n'eſt plus par imbecillité que je ſuis malheureux. Qui m'empêchera de ſortir du malheur, ſi je le veux, & d'aller dormir dans le néant ? Faut-il plus d'effort pour aller au-devant de la mort, qui n'eſt rien, que pour l'attendre dans une priſon, ou dans un lit ? Mais ces terreurs ſont vaines : je me cacherai dans la foule : on n'auroit jamais fait, s'il falloit nous punir tous (*a*).

(*a*) *Non oportet timidum aut imbecillo animo fingi, non bonum illum virum qui, quidquid fecerit, ipſe ſe cruciet, omniaque*

En un mot, pour conclure : cet homme malheureux, par la pauvreté, par l'infortune, par la violence de ſes paſſions, par toutes les conjonctures qui peuvent mettre le comble au malheur, n'a point de raiſon dans la Philoſophie d'Epicure, pour ſacrifier ſon bonheur actuel à la loi ; & il en a de ſuffiſantes, même d'évidentes, pour ſacrifier la loi à ſon bonheur.

Nous parlons d'un ſeul homme malheureux. Combien y en a-t-il qui n'ayent été, au moins pendant quelques momens de leur vie, dans ces ſituations critiques, où le joug de la loi les rendoit ſouverainement malheureux ? Quel motif pouvoit les retenir, s'ils étoient diſciples d'Epicure ? La crainte

formidet ; ſed omnia callidè referentem ad utilitatem, acutum, verſutum, veteratorem, facilè ut excogitet quomodo occultè, ſine teſte, ſine ullo conſcio fallat. De Fin. I. 16.

d'être découverts ? C'étoit donc à ce fil ſi délié que tenoit leur vertu, cette vertu tant de fois comparée par les Poëtes aux rochers inébranlables au milieu des flots. Mais au moins il ſuit de-là que, ſi le ſage Epicurien ne craignoit point de perdre les honneurs de la vertu, il n'y auroit rien de ſi injuſte ni de ſi infâme, qu'il ne fît pour jouir des avantages du vice : *In magnis interdum verſatur anguſtiis, ut hominum conſcientiâ remotâ nihil tam turpe ſit, quod voluptatis cauſâ non videatur eſſe facturus.* Cic. *de Fin.* Confiez à un tel ſage un dépôt de vingt mille écus, dont il ait lui-même un preſſant beſoin; & croyez qu'il aimera mieux votre eſtime, que cette ſomme qui feroit ſon bonheur; ou qu'il la rendra à vos héritiers, ſi on vous trouve mort un matin.

On nous dira que Ciceron &

ceux qui le citent, ſont bien éloignez de la penſée d'Epicure, à qui on ſuppoſe gratuitement des principes d'injuſtice & d'infamie ; qu'on devroit ſe ſouvenir, que plus haut on a dit, que toute ſa volupté ſe réduiſoit à la paix de l'ame & à la ſanté du corps ; & que par conſéquent, on devroit conclure qu'elle ne ſouffre point d'entrepriſes illégitimes, ni contraires aux diſpoſitions de la ſociété ; ſa volupté ne conſiſtant point dans le mouvement, mais dans le repos.

Cette réponſe, comme nous l'avons déja inſinué plus haut, n'eſt qu'un retour de fineſſe & une vaine diſpute de mots. D'abord, Epicure admet l'une & l'autre volupté. Diogène Laerce en convient (*a*), lorſqu'il marque la différence qu'il y a entre les Cyrenaïques & les Epicuriens. » Les

(*a*) *Lib. 10. Seg. 136. édit. Veſt.*

» Cyrenaïques, dit-il, n'ad-» mettoient point la volupté de » repos : ils ne connoiſſoient que » celle qui conſiſte dans l'action » & le mouvement. Epicure ad-» met l'une & l'autre. » L'Hiſtorien cite les livres du Philoſophe d'où il a tiré ce qu'il avance.

En ſecond lieu, la volupté d'Epicure n'eſt pas ſeulement une ſoif appaiſée, c'eſt une ſoif qui s'appaiſe, *amotio doloris* (*a*). C'eſt un mouvement de l'ame qui s'éloigne du beſoin & de la douleur, & qui s'avance au terme où le beſoin ſera ſatisfait.

L'homme placé entre la douleur & la volupté comme entre deux termes, dont l'un eſt le principe de ſon mouvement, l'autre en eſt la fin, ne peut faire un pas qui ne leur ſoit également relatif, par des rapports contraires. S'il fuit la douleur, c'eſt toujours pour cou-

(*a*) Τῦ ἀλγέιντος ὑπεξαίρεσις.

rir à la volupté ; s'il court à la volupté, c'eſt toujours en fuyant la douleur, ou le déſir qui cuit. De ſorte que, dans tous les mouvemens de ſon ame, il y a néceſſairement une double impulſion : l'une qui vient de la haine, l'autre de l'amour : deux reſſorts oppoſez, dont la force, partie du même centre, ſe réunit au même point, qui eſt le bien être.

Epicure avoit ſenti, quoique peut-être aſſez confuſément, l'inſéparabilité de ces deux principes qui n'en font qu'un ſous deux faces. Préſentant tantôt l'une, tantôt l'autre, ſelon la différence des circonſtances ; devant ſes ennemis, il ne parloit que d'écarter la douleur ; devant ſes amis, il convenoit qu'on ne pouvoit l'écarter ſans cauſer le mouvement du plaiſir.

Cependant, pour ne point trop embrouiller les idées de ſes diſci-

ples, il a fallu renoncer à cette politique dans ſes Livres : & dire nettement ce qu'il entendoit par cette volupté. C'eſt ce qu'il a fait, ſurtout dans celui qui avoit pour titre, *Du Souverain Bien.* Voici ſes paroles citées par Ciceron apoſtrophant Epicure : » Pourquoi tergiverſer ? » Sont-ce vos paroles, ou non ? » Voici ce que vous dites, dans » le Livre qui contient toute votre » doctrine ſur cette matiere : car » je ne ferai que traduire mot-à-» mot, *ad verbum expreſſa*, de peur » qu'on ne penſe que j'invente.

» Je déclare, dites-vous, que » je ne connois aucun bien, autre » que celui qu'on goûte par les ſa-» veurs, par les ſons agréables, » par la beauté des objets ſur leſ-» quels tombent nos regards, & » par les autres impreſſions ſenſi-» bles que l'homme reçoit dans » toute ſa perſonne. Et afin qu'on

ne

» ne diſe point, que c'eſt la joie de
» l'ame qui conſtitue ce bonheur,
» je déclare, que je ne connois de
» joie de l'ame, que quand elle voit
» arriver ces biens dont je viens
» de parler, & dont la jouiſſance
» la délivrera de la douleur....
(*a*) Et quelques lignes plus bas:
» Tout ce qui ſuit, eſt dans le mê-
» me goût; tout le Livre eſt plein
» des mêmes idées. Et *n.* 20: Il
» ne s'eſt pas contenté de préſenter
» le mot de Volupté, il a expli-
» qué ce qu'il entend par ce mot:
» ce ſont les ſaveurs, le toucher
» des corps, les jeux, les chants,
» les beautez qui frappent la vûe.
» Eſt-ce que je mens? Eſt-ce que
» j'invente? Qu'on me réfute, je ne
» demande pas mieux; car je ne
» cherche en tout que la vérité. Il
dit la même choſe *De Finib.* 2 (*b*).

(*a*) Tuſc. III. 18.
(*b*) Voyez Diog. Laër. *L. X. ſ.* 6. Athenée 12. cap. 12. & ſurtout Gaſſendi. *Tom. II.* 680.

Un témoignage ſi formel prouve bien, que ſelon Epicure, tout ne ſe réduit au ſilence de la nature que quand elle eſt ſatisfaite. Il ne s'agit dans ce monde ni d'honneur ni de probité que, comme de moyens dont le ſage uſe pour ſe délivrer d'un mal, ou pour ſe procurer un plaiſir. La vertu ne peut être elle-même que l'inſtrument de la volupté (*a*).

Pourquoi Epicure nous dit-il que quand la volupté ne peut point s'augmenter, elle peut ſe varier (*b*) ? Il eſt certain que le plaiſir du repos, lorſque l'ame eſt pleinement ſatisfaite, après l'exécution entiere de ſon entrepriſe, ne peut plus s'augmenter : dans le repos parfait, il n'y a ni plus ni moins. Mais d'où vient que ce repos peut ſe varier ? ſi ce n'eſt

(*a*) Diog. Laër. Liv. 10. ſ. 138.

(*b*) II. Part. Art. 2. Max. 18.

relativement aux eſpéces de mouvemens ou d'actions, qui ont précédé le repos. Ainſi les repos qui ſuivent la faim, la ſoif, la douleur, le déſir de vengeance, ſont différens dans leurs eſpeces ; parce qu'ils ſont à la ſuite de mouvemens différens. Ils ſuppoſent donc tous le plaiſir d'action & de mouvement: *Jucundus motus in ſenſu.*

Epicure a fait plus : il a mis cette doctrine en maxime, lorſqu'il a dit, que ſi les voluptueux, ἀσώτοι, connoiſſoient des bornes dans leurs plaiſirs, & qu'ils n'euſſent à craindre ni les Dieux ni la mort, leur état pourroit être celui du ſage : *Nihil haberem quod reprehenderem* (*a*).

Le voluptueux Epicurien ne craint ni les Dieux ni la mort. Il n'a donc plus d'étude à faire que pour connoître les limites & en

(*a*) Max. 12. II. Part. Art. 2.

éviter le choc. C'eſt, où l'Epicurien a beſoin de recourir aux leçons de la Philoſophie, pour apprendre les régles de la volupté: *Hoc loco diſcipulos quærere videtur (Epicurus) ut qui aſoti eſſe velint philoſophi ante fiant.* Cic. de Fin. C'eſt le bien être ſeul, le plaiſir, en un mot, la Volupté qui regne. Les paſſions tirent ſon char : les vertus empreſſées n'ont d'autres fonctions que d'en graduer, avec art, les mouvemens, & de les mener juſqu'au point précis où commenceroit le dégoût, c'eſt-à-dire, le preſſentiment de la douleur. Ou ſi on aime mieux l'idée de Cléanthe : qu'on imagine un tableau où la Volupté parée comme une reine, ſoit aſſiſe mollement ſur un trône, ayant autour d'elle, & à ſes ordres, les vertus qui lui diſent à l'oreille (ſi toutefois la peinture peut rendre cette

expreſſion) de ne rien hazarder qui puiſſe bleſſer les eſprits, ou lui cauſer à elle-même quelque retour déſagréable. C'eſt là le ſublime de l'Ecole. (*a*).

(*a*) *Cleanthes jubebat eos qui audiebant ſecum ipſos cogitare pictam in tabulâ Voluptatem pulcherrimo in veſtitu & ornatu regali, in ſolio ſedentem: præſtò eſſe Virtutes ut ancillulas quæ nihil aliud agerent, nullum ſuum officium ducerent, niſi ut Voluptati miniſtrarent, & eam tantùm ad aurem admonerent (ſi modo id pictura intelligi poſſet) ut caveret ne quid perficeret imprudens, quod offenderet animos hominum, aut quidquam ex quo oriretur aliquis dolor.* Cic. *de Finib. II. 21.* C'eſt le ſujet du frontiſpice de cet Ouvrage.

ARTICLE VI.

Idée des Vertus, ſelon Epicure.

» CEt homme qu'on accuſe d'ê-
» tre trop livré à la volupté, Epi-
» cure, n'a de voix que pour crier
» qu'on ne peut vivre heureux ſans
» être prudent, honnête & juſte,
» ni être prudent, honnête & juſte
» ſans être heureux (*a*). C'eſt un Epicurien qui parle ainſi dans les ouvrages de Ciceron.

Les diſciples d'Epicure croient que tout eſt dit pour la juſtification de leur maître, quand ils ont cité cet apophthegme, & quelques au-

(*a*) *Clamat Epicurus, is quem vos nimis voluptatibus eſſe deditum dicitis, non poſſe jucundè vivi, niſi ſapienter, honeſtè, juſtèque vivatur, nec ſapienter, honeſtè, juſtè, niſi jucundè.* Cic. de Fin. 1. n. 18.

tres ſemblables. Mais en conſidérant les choſes de près, ces diſcours ſpécieux ne détruiſent aucunes des conſéquences qu'on reproche à leur ſiſtême.

Toutes les Sectes philoſophiques, conſidérées par rapport aux mœurs, ſe réduiſent à deux: dont l'une détruit l'ame avec le corps, l'autre fait l'ame immortelle, & ſuſceptible, après cette vie, de peine ou de récompenſe.

L'ame eſt cenſée détruite, quelque choſe qu'elle devienne, quand elle perd le ſentiment d'elle-même, qu'elle ne ſent plus l'intérêt de ſon être particulier.

Qu'on arrive à cette concluſion finale, directement, ou par des circuits, par l'Epicureïſme, ou le Matérialiſme, par le Stoïciſme, par le Stratoniſme, par le Spinoſiſme, par l'Athéiſme, tous ces moyens ſont à peu près indiffé-

rens, toutes ces ſectes, au point de réunion, font cauſe commune. Qu'importe que l'on faſſe les atomes ſans qualitez, ou qu'ils ſoient feu, air, & eau, avec un mouvement direct ou oblique, perpendiculaire ou déclinant, raréfiant, condenſant, dans le plein ou dans le vuide, &c? Qu'importe qu'on anéantiſſe les corps pour ne laiſſer que les phénomenes, ou qu'on ne laiſſe qu'une ſubſtance générale & unique, phyſiquement indifférente à toutes formes, & dans laquelle ſe perdent tous les êtres particuliers? Toutes ces opinions ne ſont que des erreurs diverſes, de gens qui vont au même but.

Ils conviennent tous que leur être eſt tout entier dans cette vie, & que leur bien-être eſt dans la ſatisfaction, ou le repos de l'ame; enfin que ce repos ne peut être l'ouvrage que de la vertu.

Il faut que la vertu ſoit bien gravée dans la conſtitution même de l'homme, puiſque nulle Morale, quelle qu'elle puiſſe être, n'a jamais pû ſe ſoutenir ſans elle (*a*)!

Mais qu'entendent ces Philoſophes par le mot de vertu ? Le ſacrifice d'un moindre bien préſent à un plus grand bien avenir, attendu dans cette vie.

Soyez juſte, s'écrie Epicure, de peur qu'on ne vous dépouille vous-même par la loi du talion, ou que la Société, dont vous êtes membre, ne vous puniſſe. Voyez à quels retours fâcheux tels & tels ont été expoſez, pour avoir voulu être heureux par l'injuſtice. Il faut plier ou rompre ſous la loi; parce

(*a*) *Eo libentiùs Epicuri dicta commemoro, ut iſtis, qui ad illa confugiunt, ſpe malâ inducti, qui velamentum ſeipſos ſuorum vitiorum habituros exiſtimant, probem quocunque ierint, honeſtè eſſe vivendum.* Sen. Ep. 21.

que tôt ou tard, elle eſt la plus forte (*a*).

Soyez prudent, ſans quoi vous ſerez duppe, & bientôt victime. La prudence conſiſte à ne pas prendre l'ombre pour le corps, en fait de bonheur ou de malheur.

Armez-vous de force & de conſtance, pour être prêt à tout évenement: cela dépend de vous, il eſt eſſentiel de le croire: le découragement ne fait que doubler les maux de la condition humaine.

Enfin ſoyez tempérant & modéré en tout. La nature a marqué les bornes où il faut vous arrêter, pour votre propre intérêt. Elle ne nous a point donné le ventre du bœuf, ni le cou du chameau, ni l'eſtomac de l'autruche. Il faut donc vous ſoumettre à ſes loix, uſer de ſes préſens, & vous arrêter au néceſſaire.

(*a*) Voyez II. Part. Art. 2. Max. 34. & ſuiv.

Si nous étions nez comme les autres animaux, dont les idées ſont renfermées dans les bornes du préſent & du beſoin réel, ces efforts de vertu nous ſeroient inutiles : nous n'aurions qu'à nous laiſſer aller au courant des impreſſions reçûes. Mais l'impétuoſité & l'étendue de nos penſées emportant notre cœur au-delà du but de la nature ; & quelquefois notre cœur trop lâche reſtant endeçà, c'eſt une néceſſité d'uſer de mords & d'éperon : point de bonheur pour l'homme ſans la vertu.

Ce diſcours étonne ceux qui croient que la vertu ne peut être ſans la Religion & le reſpect de la Divinité. Ils demandent ſi cette vertu eſt bien vraie & bien réelle ; ſi elle va juſqu'au cœur.

On leur répond avec confiance, qu'il n'eſt pas permis d'en douter. Et en effet, dit-on, ſi cette vertu

étoit fauſſe, elle ne feroit qu'un faux bonheur. Il faut donc que ce ſoit une vertu franche & ſincere, qui porte ſon empire juſqu'aux penſées les plus ſecretes, juſqu'au germe du déſir deſordonné; dont la ſourde activité ſuffiroit pour ſapper les fondemens du bonheur, & ôter au Philoſophe tout le fruit de ſa Philoſophie.

Mais ſi cela eſt ainſi, permettez, Epicure, qu'on vous demande à vous & à vos ſectateurs, la raiſon qui vous empêche de pratiquer cette même vertu par des principes plus rélevez, que celui de votre bien-être en cette vie? Car voici un raiſonnement qu'on peut vous préſenter en paſſant: nous reviendrons après à l'examen de vos principes de vertus.

Quoique ſans Dieu & ſans loi; vous convenez que vous n'en êtes

pas moins obligez, pour votre propre conſervation & pour votre repos, d'être vertueux: c'eſt-à-dire d'être juſtes, prudens, modérez, armez de force & de conſtance, & d'avoir juſques dans le cœur, le fond & le principe eſſentiel de ces vertus; de peur, dites-vous, que la nature ne vous puniſſe par l'inquiétude intérieure, & par la révolte des paſſions. Si cela eſt: qu'auriez-vous de plus à faire ſous la loi de la Providence? Que vous en coûteroit-il de faire ce que vous faites, parce qu'une Intelligence, qui veille à votre conduite & à votre conſervation, l'exigeroit de vous pour votre propre bonheur? Car, encore une fois, vous êtes vertueux, vous l'êtes réellement: vous nous l'avez dit, & un Philoſophe ne ment point. Qui vous empêche de joindre aux motifs que vous avez d'obéir à la

nature pour votre ſanté, à la police pour votre ſûreté, celui d'obéir à une Divinité pour l'aſſurance de l'avenir, contre lequel après tout, vous n'avez point de démonſtration géométrique? Que riſquez-vous? Il n'y a que la vertu qui coûte. Dès que vous la pratiquez ſi bien, & dans tous ſes points; un motif de plus, qu'on vous donne, doit vous prêter des aîles, plutôt que de vous arrêter dans votre courſe.

Refuſerez-vous de faire avec plus ce que vous faites avec moins? Ce refus, ſans raiſon, ne ſeroit pas digne d'un Philoſophe.

Direz-vous qu'en vous délivrant de toute crainte des Dieux, vous eſpérez vous dédommager par des tranſgreſſions ſecretes? Vous nous avez donc trompé, quand vous nous avez aſſuré que votre vertu étoit vraie & entiere.

Mais non : nulle Philoſophie ne permet ces tranſgreſſions, ni ne les avoue.

Reclamerez-vous les droits naturels d'uſer de votre corps, de votre intelligence, de votre volonté, de votre liberté, des plaiſirs de cette vie, dont nos Modernes affectent de dire que la Religion demande le ſacrifice, plus que la Philoſophie.

Mais 1°. c'eſt une allégation fauſſe. La Religion par elle-même, n'exige rien de contraire à la ſanté, ni à la vigueur du corps (*a*); & la Philoſophie demande par elle-même, la retenue, la ſobriété, la tempérance, auſſi-bien que la Religion (*b*).

(*a*) Pour que notre raiſonnement ſoit juſte, il n'eſt pas néceſſaire que la Philoſophie porte la vertu auſſi loin que la perfection chrétienne.

(*b*) La premiere idée, dit Bayle, qui ſe préſente à ceux qui veulent examiner l'état d'irreligion, eſt

2°. Le ſacrifice de nos lumieres naturelles, ſur ce qui concerne les cauſes primitives, eſt-il un ſi grand ſacrifice ? J'en appelle à la bonne foi des Philoſophes qui ont étudié l'hiſtoire de l'eſprit humain. La Religion ne nous ôte pas une de nos connoiſſances utiles & réelles. Elle affermit celles qui ſont chancelantes, & nous en donne que nous n'aurions pas ſans elle : ſon flambeau s'allume, où celui de la raiſon s'éteint. De quoi

l'idée d'une liberté fort heureuſe, ſelon le monde, dans laquelle on ſatisfait tous ſes deſirs ſans aucune crainte, ſans aucuns remords. Cette idée s'enracine ſi avant dans l'ame, & en occupe tellement la capacité, que ſi quelqu'un nous vient dire que l'état d'un homme pieux n'eſt point comparable, en fait d'avantages temporels, à celui d'un Epicurien, nous rejettons cela comme un menſonge très-abſurde ; & cependant ce menſonge prétendu a de ſon côté une foule de raiſons très-fortes, comme Plutarque l'a fait voir. *Diction. au mot* Epicure. *Remarque R.*

ſe

ſe plaint-on ? La raiſon ne comprend rien aux myſteres ; cela eſt vrai : mais elle voit évidemment que Dieu peut communiquer à l'homme la connoiſſance de certaines véritez, ſans lui en communiquer les démonſtrations. Si elle pouvoit en douter ; on la rappelleroit à toutes ſes connoiſſances naturelles, qui ſont à peu près dans le même cas. Le Philoſophe ſait-il ce que c'eſt que la lumiere qu'il voit, l'air qu'il reſpire, la terre qu'il foule de ſes pieds, le feu qui lui donne la vie ? Connoît-il l'art du germe de la moindre plante, du moindre vermiſſeau ? Tout eſt myſtere pour lui dans les choſes qu'il voit, qu'il touche, dans leſquelles il exiſte ; & il ſe câbre, lorſqu'il ne comprend pas l'infini.

La volonté eſt captive ſous la Religion ; il faut renoncer à ſes

Il faudra donc renoncer à tout, ſe concentrer en ſoi-même, dire adieu à tous les plaiſirs. C'en eſt fait.....

On eſt fâché de le dire : tant d'objections décélent un intérêt ſécret..

Plutarque a fait un Livre exprès pour prouver *qu'on ne peut vivre heureux en ſuivant la doctrine d'Epicure.* Un moderne, philoſophe auſſi profond, qu'ami ſincere de l'humanité, a démontré qu'on ne pouvoit être malheureux avec la vertu (*a*). Enfin, voici un apologue, qui eſt vieux, mais qui fera voir, qu'il y a long-tems qu'on a répondu à ces difficultez, qu'on croit nouvelles.

« On raconte qu'Hercule em-
» baraſſé du parti qu'il devoit
» prendre en entrant dans le mon-

(*a*) La Théorie des Sentimens agréables, par M. l'Evêque de Pouilly. *Chez David le jeune.*

» de, vit venir à lui deux femmes.
» L'une vêtue de blanc, avoit la
» taille déliée, des traits nobles :
» la pudeur régnoit dans ſes yeux,
» la douceur & la modeſtie dans
» ſon maintien : toute ſa perſonne
» étoit ornée par la décence & par
» la ſimplicité. L'autre, engraiſſée
» par une éducation molle, avoit
» plus d'apparence que de force.
» Sa taille toute artificielle, ſes
» couleurs empruntées, ſes yeux
» ouverts avec affectation, ſa pa-
» rure recherchée, enfin, une étu-
» de continuelle de ſes mouve-
» mens & de ſes geſtes annon-
» çoient un deſſein formé de plaire
» & d'attirer les yeux. Celle-ci,
» plus empreſſée que ſa compa-
» gne, ſe hâta d'adreſſer ces mots
» au héros : Jeune Prince, vous
» êtes embaraſſé, je le vois, de
» la route que vous devez ſuivre
» dans le cours de votre vie. Ayez

» confiance en moi ; je vous mon-
» trerai un chemin facile, par le-
» quel vous arriverez à tous les
» plaiſirs, ſans eſſuyer aucune pei-
» ne. Exemt de tous ſoins, exemt
» des fatigues de la guerre, vous
» n'aurez qu'à choiſir les mets &
» les liqueurs qui ſeront de votre
» goût, ainſi que les autres objets
» qui pourront flatter vos yeux, vos
» oreilles, tous vos ſens..... Si
» vous craignez que ces objets ne
» vous ſoient ravis ; je vous enſei-
» gnerai les moyens de vous les
» procurer ſans efforts. Vous joui-
» rez du travail des autres, vous
» ne vous abſtiendrez de rien,
» quand il vous paroîtra bon. Car
» c'eſt la puiſſance que j'accorde
» à ceux qui m'aiment : ils ont
» droit de tirer tout à eux. Com-
» ment vous appellez-vous, lui
» dit le héros ? Mes amis m'ap-
» pellent *la Félicité*, & mes enne-
» mis, *la Molleſſe*.

« La Vertu parla à ſon tour; » mais d'un ſtyle bien différent de » celui de ſa rivale. Je ne veux » point vous tromper, dit-elle au » héros. Tout ce qu'il y a de beau » & d'excellent dans la nature s'a- » chete au prix de la peine & du » travail. Les Dieux l'ont ordonné » ainſi. Si vous voulez que ces » Dieux vous ſoient favorables; » il faut leur rendre honneur. Si » vous voulez être aimé de vos » amis; il faut leur faire du bien. » Si vous voulez être honoré dans » quelque Ville que ce ſoit; il » faut y être utile. Si vous vou- » lez être admiré de toute la Gré- » ce; il faut la ſervir. Si vous » voulez que la terre vous donne » ſes fruits; il faut la cultiver. Si » vous voulez défendre vos amis » & votre patrie & vous venger de » vos ennemis; il faut apprendre » l'art pénible de la guerre, &

» vous endurcir aux travaux ; en-
» fin, ſi vous voulez avoir un corps
» robuſte ; il faut l'accoutumer à
» obéir à l'ame, l'habituer à la
» ſueur & aux efforts laborieux.

Après ce diſcours, la Vertu fait obſerver à ſon Eleve, qu'outre la gloire & le plaiſir d'avoir fait le bien, elle ſait donner aux hommes, mais comme un ſurcroit ſeulement, les ſatisfactions mêmes que promet la Volupté ; qu'elle les leur procure à meilleur titre & à un plus haut dégré ; en un mot, que l'homme gagne plus de volupté qu'il n'en perd, quand il renonce à la volupté (*a*).

Rien n'empêchera donc celui qui eſt vraiment philoſophe, c'eſt-à-dire, vraiment vertueux, de ſe ſoumettre à l'œil de la Providence : cette ſoumiſſion ne lui ôtera rien de ce que la vraie Philoſophie lui

(*a*) Xénophon. Mém. Soc. lib. 2.

accorde, non plus que celle-ci n'ôte rien à la nature, quand elle ne demande que ſes vrais beſoins:

Non aliud natura, aliud ſapientia, dicit. Juv.

Que la Nature ſoit la baſe de l'édifice, la Religion peut le couronner; & la Raiſon, placée entre les deux, obéiſſant à l'une, commandant à l'autre, ſera le nœud de correſpondance & de conciliation.

On nous a dit que l'Impie avoit beſoin d'être vertueux pour ſon bonheur. Le Philoſophe qui reconnoît la Providence, le ſera de même pour le ſien. Mais celui-ci aura des motifs pour l'être malgré la douleur & la mort; parce qu'il voit ſa plus grande récompenſe au de-là de cette vie. Cet autre ceſſera de l'être toutes les fois que l'accompliſſement de la loi lui coûtera plus dans cette vie, que la tranſgreſſion; ou que, toutes choſes égales, il lui rapportera moins.

S'il l'eſt encore, quoique la vertu exige plus d'efforts qu'elle ne rapporte de ſatisfactions : ce ne pourra être que par des raiſons étrangeres à ſon ſiſtême, & parce que ſes mœurs avoient eté faites par l'éducation, avant que la Philoſophie en eût vitié les principes. Car il agit ſans cauſe, & eſt dupe de ſa vertu, toutes les fois qu'un double ſalaire, quel qu'il ſoit, ne le paie point en cette vie, du ſacrifice qu'il a fait de ſon repos.

Le crime de toutes les ſectes qui tuent l'ame avec le corps, n'eſt donc point d'avoir permis le vice & négligé la vertu. Cette idée auſſi odieuſe qu'abſurde, eût été à Athènes une affaire de police plûtôt qu'une queſtion de Philoſophie. C'eſt d'avoir ôté aux paſſions leur frein & leur barrieres les plus eſſentielles : c'eſt d'avoir coupé à la vertu ſes nerfs ;

de lui avoir ôté ſes motifs & ſes garans : c'eſt d'avoir mis tout le reſſort moral des facultez humaines dans le bien-être perſonnel de la vie préſente.

Si l'Epicurien ſe fait des amis ; ce ne ſera que pour en tirer un profit uſuraire : *L'amitié eſt une terre qu'on ſeme* (*a*). S'il eſt juſte ; ce ne ſera que pour ſa propre utilité : il ne peut l'être contre lui-même (*b*) : *Le Sage eſt à lui-méme ſa derniere fin* (*c*). Il ſe gardera d'entrer dans les affaires publiques ; *parce que les honneurs ſont toujours des charges* (*d*). Il ne voudroit pas même être Roi ; *parce que la couronne du repos vaut mieux que celle de la gloire* (*e*). Enfin, tirant parti de tout, il prendra ſur les autres

(*a*) Voyez Max. 32.
(*b*) Voyez les Max. 34. 35, &c.
(*c*) *Sapientem omnia ſuâ cauſâ facere.* Cic. pro Sexto.
(*d*) Plut. *adv. Col.* 1125.
(*e*) Plut. *adv. Col.* 1125.

le plus qu'il pourra prendre, & ne laiſſera prendre ſur lui que ce qu'il ne pourra défendre. *Et mihi res non me rebus.* Hor. « Ce n'étoit point » ainſi, dit Plutarque, que ſe comportoient les Sages qui ont précédé Epicure. Parménide (*a*) » a établi d'excellentes loix dans » ſa patrie, dont chaque année » les Magiſtrats font jurer encore » l'obſervation à chaque citoyen. » Empedocles a fait faire le procès aux chefs d'Agrigente, qui » étoient devenus tyrans & diſſipateurs des fonds publics. Il a » délivré ſon pays de la peſte & » de la ſtérilité, en faiſant murer » les gorges d'une montagne, par » où le vent du midi ſe portoit » dans les plaines. Socrate condamné, aima mieux mourir injuſtement, que de donner en » fuyant, la moindre atteinte aux

(*a*) *Adv. Col. 1126.*

» loix. Méliſſus ſe mît à la tête
» d'une flotte, & battit les Athé-
» niens. Platon a écrit des choſes
» admirables ſur les loix, & ſur
» l'art de rendre les peuples heu-
» reux ; mais ſes leçons de vive
» voix étoient plus admirables en-
» core. Ce fut par elles que Dion
» mit ſa patrie en liberté ; que Pi-
» thon & Héraclide égorgerent le
» tyran de Thrace. Chabrias &
» Phocion, qui commanderent les
» armées d'Athènes, étoient diſ-
» ciples de l'Académie. Il eſt vrai
» qu'Epicure envoya un homme
» en Aſie pour maltraiter Timo-
» crate, & le faire chaſſer de la
» Cour, parce qu'il avoit offen-
» ſé ſon frere Métrodore. Ce
» trait eſt conſervé dans leurs ar-
» chives. Mais Platon a envoyé
» aux Arcadiens Ariſtonime, aux
» Ebéens Phormion, Ménédéme
» aux Pyrrhéens, pour régler les

» conſtitutions de leurs Etats. Eu-
» doxe a donné des loix aux Cni-
» diens ; Ariſtote à Stagire : ils
» étoient l'un & l'autre amis &
» diſciples de Platon. Aléxandre
» demanda à Xénocrate ſes con-
» ſeils ſur l'art de regner. Celui
» que les Grecs d'Aſie envoyerent
» à Aléxandre pour le déterminer
» à la guerre contre les Barbares,
» Délius d'Epheſe, étoit de l'é-
» cole du même Platon. »

» Quand la conjuration de Zé-
» non, diſciple de Parménide,
» contre le tyran Démicus fut dé-
» couverte, il fit voir que la doc-
» trine de ſon maître étoit un or
» pur, qui ne craint point l'épreuve
» du feu. Il fit voir que la douleur
» ne peut effrayer que les enfans
» & les femmes, ou les hommes
» qui ont un cœur de femme.
» Il ſe trancha la langue avec ſes
» dents & la cracha au viſage du

» Tyran. La Morale d'Epicure a-
» t-elle, je ne dis pas égorgé les
» Tyrans ; à-t-elle produit, je ne
» dis pas un héros, un légiſlateur,
» un chef de nation, un miniſtre
» de quelque Roi, un défenſeur
» du peuple, un homme qui ait
» ſouffert pour la juſtice, qui ſoit
» mort pour elle ; mais un homme
» qui ſe ſoit ſeulement embar-
» qué pour ſa patrie, qui ait fait
» pour elle la moindre dépenſe ?
» Qu'on nous en cite un ſeul qui
» ait travaillé pour le bien public.
» Métrodore une fois en ſa vie fit
» un voyage de 40 ſtades (*a*) pour
» rendre un ſervice à un certain
» Mithra, officier du Roi Lyſi-
» maque. Epicure en écrivit des
» lettres à tout l'univers : c'étoit
» l'effort d'une vertu ſublime.
» Qu'auroient-ils dit, ſi, comme
» Ariſtote, ils euſſent rebâti leur

(*a*) Environ une lieue & demie.

» patrie ; & s'ils l'euſſent, com-
» me Théophraſte, remiſe deux
» fois en liberté ? Le Nil n'eût point
» produit aſſez de papier pout cé-
» lébrer tant de gloire.

» Mais, ce qui me paroît le
» plus inſoutenable, ce n'eſt point
» que de tous les Philoſophes ils
» ſoient les ſeuls qui ne fourniſ-
» ſent point leur contingent à la
» ſociété ; tandis que les Poëtes
» même, juſqu'aux comiques, plai-
» dent la cauſe du bien public &
» des loix : c'eſt que, s'ils parlent
» du gouvernement, c'eſt pour dé-
» fendre d'y prendre aucune part ;
» s'ils parlent de l'Éloquence, c'eſt
» pour la mettre au rabais ; s'ils
» parlent de la Royauté, c'eſt pour
» vanter le bonheur de ceux qui
» vivent ſous les Rois (*a*). Ils tour-

(*a*) Epicure étoit vraiement dans ſes principes : La royauté eſt le repos de tous par le travail d'un ſeul.

» nent en ridicule les Héros amis » de la liberté & de la gloire » : » *Qu'étoit-ce qu'Epaminondas ? Peu* » *de choſe : un corps ſans ame, une* » *ame de bois* (*a*), *& encore n'avoit-* » *il que l'écorce. Quelle mouche le pi-* » *quoit pour aller courir comme un* » *fou par-tout le Peloponéſe, tandis* » *qu'il pourroit reſter chez lui tran-* » *quilement aſſis, la tête dans ſon* » *bonnet ?*

Nous laiſſons au Lecteur à juger lui-même ſi ce Diſcours de Plutarque eſt une vaine déclamation ſans fondement, ou un expoſé fidéle des conſéquences d'un ſiſtême qui ramene tout au bien être perſonnel dans cette vie.

Qu'on ſuppoſe en concurrence l'Epicurien avec l'homme qui reconnoît l'œil de la Providence : le premier a pour lui, non-ſeu-

(*a*) Un homme qui ne ſentoit point: | Σιδήρεον σπλάγχνον.

lement

lement, les moyens légitimes qui ſont les talens, la capacité, les amis, les dehors de la vertu, les témoignages des honnêtes gens, *fas*; mais encore le menſonge, qui ne ſera point honteux lorſqu'il ne pourra être prouvé; le parjure, qui, ſans la Divinité, n'eſt qu'une ruſe pour attraper les ſots; la calomnie qui tue, ſi elle pénétre, & qui laiſſe au moins la cicatrice, ſi elle guérit; enfin, il aura tous les moyens les plus violens, *nefas*; pourvû qu'il puiſſe s'aſſurer de l'impunité, ſoit par la force, ſoit par l'artifice; ou que les ſuites du mauvais ſuccès de l'entrepriſe formée ſoient plus fâcheuſes encore pour lui, que celles des mauvais moyens.

Qu'on ſuppoſe deux concurrens, perſuadez tous deux des principes métaphyſiques d'Epicure, tous deux adroits, tous deux

puiſſans, tous deux également ardens, également preſſez par la cupidité, par le beſoin, par la douleur; on entrevoit le ſpectacle de tout ce qui peut rendre odieuſe l'eſpece humaine. Qu'on mette deux Nations à la place des deux hommes; on a toutes les horreurs des ſiécles les plus barbares.

Mais, dira-t-on, la Religion empêche-t-elle ces horreurs dans les Nations où elle regne?

Elle les empêche ſouvent: elle les condamne toujours. Et la Philoſophie dont nous parlons, n'ayant, dans bien des cas, aucun titre pour les condamner, en fournit même pour les autoriſer. Voilà les dangers de cette doctrine pour la ſociété.

Il n'y a pas moins d'inconvéniens pour le particulier même; dont la vertu eſt peu aſſurée par les motifs d'Epicure.

Il n'eſt vertueux que parce qu'à ſa vertu tient ſon être, & ſon bien être ; ſans quoi la vertu ne vaudroit pas pour lui un denier percé (*a*).

L'intérêt de ſon être, s'il eſt bien convaincu de ſes principes, eſt une foible garde. Que lui importe de vivre vingt ans de plus ou de moins ? On fait en François la maxime des voluptueux ; les Latins en avoient une pareille :

Mihi ſex menſes ſatis ſunt vitæ, ſeptimum orco ſpondeo (*b*).

Epicure n'a-t-il point dit que ce n'étoit pas par la durée qu'on devoit meſurer la vie, mais par la jouiſſance du plaiſir (*c*) ? Le ſage

(*a*) Cette expreſſion eſt de Plutarque. Diogène Laërce dit qu'Epicure penſoit que c'eſt pour la volupté qu'on doit rechercher les vertus, & non pour elles-mêmes. *Lib. X. Seg. 138.*

(*b*) Cic. *L. 2. de Fin.*

(*c*) Lettre à Ménécée.

peut donc prendre ſur ſon être, pour ajouter à ſon bien être.

Mais, s'il arrivoit qu'on ſe fût trompé dans le calcul de l'avenir, & que les plaiſirs qu'on avoit cru devoir abréger la vie, ne la changeaſſent qu'en une longue douleur ; alors, l'Epicurien ſeroit livré à de cruels repentirs. Cette crainte ne ſuffit-elle pas pour l'attacher à la pratique conſtante de la vertu ?

Voilà donc l'unique frein de la paſſion. Ce n'eſt plus la mort qui épouvante l'Epicurien ; c'eſt la douleur qui y conduit par un chemin trop long.

Qu'eſt-ce que cette crainte, ſur-tout pour un Epicurien, dans l'inſtant où domine déja l'avant-goût & le preſſentiment de la volupté ? Preſque tous les hommes s'y laiſſent prendre. Quelque amour qu'ils aient pour la ſanté

& pour la vie ; quelque autorité qu'aient ſur eux la raiſon, l'honneur, les loix qui puniſſent, celles qui récompenſent, l'intérêt de la vie préſente, l'eſpérance de la future; il en eſt peu qui ne chancélent devant le phantôme du bonheur, qu'ils croient voir dans la volupté. Et Epicure veut que la ſeule crainte d'une douleur qui peut ſuivre ou ne pas ſuivre le plaiſir ; d'une douleur, dont on peut ſe délivrer ſoi-même, ſi elle ne nous délivre pas aſſez vîte de nous, conſerve la vertu dans ſa pureté! Ce n'eſt point par amuſement qu'on diſpute en matiere ſi grave ; & ſi on y va de bonne foi, on s'en rapportera à l'expérience & au jugement de ceux qui connoiſſent le caractere des hommes, leur ſenſibilité au bien préſent, & leur peu d'inquiétude ſur le mal problématique de l'avenir.

ARTICLE VII.

Partiſans d'Epicure.

ON a recours aux autoritez pour juſtifier Epicure. Peut-on croire, dit-on, que, ſi les principes de ce Philoſophe euſſent été tels qu'on vient de les préſenter ; tant de gens de bien dans l'antiquité, & parmi les modernes, auroient pris ſa défenſe ?

Ciceron, lui-même, en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, loue les Epicuriens pour leur droiture, leur probité, leur amitié réciproque entre eux (*a*). Il y a plus, Séneque, c'eſt-à-dire, un Stoïcien, qui, ſelon l'eſprit de ſa ſecte, devoit être l'ennemi juré d'Epicure, Séneque a fait ſon

(*a*) Ciceron ne parle que des hommes, & nullement de la doctrine.

apologie. « Je ne penſe point, » dit-il, comme la plûpart de nos » Stoïciens, qui aſſurent que la » ſecte d'Epicure eſt l'Ecole du » vice : je dis ſeulement qu'elle a » une mauvaiſe réputation ; & j'a- » joûte qu'elle ne la mérite point. » C'eſt donc l'apparence qui trom- » pe & qui inſpire la défiance (*a*) ».

Que dirons-nous des modernes, de Philélphe, de Rhodiginus, do Volaterran, de Laurent-Valle, de Quévédo, de la Mothe-le-Vahier, de Sorbiere, &c. dont les uns diſent qu'Epicure eſt de tous les anciens Philoſophes celui qui a le plus approché de la vérité ; & d'autres que c'eſt injuſtement qu'il a été attaqué & déchiré par ſes

(*a*) *Non dico quod plerique noſtrorum, ſectam Epicuri flagitiorum magiſtram eſſe ; ſed illud dico : Malè audit, infamis eſt : & immerito..... Frons ipſa dat locum fabulæ, & ad malam ſpem invitat.* Lib. de beat. vitâ, cap. 13.

ennemis ? M. le Baron des Coutures a fait ſur lui un Livre qui eſt un panégyrique. Enfin, on cite Gaſſendi, dont l'ouvrage eſt un chef-d'œuvre, & qui ſeul vaut tous les autres défenſeurs de ce Philoſophe calomnié.

On peut répondre en général, que les ſuffrages de tous ces Auteurs prouvent peu de choſe ; parce qu'ils ſont tous ou des Epicuriens ſecrets qui tâchent de juſtifier leur maître afin de ſe juſtifier eux-mêmes ; ou des ſavans, qui, ayant approuvé les idées d'Epicure ſur certains chefs, les ont reſtraintes & modifiées, comme elles avoient beſoin de l'être. C'eſt un édifice ruineux dont ils ont voulu conſerver quelques parties, qui leur ont paru belles & fondées ſur les vrais principes. Par exemple, ayant conſideré avec attention la Morale qui ramene

toutes nos actions au bien être particulier, ils y ont trouvé un fonds de vérité, dont il eſt difficile de ſe défendre quand on l'a approfondi (*a*).

Il eſt certain que les hommes qui ne ſont inſtruits que par la nature, travaillent principalement pour ſe procurer la force, & par elle, la liberté & le repos.

Il n'eſt pas moins certain que toutes les vertus civiles, qui vont au bien de la ſociété, ont en même tems une autre tendance plus forte & plus ſenſible vers le bien perſonnel, & que la plûpart des ſacrifices faits au bien général, rapportent le centuple à l'amour particulier.

Qu'il y ait des impulſions ſubites, des traits de pure généroſité, des vûes ſublimes d'ordre & de grandeur, qui ſemblent épurées de

(*a*) Voyez Chap. 2.

toute eſpéce d'intérêts ; cependant, quand les Epicuriens ſoutiennent que tous ces ſentimens élevez ont leur germe radical dans un certain amour de ſoi-méme ; ſi, après les avoir entendus, on deſcend juſqu'au fond de ſon cœur, on y trouve quelque choſe qui parle pour eux. Quel inconvénient que Dieu ait enchâſſé, enveloppé le germe de la vertu dans l'intérêt de notre être, & que l'accompliſſement de chacun de nos devoirs ſoit récompenſé par quelque accroiſſement de bien être ?

Ce coup d'œil de la Morale, qui, quoi qu'on en diſe, a été préſenté d'une maniere plus marquée & plus nette dans la Philoſophie d'Epicure que par-tout ailleurs, & qu'on pourroit concilier avec la plus ſublime vertu, eſt ce qui a procuré des partiſans à cette Philoſophie : on a cru y voir une par-

tie du ſiſtême de la nature, dont la voix, lorſqu'elle eſt diſtinctement articulée & étendue, ne peut point tromper le cœur humain. C'eſt le côté que Gaſſendi a vu, & qu'il a fait voir à ceux auprès de qui il vouloit juſtifier Epicure.

Mais à ce côté, il en eſt un autre oppoſé, & qui ruine dans la pratique, tout ce que ce ſiſtême préſente de ſéduiſant dans la ſpéculation : c'eſt de n'avoir employé pour rien, dans ce plan de Morale, la Divinité, ſans laquelle l'homme n'a plus d'appui, plus de garant, plus de reſſort agiſſant dans tous les cas.

Les Epicuriens en conviennent lorſqu'ils font l'hiſtoire du genre-humain. » Dans le commence-» ment, nous diſent-ils, les » hommes vivans comme les bê-» tes, n'avoient d'autres régles

» que la volonté du plus fort :
Viribus editior cædebat, ut in grege taurus. Hor.
» Par l'expérience, on trouva qu'il » ſeroit utile de faire des loix d'é- » quité & de juſtice pour arrêter le » brigandage & la licence. La ſo- » ciété alors prit quelque forme, » & commença à apprivoiſer les » hommes brutaux.

» Ce remede ayant paru inſuffi- » ſant dans une infinité de cas ſe- » crets, un Légiſlateur plus profond » & plus ruſé que tous les autres, » imagina les Dieux ; c'eſt-à-dire, » des témoins, des juges, des ven- » geurs, pour voir, peſer & récom- » penſer le bien & le mal, ou dans » cette vie, ou dans une autre (*a*).

Cet expoſé purement Epicurien, eſt l'aveu le plus complet de ce qu'on reproche à la vertu d'Epicure. Son héros peut être brave, honnête, juſte, modéré, quand

(*a*) *Plut. de Plac. L. 1. c. 7.*

il croit qu'on le regarde ; parce qu'alors le ſalaire eſt prêt, c'eſt-à-dire, l'eſtime, la conſidération, la confiance des autres hommes, qui ſont pour lui autant de moyens de plaiſir & de ſureté. Mais quand on ne le voit plus ; toutes ces belles vertus s'évanouïſſent. Elles ſont une duperie, ſurtout, ſi les vices contraires rapportent plus de repos, plus de liberté, plus de moyens de bonheur, que les vertus.

On oppoſe l'autorité de Séneque, comme un bouclier impénétrable à tous les traits qu'on peut lancer ſur Epicure.

Il eſt vrai que ſon apologie d'Epicure eſt préciſe & formelle ; mais il eſt à craindre que loin de juſtifier Epicure, elle ne donne des ſoupçons contre les Stoïciens. Veut-on s'arrêter un moment pour comparer enſemble ces deux ſectes ?

Elles avoient un fond intérieur & un dehors apparent. Séneque nous l'a assuré, pour l'honneur d'Epicure. Que seroit-ce, s'il en étoit de même des Stoïciens, à la honte de Zénon?

Il est certain que pour les dehors, jamais sectes ne furent plus opposées.

Dans le Portique, on ne parloit que de Dieux & de providence des Dieux. Dans les jardins d'Epicure, on ne voyoit que des atômes, & leur concours fortuit pour former tous les êtres.

Là, les colonnes n'étoient frappées que des beaux noms de vertu austere, de justice universelle, d'amitié pure. Ici les échos ne répétoient que les noms de volupté, de plaisirs sensibles, de bien-être personnel.

Zénon regardoit les passions comme des monstres qu'il falloit

étouffer. Epicure les voyoit comme des reſſources qu'il falloit ménager.

L'un ne parloit que d'action, d'activité : il falloit être ſoldat, commerçant, magiſtrat ; en un mot, ſe livrer à la vie civile & aux occupations de ſervice dans la ſociété. L'autre vouloit qu'on laiſſât faire les ſots, & qu'on ſe reposât à l'ombre de la ſageſſe ; ou qu'on ne ſe donnât de mouvement qu'autant qu'il en falloit pour aſſaiſonner le plaiſir du repos.

On voit par ce ſimple coup d'œil, combien il devoit y avoir de combats & de querelles entre les ſubalternes des deux écoles. Car, en fait de diſpute, ils ſont toujours plus braves que les chefs. Les Stoïciens étoient furieux par principes, croyant ſe battre pour la vertu. Les Epicuriens ſe fâ-

choient un peu moins, de crainte de ſe fatiguer. Mais ceux qui étoient à la tête des deux partis, rioient ſecrétement de ces demêlez, dont ils laiſſoient le petit honneur au peuple de la ſecte, pour lui tenir lieu de pâture, & l'animer à bien ſervir ſes maîtres dans le beſoin.

Séneque qui n'étoit point homme à paſſer toute ſa vie dans une ſecte philoſophique ſans l'avoir approfondie & comparée avec les autres, avoit ſans doute jeté un regard ſur celle d'Epicure (*a*); & il y avoit ſaiſi les traits de reſſemblance avec la ſienne, que le vulgaire n'y voyoit pas.

Epicure concevoit dans l'infinité de l'eſpace un nombre infini d'atômes, dont la maſſe, le mou-

(*a*) *Soleo enim & in aliena caſtra tranſire, non tanquam transfuga, ſed tanquam explorator.* Sén. Epiſ. 2.

vement

vement & la figure étoient les cauſes ſéminales de tous les êtres. Les Stoïciens concevoient un cahos immenſe, contenant tous les principes, & les raiſons mécaniques des eſſences, & des natures qui ſe ſont formées (*a*).

Selon ces derniers, les principes nageans d'abord dans le vuide, s'étoient raſſemblez au centre de l'eſpace, y avoient formé les élémens, & enſuite le monde que nous habitons. Epicure en diſoit autant de ſes atômes : ſeulement il admettoit d'autres mondes que celui-ci, & vouloit que le vuide fût diſperſé par-tout. Les Stoïciens ne l'admettoient que hors du monde ; afin, diſoient-ils, que, quand le monde reſpiroit, il eût de l'eſpace pour s'enfler & s'étendre.

Il eſt vrai que Zénon faiſoit

(*a*) Voyez Plut. *de Plac. I. 7.*

Dieu auteur du monde. Mais 1°. ce Dieu étoit corporel : c'étoit la partie la plus ſubtile de la matiere. 2°. Il étoit ſoumis au deſtin, ou à une néceſſité qui contenoit en ſoi la raiſon de toutes choſes (*a*). 3°. Il étoit l'ame de tout ce qui a en ſoi un principe de mouvement & d'activité. Epicure, en changeant les noms, avoit tout cela dans ſes atômes, leſquels renfermoient en eux les principes naturels de toute activité, par leur péſanteur néceſſaire dans le vuide, & de toutes formes, par leurs configurations inaltérables. Deux têtes bien organiſées, qui en étoient à ces termes, pouvoient aiſément ſe concilier ſur ces deux points.

(*a*) *Eadem neceſſitas & Deos alligat : irrevocabilis divina pariter atque humana curſus vehit. Ille ipſe omnium conditor ac rector ſcripſit quidem fata, ſed ſequitur : ſemper paret ; ſemper juſſit.* Sénec. de Prov. c. 5. *Voyez Bruk. T. 1. Hiſt. ph.*

Malgré la roideur & l'inflexibilité du deſtin, Zénon n'oſoit dire que l'homme ne fût pas libre. Epicure ne le diſoit pas non plus, malgré le mécaniſme des cauſes motrices. Il n'avoit même inventé la déclinaiſon des atômes, que pour conſerver la liberté & donner par elle quelque mérite à la philoſophie : mais ce n'étoit que des mots de part & d'autre (*a*). Séneque l'avoit bien vû.

Les Stoïciens faiſoient grand bruit de la Providence : on croiroit, quand ils en parlent, qu'il s'agit d'une volonté éclairée, qui regle toutes choſes à ſon gré : ce n'étoit qu'un mouvement ſpontané de la nature, une chaîne mobile tournant ſur elle-même, & entraînant

(*a*) Rien de plus pitoyable que la méthode dont Epicure ſe ſervoit pour expliquer la liberté des actions humaines. *Bayle au mot*, Epicure, *Rem. V.*

avec elle la ſuite & l'enſemble de tous les êtres attachez irréſiſtiblement aux anneaux dont elle étoit compoſée (*a*). Cette même Providence s'appelle auſſi fatalité, néceſſité, hazard même, ſi l'on veut (*b*). Epicure devoit être content, à moins qu'il ne voulût diſputer pour le plaiſir de diſputer.

Nous avons dit qu'Epicure avoit lié les mains aux Dieux, remettant aux atômes toute l'activité des cauſes. Séneque l'a fait de même, remettant cette activi-

(*a*) *Fatum eſt ſempiterna quædam & indeclinabilis ſeries rerum, & catena volvens ſemetipſa & implicans per æternos conſequentiæ ordines, ex quibus apta, connexaque eſt.* A. Gell. *Noct. Att.* L. VI. c. 2.

(*b*) *Vis illum fatum vocare? Non errabis... Vis illum providentiam dicere? Rectè dices.... Vis illum naturam vocare? Non peccabis.... Vis illum vocare mundum? Non falleris. Ipſe enim eſt totum quod vides, totus ſuis partibus inditus, & ſe ſuſtinens vi ſuâ.* Sen. Nat. quæſt. L. 2. c. 45. *Voyez M. Brucker Otii. Vindel, p. 165.*

té au deſtin, qui ſeul ordonne de tout, & applique les formes à la matiere (*a*) : mais hâtons-nous d'achever ce paralléle.

A la mort Epicure nous anéantit entierement, c'eſt-à-dire, qu'il rejette dans la maſſe univerſelle les élémens dont nous étions compoſez, & qu'il ne nous laiſſe aucun ſentiment de notre être. Les Stoïciens nous accordoient quelques ſiécles de vie au-delà du trépas, pour purger l'ame de ſes ſouillures, avant que de la replonger dans l'être principe. Pour Séneque, il paroiſſoit avoir peu de foi à cette ſeconde vie (*b*). Et après

(*a*) Dieu, ſelon les Stoïciens, eſt un feu ſubtil qui ſe revêt ſelon les loix du deſtin, de toutes les formes qui ſont dans la nature. Plutarq. *de Plac.* I. c. 6. & c. 7. Diog. Laër. L. 7. Cic. *de Nat. Deor.* L. 1. Sen. *de Ben.* IV. c. 7. Bruk. *Hiſt. Crit.* T. 1. p. 931.

(*b*) *Juvabat de æternitate animarum quærere, imo me hercule credere. Credebam enim facilè opinionibus*

tout, le monde des Stoïciens n'étoit que celui d'Héraclite, où tout ſe faiſoit par des retours périodiques de raréfaction & de condenſation. La ſubſtance la plus raréfiée étoit Dieu, la plus condenſée étoit matiere. Les ames placées entre les deux extrêmes, prenoient l'ordre du deſtin pour monter ou pour deſcendre. Quelques routes qu'elles priſſent, elles arrivoient toujours à un fleuve d'oubli. Or, c'étoit tout ce que vouloit Epicure.

Zénon avoit en horreur la volupté. Epicure en faiſoit ſon Dieu. Mais tous deux vouloient arriver à l'ataraxie, à l'apathie, à l'euthy-

magnorum virorum, rem. gratiſſimam promittentium magis[1], *quam probantium*, *Epiſt.* 102. Et dans l'Ep. 53. *Fortaſſe (ſi modo ſapientium vera fama eſt, recipitque nos locus aliquis) quem putamus periiſſe, præmiſſus eſt.* Il parle clairement dans le Livre à Marcia. *Luſerunt iſta Poetæ : mors omnium dolorum ſolutio eſt & finis... non poteſt miſer eſſe qui nullus eſt.* c. 19.

mie, à l'aponie, à l'aochleſie, à l'athambie, à l'acataplexie, à l'athyphie, c'eſt-à-dire en françois, au repos de l'ame :

Hic (Zeno) *requiem præbet ſeſſis in vertice ſummo.*

Le Stoïcien ſera heureux quand il ſera indépendant de tout ce qui ne dépend point de lui ; quand il ne craindra ni les Dieux, ni la mort, ni la fortune, ni la douleur, & que par une pratique conſtante, il ſera affermi dans ſes principes, s'abandonnant au cours du deſtin, ſans que rien l'étonne ni ne le frappe.

L'Epicurien ſera indépendant, de même que le Stoïcien, & par les mêmes raiſons (*a*). Il s'eſt dé-

(*a*) *Sed poſſunt hæc quadam ratione dici, non modo non repugnantibus, verum etiam approbantibus nobis* (*Epicureis*). *Sic enim ab Epicuro ſapiens ſemper beatus inducitur : finitas habet cupiditates ; negligit mortem ; de Diis immortalibus, ſine ullo metu, vera ſentit : non dubitat, ſi ita melius*

livré de la terreur des phénomenes : la mort pour lui n'eſt rien : la douleur vive ne fait que paſſer ; ou ſi elle dure, elle a des repos de compenſation. Que le ciel tonne, que la terre tremble, que les ruines de l'univers tombent ſur lui, il n'en ſera point étonné, s'il eſt affermi dans ſes principes :

Impavidum ferient ruinæ.

Enfin, & c'eſt le dernier point de comparaiſon, ce bonheur ſuprême, ce repos immuable eſt l'ouvrage de la vertu, de la juſtice, de la prudence, de la force, & de la tempérance (*a*), c'eſt-à-dire, de ces habitudes pénibles à acquérir, qui rangent ſous le joug de la raiſon tous les goûts & toutes les idées de l'amour pro-

ſit, migrare de vitâ : his rebus inſtructus ſemper eſt in voluptate. De Fin. 1. c. 19.

(*a*) Il faut obſerver qu'il ne s'agit point ici des faits, mais des prétentions de la philoſophie.

pre mal entendu, & qui n'adoptent que celles qui, épurées au feu de la plus auſtere Philoſophie, placent la félicité de l'homme dans une ſphére ſupérieure à tout événement. » Non, dit Epicure, on ne » peut être heureux ſans être ſage, » honnête, & juſte; & réciproque- » ment, on ne peut être ſage, hon- » nête & juſte, ſans être heureux. »

Il reſte à ſavoir ſi ces Philoſophies pouvoient fournir les principes de cette vertu. Ce point a été touché dans l'article précédent.

C'en eſt aſſez, je crois, pour faire voir la conformité des deux ſiſtêmes, & réduire à ſa juſte valeur l'apologie dont Epicure eſt redevable à Séneque: *Non eſt*, dit celui-ci, en parlant d'Epicure, *quod putes magnum quâ diſſidemus* (a). On peut voir ce qu'en dit Gaſſendi, *L. 2. De Vit. Epic. c. 6.*

(a) *De Conſt. Sap. c. 19.*

CONCLUSION DE LA I. PARTIE.

On peut juger maintenant ſi ce Philoſophe & les autres ennemis de la Divinité ont atteint véritablement leur objet, qui étoit de rendre l'homme parfait & heureux, en renfermant tout ſon être dans cette vie.

Ils ont formé leur ſiſtême d'irreligion, parce que dans les ſiſtêmes religieux, ils ne pouvoient vivre en paix. Les Modernes parlent comme ont parlé les Anciens: » Leur ame partagée ſans ceſſe » entre le penchant de la nature » & les loix ſévéres de la Religion, » étoit livrée à des alternatives » continuelles, & à des intermit- » tences douloureuſes. La Reli- » gion demandant ſans ceſſe des » ſacrifices, la nature voulant tou- » jours regner, ces deux forces » contraires déchiroient leur cœur » tour-à-tour, & le donnoient en

» proie à de cruelles variations, qui » ne devoient finir qu'au milieu » des terreurs d'une autre vie, dont » l'état étoit inconnu ». Il a donc fallu opter. Les Epicuriens modernes l'ont fait par des raiſons toutes contraires à celles des Anciens.

Epicure avoit prétendu ſe mettre en liberté par l'étude approfondie de la nature. Il croyoit avoir découvert les vraies ſources des êtres, & avoir vû, avec la derniere évidence, qu'il n'y avoit nulle Cauſe intelligente univerſelle ; c'étoit donc ſur l'évidence qu'il fondoit ſon bonheur & ſon repos.

Les Modernes ont repris, & peut-être, avec moins de tort, les idées de Démocrite, qui diſoit que la vérité étoit au fonds de l'abîme : *Veritatem demerſam in profundo*. Le problême des cauſes leur a paru ſi compliqué, & ſi fort audeſſus des penſées de l'homme, qu'ils ont cru qu'on ne pouvoit

leur faire un crime d'une ignorance qu'ils prétendent invincible : « Nous nous traînons, » ſe ſont-ils écriez, » dans des téné» bres profondes que rien ne peut » percer. Cette fiere raiſon, dont » on fait tant de bruit, n'eſt qu'une » étincelle qui nous éblouit, & » qui l'inſtant d'après nous rejette » dans des ténébres plus noires. » Si c'eſt le hazard qui régle notre » marche ; c'eſt lui qui fait nos » crimes : il doit en porter la pei» ne. Avant que de ſacrifier, il » faut connoître des Dieux ».

Ainſi a parlé la Philoſophie incrédule, tantôt préſomptueuſe juſqu'à la folie, tantôt timide juſqu'à l'imbécilité, & toujours ſe réfutant elle-même par la contrariété de ſes penſées. Elle qui parle ſans ceſſe du milieu, qui le conſeille ſans ceſſe, elle ne peut s'y arrêter.

Mais qu'elle prenne le parti de l'évidence des cauſes, ou celui

de leur obſcurité, elle doit toujours convenir que l'une eſt traverſée de nuages aſſez épais, & l'autre, de rayons aſſez lumineux, pour ramener le doute pénible & l'intermittence douloureuſe.

On a vu que la nature des atômes & du vuide, ou d'une matiere ſubſtance unique, n'étoit rien moins que démontrée; que les combinaiſons des parties par le mouvement fortuit ou ſpontané, pour former les Dieux, l'ame, le ſentiment, l'ordre des grandes & des petites parties de l'univers, étoient des miſteres qui demandoient le ſacrifice le plus dur & le plus complet des lumiéres naturelles. Le mécaniſme peut bien rendre raiſon de quelques cauſes & de quelques effets ſecondaires, qui reſſemblent à des cauſes conditionnelles; mais, nul Philoſophe dans ce ſiécle, n'a oſé avancer que ce même mécaniſme

pût être juſques dans l'action des cauſes premieres. L'évidence ne peut donc raſſurer l'Epicurien.

Il en eſt de même de l'obſcurité. Tout eſt miſtere dans la nature, *ſacer eſt mundus* ; c'eſt-à-dire, que tout l'intérieur des cauſes, dont l'homme n'eſt point chargé de mouvoir les reſſorts, n'eſt point montré à l'homme, pour des raiſons dont on peut rendre grace à la ſageſſe de celui qui a bien fait toutes choſes. Mais dans le ſpectacle des effets, que d'objets frappans nous avertiſſent, qu'une intelligence en prépare & en conduit tous les reſſorts ! Sans parler des rapports de deſſein qui ſont ſous nos yeux & qui brillent dans la compoſition & l'organiſation du moindre inſecte, pour ſa propre conſervation & pour celle de ſon eſpéce, qui peut expliquer par des principes mécaniques, pourquoi ces globes qui roulent ſur

nos têtes ne ſont pas tous réunis au même point central ? pourquoi, ne s'étant pas réunis, ils ne ſuivent pas tous de ſemblables routes dans l'eſpace ? pourquoi ils en ſuivent ſouvent de toutes oppoſées, quoique dans le même tourbillon ? pourquoi ces aſtres étrangers qui voyagent dans notre monde, n'y établiſſent point leur demeure ? pourquoi ils y reviennent au bout d'une certaine révolution des tems, en contrariant, par une irrégularité réguliere, tous les mouvemens qui s'obſervent dans les tourbillons qu'ils traverſent ? En faut-il tant, je ne dis pas pour démontrer, nous n'avons pas beſoin ici d'aller juſques-là, mais pour produire au moins des doutes dans l'ame de celui qui veut méconnoître l'action d'une Cauſe libre & intelligente, & par conſéquent, pour le rejetter dans le trouble & dans

l'inquiétude, & lui faire perdre par-là le fruit de ſa prétendue philoſophie?

Ainſi difficultez de toutes parts. Il y en a de grandes dans la Religion: il y en a de plus grandes encore dans l'irreligion. Et comme par-tout il eſt évident qu'il faut réfréner ſes goûts, & ſe livrer à la pratique de la vertu, pour le bonheur même de cette vie; il s'enſuit que c'eſt toujours par la vertu qu'il faut commencer. Quand nos Philoſophes la pratiqueront ſeulement autant que la Philoſophie le demande, on a aſſez bonne opinion de leur eſprit & de leur jugement, pour croire qu'ils deſcendront en eux-mêmes, & qu'ils ſentiront la juſteſſe de ces mots énergiques d'un Payen: *S'il y a des Dieux; les gens de bien ne doivent pas craindre la mort: & s'il n'y en a point; que font-ils ſur la terre?* Marc Antonin.

LA

LA MORALE D'EPICURE, TIRÉE DE SES ÉCRITS.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT LES PREUVES DE LA PREMIERE.

IL est peu de ſectes philoſophiques dont nous ayons des monumens en ſi grand nombre & ſi autentiques, que de celle d'Epicure. Diogène Laërce nous a conſervé quatre Lettres de ce Philoſophe; trois deſquelles ont été écrites pour être le précis

de toute ſa Philoſophie : c'eſt-à-dire, de ſa Phyſique particuliere, & de ſa Morale (*a*) : car il ne vouloit point de Dialectique, ni de Métaphyſique. Le même Hiſtorien nous a conſervé quarante-quatre Maximes fondamentales : *maximè ratas ſententias*, concer-

(*a*) » Epicure divi-
» ſe la Philoſophie en
» trois parties : il
» nomme la premie-
» re, Canonique,
» la ſeconde, Phyſi-
» que, & la troiſieme,
» Ethique ou Morale.
» La Canonique eſt
» une eſpece d'intro-
» duction renfermée
» dans le Livre qu'il a
» intitulé Κανὼν ou la
» Régle. La Phyſique
» contient toute la
» théorie de la Natu-
» re, renfermée dans
» 37 livres & dans
» des Epîtres particu-
» lieres. La Morale,
» qui a pour objet ce
» qu'il faut fuir ou re-
» chercher, eſt dans
» ſes livres ſur l'art de
» vivre, dans ſes Epî-
» tres, & dans le livre
» ſur le ſouverain
» bien, περὶ τέλους. Les
» Epicuriens ne veu-
» lent point de la
» Dialectique qu'ils
» croient inutile, di-
» ſant pour raiſon,
» qu'un Phyſicien n'a
» beſoin que de ſavoir
» le nom des choſes.
Diog. Laër. L. X. Seg. 30. Le Livre intitulé *La Régle*, contenoit les régles pour penſer & pour parler.

nant la Divinité, la mort, les fins morales de l'homme, & les principes de ſes devoirs : c'eſt la philoſophie en aphoriſmes. Enfin, nous avons de lui le portrait du ſage, ou le plan général de ſa conduite, par rapport à lui-même, & par rapport à la ſociété.

Lucrece vient à l'appui, quand il en eſt beſoin, pour expliquer ou déterminer le ſens du texte de ſon maître. Ciceron y vient auſſi, de même que Plutarque, Clément d'Alexandrie, Séneque, Lactance, Arnobe, & tous ceux qui ont combattu, ou défendu Epicure. Cependant, nous n'emploierons aucune de ces autoritez que comme commentaires, & ſeulement, lorſque le texte original, qui fait ſeul notre objet, aura beſoin de ces éclairciſſemens.

Nous allons préſenter d'abord

la traduction de la troiſieme Lettre, qui, contenant l'abrégé de la Morale d'Epicure, doit être, par cette raiſon, la premiere de nos piéces juſtificatives.

Nous donnerons enſuite la traduction des Maximes, & celle du Portrait du ſage, où on verra le concert de la doctrine & de la conduite de ces Philoſophes.

La Lettre à Hérmachus, qui contient les dernieres paroles d'Epicure ſuivra ces trois morceaux, & ſera comme le couronnement du portrait de la ſageſſe épicurienne.

Enfin, nous ajoûterons un extrait des deux Lettres à Hérodote & à Pythoclès. Quoique ces Lettres ne contiennent, la premiere, que la Phyſique générale, & une partie de la Phyſique particuliere d'Epicure, & l'autre, que la Phyſique des météores, elles entrent

eſſentiellement dans notre plan ; parce qu'Epicure n'a traité ces genres que relativement à la Morale & au bonheur de l'homme dans cette vie. *Omnium rerum naturâ agnitâ, levamur ſuperſtitione, liberamur mortis metu, non conturbamur ignoratione rerum, è quâ ipſâ horribiles ſæpè exiſtunt formidines. Denique meliùs morati erimus, cùm didicerimus quæ natura deſideret.* C'eſt Torquatus, Epicurien, qui parle ainſi dans Ciceron (*a*) ; & qui répéte la même choſe quelques lignes plus bas.

(*a*) *De Fin.* 119.

ARTICLE I.

LETTRE D'EPICURE à Ménécée (a).

Diog. Laër. Liv. X. Seg. 122.—135.

» LA jeuneſſe, Ménécée (a), n'eſt » point une raiſon pour différer » d'embraſſer la Philoſophie, ni la » vieilleſſe, pour ceſſer de la ſui- » vre ; puiſqu'il n'eſt point d'âge » où il ſoit indifférent de ſe pro-

(a) Cette Traduction a été faite d'abord ſur le texte de Gaſſendi, & enſuite revûe ſur celui de l'édition de Veſtein, corrigée par Meibom. Nous n'avons pas cependant toujours ſuivi les corrections de ce Commentateur. Il eſt néceſſaire que le Lecteur en ſoit averti.

Nous n'avons jeté au bas du texte de cette Lettre que des notes courtes, pour éclaircir quelques endroits qui nous ont paru n'avoir pas beſoin d'une plus longue explication ; renvoyant à la premiere Partie, les points plus importans qui ont beſoin de plus grands détails & de quelques développemens.

» curer la ſanté de l'ame. Dire
» qu'il n'eſt pas encore tems de
» ſe livrer à l'étude de la ſageſſe,
» ou qu'il n'en eſt plus tems, c'eſt
» dire, qu'il eſt trop-tôt, ou
» trop-tard, pour travailler à ſe
» rendre heureux (*a*). On doit
» s'attacher à cette étude quand
» on eſt jeune; afin qu'en vieil-
» liſſant, on rajeuniſſe toujours
» par le ſouvenir agréable d'une
» ſage conduite (*b*). On le doit

(*a*) C'étoit une queſtion dans les Ecoles de l'Antiquité, de ſavoir ſi un jeune homme étoit digne diſciple de la Philoſophie. On entendoit par Philoſophie principalement la partie qu'on nomme Morale. Il eſt certain que la plûpart du tems une jeune perſonne ne ſent pas les beaux preceptes qu'elle entend. Sa ſanté, ſa vigueur ſemblent la mettre au-deſſus de tous les conſeils. On n'apprend à économiſer ſes fonds, que quand on eſt preſque ruiné.

(*b*) La ſageſſe de la conduite conſiſte, ſelon Epicure, à ſe procurer de grands plaiſirs, à petits frais, & à éviter de grandes douleurs en ſacrifiant de petits plaiſirs.

» quand on eſt vieux, afin d'avoir
» à la fin de ſa carriere, la ſécu-
» rité de la jeuneſſe, qui ne ſait
» point craindre l'avenir.

» Il faut donc nous occuper de
» ce qui peut faire notre bien-être;
» puiſque nous avons tout dans le
» bien-être, & que quand nous ne
» l'avons point, nous faiſons tout
» pour y parvenir (*a*). Souvenez
» vous, Ménécée, de ce que je
» vous ai dit & recommandé ſou-
» vent, & regardez-le comme la
» ſource & le principe du bonheur
» de votre vie.

» I. Mettez-vous d'abord dans
» l'eſprit, que Dieu eſt un être
» immortel & heureux. Ceſt la
» notion commune que nous en
» avons tous (*b*). Gardez-vous

(*a*) S'il y a des cas où le crime eſt plus ſûr que la vertu pour arriver au bien-être de cette vie, que devien-dra la vertu ?

(*b*) Voyez ci-après, art. 2. dans les développemens des Max. 25. 26. & 27. ce qu'E-

» donc de lui rien attribuer qui » ne puiſſe s'accorder parfaitement » avec ſon immortalité & avec ſon » bonheur ; ou de lui refuſer rien » de tout ce qui convient à ce bon- » heur inaltérable qui fait ſon eſ- » ſence (*a*).

» Oui, il y a des Dieux : l'évi- » dence des idées nous le démon- » tre (*b*). Mais ces Dieux ne ſont

picure entend par *notion commune.*

(*a*) Epicure ne donne ces attributs à la Divinité, que parce qu'il les croit incompatibles avec la providence. *Voyez le Chap. 3. & la Max.* 1.

(*b*) Epicure entend par évidence des idées, non une notion claire & diſtincte d'un Etre infiniment parfait ; mais une image corporelle, détachée de la ſurface des corps divins, & qui traverſant les airs, ſans ſe rompre, vient par nos yeux, juſqu'à notre eſprit. Image qui, ſelon Epicure, ne peut pas exiſter ſans modele. Nous voyons quelquefois dans nos ſonges des géans, des figures colloſſales; donc il y a des modeles ſemblables, errans dans la nature. On a entendu des voix au loin, venant de ces modeles; donc ce ſont des natures intelligentes. Ces mêmes apparitions ſe ſont fai-

» point tels que la multitude les » imagine, avec des attributs qui » en détruiroient la nature.

» L'impiété n'eſt pas de nier » l'exiſtence des Dieux du vul- » gaire ; c'eſt de leur attribuer ce » que ce même vulgaire leur at- » tribue (*a*).

» Auſſi les idées qu'il s'en fait, » ſont-elles plûtôt des lueurs fauſ- » ſes que de vraies idées. Il croit

tes en différens tems & en différens lieux ; donc ces natures ſont immortelles. Or ces êtres, géans, intelligens, immortels, ſont des Dieux ; donc il y a des Dieux. Quelle eſt leur forme ? Humaine. Que ſont-ils de leurs membre ? Rien. Leur corps eſt-il ſolide ? Ce n'eſt qu'une vapeur circonſcrite qui n'a que le trait, *Monogrammos Deos* : des Dieux grêles (*Cic. de Nat. D.* 23.) Gaſſendi excuſe Epicure, diſant qu'il n'a erré que par ignorance, & non par malice ; *Videri illum ignorantiâ, non malitiâ lapſum fuiſſe.* In Lib. X. Laër. Il pourroit y avoir eu autant de l'un que de l'autre.

(*a*) Il veut dire que c'eſt une impieté de croire que les Dieux ſe fatiguent à recompenſer la vertu, & à punir le vice.

» que les Dieux ont ſans ceſſe l'œil
» ouvert ſur les méchans pour les
» punir, & ſur les gens de bien
» pour les récompenſer, & jugeant
» des affections de la Divinité par
» celles de l'homme, il lui refuſe
» les qualitez dont il ne trouve
» point le modéle dans l'homme.

« II. Faites-vous une habitude
» (*a*) de croire que la mort ne
» nous eſt rien : car le bien & le
» mal ne peuvent avoir lieu que
» par le ſentiment. Or, la mort
» eſt l'extinction de tout ſentiment
» (*b*).

« Avec ce principe, on ſait uſer
» de cette vie mortelle : on ne s'a-
» viſe point d'en attendre une au-
» tre pour jouïr ; & on renonce à

(*a*) Cette expreſſion eſt remarquable. C'eſt un endurciſſement contre la crainte de la mort, & non une aſſurance fondée ſur la raiſon.

(*b*) C'eſt ce qu'il faudroit prouver, & qu'Epicure ni perſonne ne prouvera jamais.

» ce vain eſpoir de l'immortalité » (*a*). Il ne peut même arriver » rien qui nous rende malheureux, » dès que nous ſommes parvenus » à ne pas regarder la perte de la » vie comme un malheur.

» Mais, dira-t-on, la mort eſt » toujours à craindre à cauſe du » mal qu'elle nous fait, ſinon » quand elle eſt préſente, dumoins » quand on la voit en perſpective.

» Quand elle eſt préſente, elle » ne peut nous tourmenter en au- » cune façon (*b*). Quand elle eſt » abſente & loin de nous ; il eſt » évident que ce n'eſt pas elle, » mais un vain phantôme de notre » imagination, qui nous tourmen-

(*a*) Cette maxime développée va loin, il eſt inutile d'en avertir.

(*b*) C'eſt-à-dire ; quand on eſt mort. Mais quand on meurt, & qu'on voit un avenir ſur lequel Epicure ne donne point de démonſtration qui aille au cœur ; on peut, on doit être fort inquiet, ſurtout, ſi on a vêcu ſelon les principes d'Epicure.

» te. Ainſi, la mort, ce mot qui » fait friſſonner le vulgaire, ne » nous touche point, puiſque tant » que nous ſommes, elle n'eſt » point ; & que quand elle eſt, » nous ne ſommes plus. Ni ceux » qui vivent, ni ceux qui ſont » morts, n'ont rien à craindre de » la mort : ceux-là, parce qu'elle » ne peut être avec eux ; ceux-ci, » parce qu'ils ne peuvent être avec » elle.

III. » Les hommes vulgaires » craignent la mort, ou comme » le plus grand des maux, ou » comme la privation de ce qu'ils » ont de bien dans la vie.

» Mais pourquoi craindre de ne » pas vivre, puiſqu'on n'eſt plus, » pour ſentir qu'on ne vit pas (*a*) ?

(*a*) C'eſt la réponſe au premier membre de la propoſition diſjonctive. Le Texte de Meibom porte : *Le Sage ne craint point de ceſſer de vivre, parce qu'il ne penſe pas*

» Ce n'eſt pas la quantité mais » le goût qui fait le mérite des » viandes. Il en eſt de même de » la vie : ce n'eſt point par ſa du- » rée, mais par les ſatisfactions » dont on a joui, qu'on doit en » apprécier la valeur (*a*).

» Celui qui a dit que le jeune » homme devoit apprendre à vi- » vre heureux, & le vieillard à » mourir content, me paroît avoir » manqué de ſens (*b*) : non-ſeu- » lement, parce que la vie eſt » toujours un bien déſirable (*c*) ; » mais encore, parce que le ſoin » qu'on prend pour vivre heureux,

que ce ſoit un mal, & parce qu'il ſait qu'il n'eſt pas le maître de prolonger ſa vie, quand la nature la termine.

(*a*) C'eſt la réponſe au ſecond membre.

(*b*) ἀνόητος ἐστιν. Ce terme prouve qu'Epicure n'étoit pas tendre pour ceux qui ne penſoient pas comme lui.

(*c*) A cauſe des plaiſirs qui l'accompagnent toujours apparemment. On en appelle à l'exemple de Philoctète. Voyez Cic. *de Fin.* II.

» & celui qu'on ſe donne pour
» être content de mourir, ne peu-
» vent être l'un ſans l'autre (*a*).
» Un autre a dit encore plus mal-
» à-propos, que le premier bon-
» heur étoit de n'être pas né ; le ſe-
» cond, de rentrer dans le néant
» auſſitôt qu'on a vû le jour (*b*). Si
» ce prétendu ſage étoit bien per-
» ſuadé de ſa maxime, que ne
» quittoit-il la vie ? car on le peut
» toujours quand on le veut. S'il
» plaiſantoit, c'étoit un *ſot*, μα-
» ταίος : on ne plaiſante point ſur
» une matiere ſi grave.

» IV. Conſiderez l'avenir com-
» me une choſe qui eſt à nous,
» & qui cependant, n'eſt pas à

(*a*) Parce qu'on ne peut être tranquille dans cette vie, que quand on eſt toujours prêt à mourir.

(*b*) Théognide. *Non naſci longè optimum, nec in hos ſcopulos incidere vitæ : proximum autem, ſi natus ſis, quàm primùm mori, & tanquam ex incendio effugere fortunæ.* Frag. de Cic.

» nous (*a*) comme une choſe que
» nous pouvons eſpérer ; mais ſur
» laquelle il ne faut pas trop
» compter.

V. » Parmi nos déſirs, il y en
» a de naturels, & il y en a de
» fantaiſie. Parmi les déſirs natu-
» rels, il y en a dont l'objet nous
» eſt néceſſaire, & d'autres dont
» l'objet n'eſt que naturel, ſans être
» néceſſaire. Parmi ceux dont l'ob-
» jet eſt néceſſaire, il y en a qui
» regardent notre bonheur, com-
» me de ne reſſentir aucune dou-
» leur ; d'autres qui ne ſont néceſ-

(*a*) *Comme une choſe qui eſt à nous* : parce que nous pouvons y renoncer en nous donnant la mort.

Comme une choſe qui n'eſt pas à nous : parce que la nature peut nous l'ôter malgré nous, en nous ôtant la vie. Il peut y avoir encore un autre ſens : *Choſe à nous*, parce que nous pouvons la régler par la prudence : *Choſe qui n'eſt pas à nous*, parce que le hazard peut déranger ce que nous avons réglé.

» ſaires

» ſaires que pour l'entretien de la
» vie.

VI. Par la connoiſſance exacte
» de ces objets, on ſait ce qu'il
» faut fuir ou rechercher pour la
» ſanté du corps & pour la paix
» de l'ame : deux choſes qui conſ-
» tituent tout notre bonheur. Car
» tout ce que nous faiſons dans
» la vie ſe rapporte à ces deux
» points : corps ſans douleur, ame
» ſans trouble.

« Quand nous les avons atteints,
» il n'y a plus en nous de trouble
» ni d'agitations : l'animal n'a rien
» de plus à acquérir ni à rechercher
» pour compléter ſon bien-être.

« Nous ne reſſentons le beſoin
» du plaiſir que quand ſa privation
» nous cauſe quelque douleur.
» Dès que nous ne ſommes plus
» remuez par cette douleur ; nous
» n'avons plus de déſirs (*a*).

(*a*) Ainſi la ſatisfaction des deſirs eſt le comble de la volupté. Il n'eſt point de

« VII. C'eſt pour cela que nous » avons dit, que la volupté étoit » le principe & le terme du bon- » heur de la vie : c'eſt le but eſ- » ſentiel où ſe porte notre nature : » c'eſt ſon premier mobile, quand » elle fuit ou recherche un objet : » c'eſt elle qui eſt notre fin ; en » un mot, c'eſt le ſentiment, qui » eſt la pierre de touche pour tout » ce que nous appellons bien (*a*).

» VIII. La volupté étant natu- » relle à l'homme, & en même- » tems le premier de ſes biens, » elle porte en ſoi une raiſon » pour n'être point embraſſée ſans » choix.

« Il y a des cas où nous rejet- » terons de grands plaiſirs ; quand, » par exemple, ils ſeront ſuivis de » plus grandes peines. Il y en a, où

voluptueux qui en demande davantage. *Voyez l'Art. 5. de la I. Part.*

(*a*) Ὡς κανόνι τῷ παθεῖ πάντ' ἀγαθὸν χειρωτέον.

» nous embraſſerons de grandes &
» longues peines ; quand elles ſe-
» ront ſuivies de plus grands plai-
» ſirs.

« Ainſi, quoique tout plaiſir
» ſoit un bien en ſoi, parce qu'il
» convient à notre nature ; il y a
» cependant des plaiſirs qu'il faut
» ſe refuſer. De même, quoique
» toute douleur ſoit un mal en ſoi;
» il y a cependant des douleurs
» qu'il faut embraſſer. C'eſt à la
» raiſon à conſidérer la nature des
» choſes, à peſer les avantages
» & les inconvéniens ; & alors,
» ſelon les cas, nous nous abſtien-
» drons du bon, comme on s'abſ-
» tient de ce qui eſt mauvais ;
» nous embraſſerons ce qui eſt
» mauvais, comme on embraſſe
» ce qui eſt bon (*a*).

(*a*) Ceci peut être appellé la balance du plaiſir. On reproche à Epicure d'avoir trop peu chargé ſes baſſins. *V. Ch. 6. I. Part.*

« IX. Nous regardons la modé-
» ration, ἀυτάρκειαν, comme un
» grand bien : non pour nous faire
» une régle de nous contenter de
» peu ; mais afin que nous puiſ-
» ſions nous y borner quand nous
» n'aurons rien de plus ; parce que
» nous ſommes perſuadez qu'on
» jouit d'autant mieux de l'abon-
» dance qu'on a le ſecret de s'en
» paſſer (*a*), & que nous ſavons
» d'ailleurs que le plaiſir de la na-
» ture eſt à la portée de tous les
» hommes, & que celui de fan-
» taiſie eſt de difficile accès. Les
» mets les plus communs nous
» procurent autant de plaiſir que
» les viandes les plus ſucculentes,
» quand ils nous délivrent de la
» douleur attachée au beſoin. Le
» ſimple pain, l'eau ſimple, ſont
» des mets délicieux pour quicon-

(*a*) Voilà l'utilité & l'emploi des vertus.

» que attend le moment de l'ap-
» pétit.

« X. L'habitude de la frugalité
» nous donnera une ſanté vigou-
» reuſe, & de l'agilité pour toutes
» les fonctions de la vie. Elle nous
» fera mieux goûter les repas
» ſomptueux, parce qu'ils ſeront
» rares (*a*) : enfin, elle nous met-
» tra en état de mépriſer les coups
» de la fortune.

« XI. Quand nous faiſons con-
» ſiſter le ſouverain bien dans la
» volupté, nous ne voulons donc
» point parler des plaiſirs groſſiers
» que recherchent le luxe & la
» molleſſe, comme on l'a inter-
» prété par ignorance ou par ma-
» lignité (*b*), ou comme l'ont en-

(*a*) Eſt-ce-là la volupté de repos ? Si c'eſt elle ; il eſt évident qu'on y arrive par la volupté de mouvement.

(*b*) Epicure ſe met ici en préſence de ſes ennemis, & n'offre que le côté favorable de ſon ſiſtême. *Voyez l'Art. 5. I. Part.*

» ſeigné quelques Philoſophes (*a*).
» Nous l'avons dit : tout ſe réduit
» à avoir le corps exemt de dou-
» leur, & l'ame exemte de trou-
» ble (*b*). Ni les feſtins ſomp-
» tueux, ni les liqueurs précieuſes,
» ni les poiſſons exquis, ni la com-
» pagnie des femmes ne peuvent
» faire le bonheur de la vie (*c*).
» On ne peut attendre ce bonheur
» que d'une raiſon ſobre, qui dicte
» le choix des objets qu'on doit
» fuir ou rechercher, & qui rejette
» les opinions qui portent dans
» l'ame la terreur & le trouble.

« XII. La prudence ſera donc
» le premier appui de notre bon-
» heur : cette vertu préférable à
» la Philoſophie même, vertu, la

(*a*) Les Cyrenaïques.

(*b*) C'eſt-à-dire, délivrer le corps de ſes beſoins preſſans, & l'ame de ſes craintes.

(*c*) Il a raiſon : c'eſt l'appétit, & non le mets friand, qui fait le bon repas.

» mere des autres vertus, qui nous » apprennent qu'on ne peut être » heureux ſans être prudent, hon- » nête & juſte, ni être prudent, » honnête & juſte ſans être heu- » reux. La félicité & la vertu ſont » deux ſœurs qui ne ſe quittent » jamais (*a*).

« Concevez-vous un mortel plus » parfait que celui qui a des idées » ſaines de la Divinité (*b*); qui » ne craint aucunement la mort; » qui a ſaiſi les fins de la nature; » qui ſait que le ſouverain bien » eſt facile à obtenir; que les » maux qui nous menacent ſont » de peu de durée, ou peu violens; » qui ne croit pas à cette fatale » néceſſité, que quelques Philo-

(*a*) Toutes ces belles idées ſont vraies, même dans le ſiſtême d'Ariſtippe. *Voyez Art. 5. I. Partie.*

(*b*) C'eſt-à-dire, qui croit qu'elle ne ſe mêle point de ce qui regarde les hommes.

» ſophes (*a*) ont fait maîtreſſe ſou-
» veraine de notre ſort ; qui eſt
» perſuadé qu'il y a des choſes
» qui dépendent ſoit de la fortune,
» ſoit de nous mêmes ; parce qu'il
» ſait que ce qui eſt ſoumis à la
» loi de néceſſité ne peut être di-
» rigé, que ce qui dépend de la
» fortune n'a nulle conſiſtence, &
» que ce qui vient de nous, n'étant
» aſſervi à aucune autre puiſſance
» (*b*), il eſt ſujet au blâme & à
» la louange.

« XIV. Il vaudroit encore mieux
» en croire les fables populaires
» touchant la Divinité, que de

(*a*) Il attaque indirectement les Stoïciens & les autres partiſans de la fatalité.

(*b*) Si Epicure étoit mauvais phyſicien, il étoit encore plus mauvais métaphyſicien. Il admettoit la déclinaiſon des atômes, pour ſauver la liberté ; comme ſi cette déclinaiſon n'étoit pas auſſi mécaniquement déterminée, dans ſon ſiſtême, que le mouvement direct. Voyez le Diction. de Bayle, Art. *Epicure*.

» nous mettre ſous le joug de cette
» fatale néceſſité introduite par
» quelques Phyſiciens. Du moins,
» y a-t-il quelque eſpoir d'appaiſer
» la colére de ces Dieux par un
» culte, quel qu'il ſoit : mais rien
» ne peut fléchir l'impitoyable né-
» ceſſité.

« XV. Gardez-vous de regarder
» la fortune comme une déeſſe.
» Les Dieux ne font rien au ha-
» zard ni ſans conſeil (*a*).

« Ne la regardez pas non plus
» comme une cauſe aveugle, qui
» livre témérairement aux hom-
» mes, non les biens & les maux,
» mais les grandes occaſions de
» la vie, d'où dépend la chaîne de
» nos biens & de nos maux (*b*).

(*a*) Ils ne font rien du tout : mais s'ils faiſoient quelque choſe, ils ne le feroient pas au hazard.

(*b*) Il y avoit des gens qui croyoient que la fortune fourniſſoit à l'homme, au moins une fois pendant ſa vie, un moment important qu'il

» Il vaudroit mieux être mal-
» heureux avec une conduite ſen-
» ſée & réguliere, qu'heureux par
» l'imprudence & la témérité. Il eſt
» plus beau de régir ſoi-même
» une entrepriſe que d'en laiſſer
» le ſoin à la fortune.

» Voilà, Ménécée, ce que
» vous devez méditer jour & nuit,
» ſeul & avec l'ami qui vous reſ-
» ſemble. Ces idées fondamenta-
» les établiront la paix dans votre
» ame. Jamais ni vos penſées du
» jour, ni vos ſonges de la nuit
» ne vous cauſeront de troubles;
» & vous vivrez comme un Dieu
» au milieu des hommes; car ce
» n'eſt plus reſſembler aux hom-
» mes, mais aux Dieux, que de
» jouir ſans ceſſe du repos des
» Dieux ».

étoit eſſentiel de ſaiſir pour le bonheur de tout le reſte de la vie.

C'eſt de-là qu'eſt venu l'emblême de la fortune.

ARTICLE II.

Maximes d'Epicure.

Diogen. Laër. Liv. X. Seg. 139-154.

C'EST une maxime (*a*) d'Epicure, que le ſage doit avoir des maximes, c'eſt-à-dire, des vérités réduites en propoſitions courtes & claires, pour ſervir de régle & d'appui à l'eſprit incertain, quand il n'a pas le tems de diſcuter plus au long, le point qui lui fait difficulté.

Tous les diſciples d'Epicure apprenoient par cœur ces maximes, qu'ils regardoient comme des oracles deſcendus du ciel, *cælo delapſas ſententias* (*b*).

(*a*) Max. 24.

(*b*) *Quis enim veſtrûm (Epicureorum) non edidicit Epicuri κυρίας δόξας, id eſt, quaſi* maximè ratas; *quia graviſſimæ ſunt ad beatè vivendum breviter enunciatæ ſententiæ?* Cic. de Fin. 2. n. 7.

Il y en a pluſieurs qui ſont claires par elles-mêmes, quelques-unes qui, ayant beſoin d'être développées, l'ont été dans la premiére Partie, où nous renverrons. Il y en a d'autres auxquelles nous joindrons une courte explication ; d'autres enfin, dont le ſens reſtera problêmatique & indéterminé, à cauſe de l'incertitude du texte, que les conjectures des commentateurs n'ont pû fixer.

I.

« L'Etre qui eſt heureux & im-
» mortel, n'a lui-même, ni ne cauſe
» à qui que ce ſoit, aucune peine.
» Il ne ſe fâche ni ne ſait gré de
» rien : ces ſentimens ſont des mar-
» ques de foibleſſe » (*a*).

Epicure auroit pû ajouter que ce ſont auſſi des marques de connoiſſance, d'amour de l'ordre,

(*a*) Voyez la I. Part. Art. 3.

d'attention pour les gens de bien, de juſtice contre les méchans.

Qu'Epicure ait admis l'exiſtence des Dieux; qu'il ait frequenté les temples; qu'il n'ait eu même aucune répugnance à ſe proſterner aux pieds des autels; qu'eſt-ce que cela prouve, s'il eſt vrai qu'il ne regardoit les Dieux que comme de beaux tableaux qu'on admire, & qui ne ſont bons à rien? » Qu'eſt-ce qu'un ſacrifice, dit » Plutarque, ſans la préſence de » la Divinité? Une fête ſans feſtin. » Et le prêtre qui ſacrifie, qu'eſt-» il autre choſe qu'un rotiſſeur & » un boucher? 1. *Adv. Epic.* (*a*).

(*a*) *Novi ego Epicureos omnia ſigilla venerantes. Quanquam video nonnullis videri Epicurum, ne in offenſionem Athenienſium caderet, verbis reliquiſſe Deos, re ſuſtuliſſe. Itaque in illis ſelectis ejus brevibuſque ſententiis, quas appellat Κυριας δοξας, hæc, ut opinor, prior ſententia eſt: Quod beatum & immortale eſt, id nec habet, nec exhibet cuiquam negotium.* De Nat. Deor. 1. 30.

II.

» La mort ne nous fait rien. Ce
» qui eſt décompoſé ne ſent point,
» & ce qui ne ſent point ne nous
» fait rien. Voyez I. Part. Art. 4.

III.

» La ſuprême volupté eſt la dé-
» livrance de tout ce qui fait mal:
» partout où il y a volupté, tant
» qu'elle y eſt, il n'y a ni douleur
» ni triſteſſe. Voyez l'Art. 5 I. Part.

Cette notion de la volupté n'eſt point ſelon les idées ordinaires : avoir un plaiſir extrême, & ne ſouffrir aucune douleur, ne ſont pas la même choſe, quoiqu'en diſe Epicure.

IV.

» Nulle douleur du corps ne dure
» long-tems ſans quelque interrup-
» tion : ſi elle eſt au plus haut degré,

» elle finit bien-tôt : ſi elle dure plu-
» ſieurs jours, elle a des momens de
» repos. Les maladies qui durent ont
» des repos qui ſont plus de plaiſir
» que la douleur n'a fait de mal. »

Ciceron donne cette recette en deux mots : *Doloris medicamenta Epicurea : ſi gravis, brevis : ſi longus, levis.* Si la douleur n'eſt pas ſupportable, elle tue : ſi elle ne tue pas, elle eſt ſupportable (*a*).

V.

» On ne peut vivre heureux, ἡδέως,
» qu'en ſuivant la prudence, l'hon-
» nêteté, la juſtice ; ni pratiquer
» ces vertus ſans être heureux : de
» ſorte que celui qui n'eſt ni pru-
» dent, ni honnête, ni juſte ne peut
» manquer d'être malheureux (*b*).

V I.

« Le pouvoir ſuprême qui nous

(*a*) *De Fin. 2. 7.* | (*b*) V. la I. Part. Art. 6.

» procure un moyen de ſureté de
» plus, eſt toujours un bien, par
» quelque voie qu'on y arrive ».

Cette affreuſe maxime, dit Meibom, n'avoit pas été priſe dans ſon vrai ſens par les interprêtes. C'eſt par cette raiſon qu'on ne peut point dire que Machiavel y a puiſé ſa déteſtable politique (*a*).

Epicure prétendoit que l'état naturel de l'homme étoit un état de guerre : *Homo homini lupus* (*b*).

VII.

» Il y a des hommes qui ont
» recherché l'éclat & le pouvoir
» de la fortune pour ſe procurer
» un moyen de ſureté de plus. S'ils
» ſont arrivez par-là au repos par-
» fait ; ils ont acquis le plus grand
» bien qui ſoit dans la nature :

(*a*) V. ſa note ſur Diog. Laër. pag. 662.

(*b*) V. la Max. 34. & ſuiv.

» s'ils

» s'ils n'ont pû y arriver, ils ont été
» grands à pure perte.

VIII.

» Nulle volupté n'eſt un mal par
» elle-même ; mais il y a tel objet
» qui, procurant des plaiſirs, procu-
» re de plus grandes douleurs (*a*).

IX.

» Si la volup é conſiſtoit dans
» la réunion de tous les plaiſirs
» que l'homme peut goûter, tant
» par le corps que par l'eſprit ; les
» voluptez ne diféreroient point
» entre elles. »

Gaſſendi donne un autre ſens à cette maxime : « Si toutes les » eſpeces de volupté étoient ſans » ſuites fâcheuſes ; on pourroit ſe » livrer à toutes ſans choix. »

Il eſt aiſé de juger de l'incertitude du texte par la diférence

(*a*) Voyez I. Part. Art. 5.

des ſens qu'on lui donne (*a*).

X.

» Si les voluptueux trouvoient
» dans les objets qui leur procurent
» la volupté, le reméde à la crainte
» des phénomènes, de la mort, & de
» la douleur, & outre cela, les bor-
» nes que la cupidité doit ſe preſcri-
» re ; je ne trouverois rien à re-
» prendre dans leur état. Ils ſeroient
» heureux par la volupté, ſans dou-
» leur aucune, ni peine d'eſprit (*b*). »

Ciceron a traduit ainſi cette maxime : *Si ea quæ luxurioſis efficientia voluptatum ; liberarent eos Deorum, mortis & doloris metu, docerentque qui eſſent fines cupiditatum, nihil haberemus quod reprehenderemus.* De Fin. L. 2 (*c*).

(*a*) Voyez la longue note de Meib. Diog. Laër. 606.

(*b*) V. I. Part. Art. 5.

(*c*) Voici de quelle maniere M. le Baron des Coutures traduit cette maxime. » Si

La Philoſophie d'Epicure réduiſant la ſageſſe & la félicité humaine à trois points : ne pas craindre les Dieux: ne pas craindre la mort: être exemt de douleur ; elle ravale la condition des hommes au-deſſous de celle des bêtes. Car les bêtes, dit

» tout ce qui flatte les » hommes dans la laſ- » civeté de leurs plai- » ſirs, arrachoit en » même-tems de leur » eſprit la terreur » qu'ils conçoivent » des choſes qui ſont » au-deſſus d'eux, la » crainte des Dieux, » & les allarmes que » donne la penſée de » la mort ; & qu'ils y » trouvaſſent le ſe- » cret de ſavoir deſi- » rer ce qui leur eſt » néceſſaire pour bien » vivre ; j'aurois tort » de les reprendre, » puiſqu'ils ſeroient » au comble de tous » les plaiſirs, & que » rien ne troubleroit » en aucune maniere » la tranquillité de » leur ſituation. »

M. le B. des Coutures, après avoir traduit ainſi cette maxime, trouve le moyen de la juſtifier : ce qui prouve bien ce qu'a dit Bayle dans ſes Nouvelles de la République des Lettres, que M. le Baron a fait un panégyrique d'Epicure. Car dans un panégyrique, on ne laiſſe aucune tache ſur la vie du héros qu'on célébre, quoi qu'il en coute à la verité.

Plutarque (*a*), ont ces trois avantages d'une maniere bien plus parfaite que le ſage même d'Epicure. Elles ont moins de douleurs ; parce qu'elles ont moins de beſoins, moins de paſſions, moins de vices, moins d'imagination. Elles ne connoiſſent que l'inſtant préſent, & ſont ſtupidement, c'eſt-à-dire, profondément, tranquilles ſur le paſſé & ſur l'avenir. Elles ne connoiſſent ni les Dieux ni leur vengeance ; & leur ignorance brute ſur cet article, aſſure mieux leur repos que les démonſtrations Epicuriennes. Enfin, c'eſt vraiment pour elles que la mort n'eſt rien ; puiſqu'elles ne la connoiſſent, ni quand elle eſt, ni quand elle n'eſt point.

D'où il ſuit que le ſublime de l'école d'Epicure ſeroit de ramener l'homme, par un effort de

(*a*) Liv. 1. contre Col. p. 1092.

raiſon, au bonheur dont la nature a fait préſent aux bêtes. Cette conſéquence abſurde eſt une des plus fortes démonſtrations d'une Providence divine & d'une autre vie pour les hommes.

XI.

» Si nous n'avions point de ſoup-
» çons fâcheux à la vûe de ce qui ſe
» paſſe dans le ciel, ni d'inquiétude
» ſur la mort, & que nous connuſ-
» ſions les limites du beſoin & de
» la douleur, la Philoſophie nous
» ſeroit entierement inutile.

C'eſt le même ſens que dans la précédente & que dans celle qui ſuit.

XII.

» Quand on eſt frappé des crain-
» tes qu'inſpirent les fables du vul-
» gaire, on ne peut s'en délivrer
» que par l'étude de la nature : ſans

» cette étude, point de plaiſirs » purs. » V. la I. Part. Art. 2.

XIII.

» Ce n'eſt rien de ne pas craindre » les hommes, ſi on a quelque in- » quiétude ſur les cauſes qui ſont » au-deſſus de nos têtes, ou deſſous » nos pieds, ou dans l'infini (*a*). »

XIV.

» Comme la tranquilité qu'on » peut ſe procurer par le moyen des » autres hommes ne va que juſqu'à » un certain point ; il y a un art de » s'en procurer une parfaite à ſoi- » même : c'eſt de ſimplifier ſes be- » ſoins, de ſe dégager de beau- » coup de choſes, & de ſe conten- » ter de peu. »

XV.

» Les richeſſes dont la nature eſt » ſatisfaite, ſont bornées : on les a

(*a*) V. I. Part. Art. 2.

» aiſément. Les autres ne le ſont » point : on ne les obtient ja- » mais. »

XVI.

» Le ſage laiſſe peu de choſe au » pouvoir de la fortune. La raiſon » & la prudence ont toujours gou- » verné, & gouvernent ce qu'il y a » de plus eſſentiel dans ſa vie.

XVII.

« L'homme juſte eſt le plus » tranquille de tous les hommes. » L'injuſte l'eſt le moins » (*a*).

Neque ſtultorum quiſquam beatus, neque ſapientum non beatus : c'eſt Torquatus, Epicurien, qui parle ainſi dans Ciceron. de Fin. 1. 8.

Les Stoïciens diſoient la même choſe, mais les Epicuriens croyoient être plus en droit qu'eux de le dire : *Multo hoc meliùs nos*;

(*a*) Ἡ ἀδικία μεγίστη τῶν κακῶν. Diod. Sic.

ac veriùs quàm Stoici. Ils pouvoient avoir raiſon.

XVIII.

« La volupté ne s'augmente » point, quand une fois le beſoin » réel eſt ſatisfait. Elle ne fait plus » que varier. » V. I. Part. Art. 5.

XIX.

» La perfection de l'ame quant » au plaiſir, eſt l'extinction de toute » opinion capable de lui inſpirer » de la crainte. »

Les bêtes ſont à ce point de perfection par leur ſtupidité : auſſi n'ont-elles pas beſoin de philoſophie, comme Epicure.

XX.

« A en juger par la nature même du plaiſir, qu'il ſoit fini ou » infini en durée, il n'importe. »

S'il en eſt ainſi du plaiſir qui eſt

le ſouverain bien ; il ſemble qu'il devroit en être de même de la douleur, qui eſt le ſouverain mal. Cependant, il faut convenir que plus la douleur dure, plus elle rend l'homme malheureux.

XXI.

» Si le plaiſir du corps pouvoit être » ſans bornes, il faudroit un tems » ſans bornes pour le produire. »

Le ſens & le texte de cette maxime ſont également conteſtez. Nous avons ſuivi la leçon de M. Meibom auſſi bien que dans celle qui ſuit.

XXII.

» Si l'eſprit inſtruit des facultez » limitées du corps, & délivré des » craintes de l'éternité a fait de la » vie un tiſſu auſſi parfait qu'il pou» voit l'être, il ne déſire point l'im» mortalité: il eſt heureux, lors mê-

» me que certaines circonſtances
» l'obligent de quitter la vie. Il ſait
» qu'il n'abandonne que quelques
» momens d'un tems incertain. »

XXIII.

» Celui qui connoît les vrais be-
» ſoins de la nature, ſait combien il
» eſt facile de ſe délivrer des maux
» de l'indigence, & de ſe faire des
» proviſions pour toute la vie. Il
» n'a ni combats à eſſuyer, ni
» efforts pénibles. »

Nul n'eſt pauvre de ce qui ſuffit, diſent Plutarque & Lucrèce : *Nec enim eſt unquam penuria parvi ;* maxime vraie & belle dans toute Philoſophie.

XXIV.

» Il faut bien connoître les fins
» de la morale, les avoir toujours
» préſentes à l'eſprit ; afin qu'on
» puiſſe y ramener ſes jugemens ;

» ſans quoi toute la vie ſera pleine
» d'incertitude & de troubles. »

Peut-être qu'il s'agit dans cette maxime des principes de nos connoiſſances plus que de ceux des mœurs. Le ſens n'en eſt pas aiſé à déterminer.

XXV.

« Si vous rejetez le témoignage
» des ſens, ſans exception, vous
» vous ôtez à vous-même les
» moyens de réfuter les ſenſations
» que vous croyez fauſſes ; vous
» n'avez plus de régle, où vous
» puiſſiez ramener vos jugemens ».

XXVI.

» Si vous rejetez le témoignage
» de quelqu'un des ſens, & que
» vous ne diſtinguiez pas entre les
» jugemens confirmez par l'expé-
» rience & les idées qui naiſſent ſur
» le champ par les ſenſations, par

» les affections, par toutes les im-
» preſſions qui ſe font ſur l'eſprit;
» vous mettrez le trouble même
» dans les autres ſenſations *confir-*
» *mées* : il ne vous reſtera plus de
» moyens pour juger. »

XXVII.

« Si vous vérifiez toutes les
» ſenſations qui ont beſoin de l'ê-
» tre, & que vous n'en adoptiez
» aucune qui ſoit deſtituée de cette
» vérification, vous ſerez toujours
» ſur vos gardes lorſqu'il s'agira de
» prononcer. »

Le texte incertain de ces trois maximes, a été travaillé par tant de mains hardies, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en articuler le ſens avec netteté. Pour éviter un commentaire auſſi inutile qu'il ſeroit long, nous avons cru devoir donner l'expoſé du ſiſtême d'Epicure

ſur les ſenſations, tel que nous l'avons dans Diogene Laërce, L.X.ſeg.31.

Il y avoit dans l'antiquité deux opinions ſur le témoignage des ſens. Les uns prétendoient que les ſens ne ſont point faits pour nous rien apprendre des objets ; mais ſeulement pour nous inſtruire de leurs rapports avec notre conſervation : c'étoit l'opinion des Ecoles de Platon & d'Ariſtipe (*a*).

La ſeconde aſſuroit que les ſens ſont deſtinez à nous faire connoître, non-ſeulement les rapports des êtres extérieurs avec nous ; mais encore, la nature même de ces êtres : que les ſenſations ſont toutes eſſentiellement vraies, & qu'elles ſont le point d'appui unique de toutes nos con-

(*a*) On peut voir le *Lucullus* de Ciceron & le Traité de M. Huet *De Imbecillitate mentis humanæ*. Et Malbranche, Liv. 2. de la Recherche de la Verité.

noiſſances. C'eſt l'opinion d'Epicure.

« Epicure dit dans le livre in-
» titulé *la Régle*, que les ſenſa-
» tions, les notions communes &
» les affections ſont les juges de
» la vérité, *criteria*.

« Il dit d'abord, que toutes les
» ſenſations ſont vraies (*a*). Il le
» prouve, 1°. parce que dans les
» ſens, il n'y a ni jugement, ni mé-
» moire (*b*). Ils ne ſe meuvent pas
» eux-mêmes ; & mûs par l'objet,

(*a*) C'eſt Gaſſendi qui ajoute cette propoſition au texte de Diogene Laërce, comme néceſſaire au ſens. Voyez ſon Comment. ſur le X. Liv. *pag.* 125. Il ne s'agit pas ici de la verité de conformité ; mais de la verité d'exiſtence, à laquelle il n'y a point de fauſſeté oppoſée que celle du néant.

(*b*) Pour unir deux idées, il faut ſe ſouvenir de la premiere, & enſuite l'attacher à la ſeconde : or les ſens n'ont point cette faculté : donc ils ne peuvent unir les idées ; or où il n'y a point de liaiſon d'idées, il n'y a point de faux ; par la régle : *Abſtrahentium non eſt mendacium*. Donc...

» ils n'uniſſent ni ne ſéparent les
» idées. 2°. Rien ne peut les con-
» vaincre de faux : une ſenſation
» ne peut rien contre l'autre : parce
» que ſi elles ſont dans le même
» genre, elles ont une autorité
» égale ; ſi elles ſont dans un genre
» différent, elles n'ont pas le mê-
» me objet (*a*). Le raiſonnement
» ne peut pas non plus les con-
» vaincre ; parce que lui-même il
» eſt fondé ſur les ſenſations. En-
» fin, la vérité des objets ſentis,
» prouve la vérité des ſenſations.
» La viſion & l'audition exiſtent
» comme la douleur : *or, la dou-*
» *leur, quand on la ſent, eſt toujours*
» *vraie, donc la viſion & l'audition le*
» *ſont toujours.* Il n'y a pas de diffé-

(*a*) Epicure parle de l'objet direct & immédiat : ainſi la vûe ne peut point juger la ſolidité, ni l'œil les couleurs, quoiqu'ils puiſſent, l'un & l'autre, juger l'étendue, qui tient à la ſolidité & aux couleurs : *V. Lucr. L. IV. v. 480.*

»rence entre être vrai & exiſter (*a*).

« C'eſt par la connoiſſance de » ce qui paroît, qu'on doit arriver » à la connoiſſance de ce qui ne » paroît point. »

« Toutes les idées naiſſent par » les ſens (*b*), ſoit par une percep-

(*a*) Cette derniere propoſition a été ajoutée par Gaſſendi, pour une plus grande clarté. Mais il peut ſe faire qu'elle altere le ſens d'Epicure. Gaſſendi veut pour la juſtification d'Epicure, qu'il ne s'agiſſe ici que de la verité d'exiſtence. Il y a apparence qu'Epicure confond les deux. Il parle de la verité qui ſe trouve, lorſqu'on juge ſi une choſe eſt ou n'eſt pas, ſi elle eſt de telle ou de telle maniere, de la verité, en vertu de laquelle il ſera jugé bien ou mal, c'eſt-à-dire, que tel objet eſt un chèval ou un bœuf. Or cette verité eſt la verité de conformité.

(*b*) Ciceron a rendu ainſi ce principe. *Quidquid animo cernimus id omne oritur à ſenſibus.* Et Ariſtote ἀνευ φαντασματος οὐδὲν ἐστὶ νοεῖσθαι. Democrite avoit employé l'expreſſion de *Table raſe*. Ce principe eſt une des plus vieilles découvertes de la Philoſophie. Il ſuppoſe faite l'énumération des parties, laquelle rempliroit un gros volume ſi nous l'avions. Les Anciens étoient bien capables, auſſi bien que nous,

» tion

» tion directe », (*comme l'idée d'un homme qu'on voit*), » ſoit par analogie, (*comme quand on imagine un géant ou un pygmée*), » ou par ſimilitude, (*comme quand on imagine une ville qu'on n'a pas vue*), » enfin, par compoſition, » (*comme une montagne d'or, une bête à trois têtes* (*a*).

« Les phantômes qui occupent les » fous, & les animaux dormans, » ſont vrais ; car ils meuvent ; & » ce qui n'eſt point ne meut point.

« Par idée anticipée, prénotion, » notion commune, les Epicu- » riens entendent l'idée générique

de le faire ; mais leur maniere étoit de donner les réſultats & de ſupprimer les détails.

(*a* Epicure réduit, dans l'Epître à Herodote, ces quatre principes de nos idées à deux, dont le premier eſt l'impreſſion directe que les objets font ſur nos ſens ; *περιλήπτως* ; le ſecond eſt l'analogie avec les impreſſions directes, c'eſt-à-dire, la réflexion par laquelle l'eſprit travaille ſur les impreſſions qu'il a reçues, *ἀναλόγως*. *Voyez Locke Entend. hum. L. 2. c. 1. §. 24.*

» de quelque choſe, c'eſt-à-dire, » la notion d'une choſe qu'on a » vue (*a*). Ainſi, auſſi-tôt qu'on pro- » nonce le mot *homme*, l'idée an- » ticipée ſe préſente, parce qu'on » a vu des hommes. Chaque cho- » ſe eſt connue d'abord par le nom » qu'elle porte : & on ne feroit » aucune queſtion ſur rien, ſi on » n'avoit point d'idée de la choſe » ſur laquelle on fait la queſtion » (*b*). Ce que je vois de loin eſt-il » un cheval ou un bœuf? Pour fai- » re cette queſtion, il faut que je » ſache ce que c'eſt qu'un cheval » & un bœuf. Je ne pourrois rien » nommer, ſi je n'en avois en moi » le type par la prénotion. Il faut

(*a*) Chryſippe la définiſſoit ἔννοια φυσικὴ τοῦ καθόλου, une connoiſſance naturelle d'une notion univerſelle. *Voyez Gaſſ.*

(*b*) Ciceron dit : *Informationem anteceptam, ſine quâ nec intelligi quicquam nec quæri, nec diſputari poteſt.* L. 1. de Nat. Deor.

» donc que la prénotion ſoit évi-
» dente par elle-même. C'eſt en
» partant de la prénotion que nous
» jugeons, quand nous diſons :
» Ceci eſt un homme (*a*).

» Le jugement eſt appellé par eux,
» opinion, ou déciſion.

» Il eſt quelquefois vrai, & quel-
» quefois faux. Il eſt vrai, quand
» il eſt confirmé & qu'il n'eſt point

(*a*) Il y a quatre Régles ſur les Notions.

I. RÉGLE.

Toute notion naît des ſenſations, ſoit par impreſſion directe, ſoit par proportion, ou par imitation, ou par compoſition.

II. RÉGLE.

La notion eſt l'idée des attributs eſſentiels d'une choſe, ou ſa définition, qui précéde néceſſairement toutes les queſtions qu'on peut faire ſur cette choſe.

III. RÉGLE.

La notion précéde tout jugement; c'eſt d'elle qu'on peut ſavoir l'identité, la diverſité, la connexion, l'indépendance, &c. des choſes entr'elles.

IV. RÉGLE.

Ce qui n'eſt pas évident, doit être démontré par une notion évidente. *Gaſſ. Com. ſur le X. L. de D. L. p. 138.*

» démenti par les ſenſations évi-
» dentes. Il eſt faux, quand il eſt
» démenti, ou qu'il n'eſt point
» confirmé par les mêmes ſenſa-
» tions évidentes. C'eſt de là qu'eſt
» venu le mot *attendez*, ou *atten-*
» *dons*. Attendons que nous ſoyons
» auprès de la tour ; & nous juge-
» rons certainement ſi elle eſt ron-
» de ou quarrée.

« Les affections ſont au nombre
» de deux : le plaiſir & la douleur.
» Tout animal en eſt ſuſceptible :
» l'une lui convient, l'autre lui eſt
» contraire. C'eſt par elles qu'on
» juge de ce qu'il faut rechercher
» ou éviter. »

Voilà, ſelon Epicure, quels ſont les principes des connoiſſances humaines. Par les ſenſations, nous connoiſſons ſûrement ce qui eſt vrai ou ce qui ne l'eſt pas. Par les affections, nous connoiſſons ce qui eſt bon & ce qui ne l'eſt pas.

Les ſenſations nous inſtruiſent de la nature des choſes ; les affections nous apprennent leurs rapports avec notre bonheur. Les uns fondent la Phyſique, & les autres la Morale.

Epicure voulant des dogmes, parce qu'ils ſont eſſentiels à l'objet de ſa Philoſophie, qui eſt de bannir toute crainte, & par conſéquent, d'établir des jugemens irréfragables, & ne pouvant avoir dans ſon ſiſtême d'autre fondement de certitude que la véracité des ſens, leſquels ſont, ſelon lui, la ſeule origine, & le ſeul principe de nos idées, prononça que les ſenſations étoient toutes eſſentiellement vraies, par les trois raiſons qu'on a vûes, il y a un moment.

On ſe révoltoit contre la généralité de cette aſſertion. Si cela eſt ainſi, diſoit-on, il faudra convenir qu'une tour quarrée vue de loin

ſera ronde, & que vue de près, elle ſera quarrée.

La conſéquence n'eſt pas juſte, répond Epicure. Il eût fallu conclure, 1°. que le ſimulacre, ou le phantôme de la tour vue de loin eſt rond : & il l'eſt effectivement ; parce qu'en traverſant les airs, ſes angles ſe ſont rompus & émouſſez par le choc des atômes qu'il a rencontrez en venant à notre œil. 2°. que le ſimulacre de la même tour vue de près eſt quarré ; parce qu'effectivement il l'eſt : frappant nos yeux preſque dans le même état où il étoit en ſe détachant de la tour qui nous l'envoie. On a dit qu'il ne falloit pas confondre la ſenſation avec le jugement qui la ſuit : la ſenſation eſt toujours vraie, & le jugement qui la ſuit, ne l'eſt pas toujours.

Quand le ſera-t-il ? Il le ſera, répond Epicure, quand il aura été

confirmé, ou qu'il n'aura pas été démenti par les ſenſations évidentes : & il ſera faux, quand il aura été démenti, ou qu'il n'aura pas été confirmé par les mêmes ſenſations évidentes (*a*).

Pour abréger les diſcuſſions, il faut dire qu'Epicure entend par ſenſation évidente, celle qui ſe fait avec les conditions requiſes, ſi célébres dans l'école ; & qui ſont, la

(*a*) Voici quatre Régles rédigées par Gaſſendi, touchant les Senſations, ſelon le ſiſtême d'Epicure.

I. Régle.

Les ſens ne ſont jamais trompez ; par conſequent toute ſenſation eſt vraie.

II. Régle.

Le jugement prononcé d'après la ſenſation eſt tantôt vrai, tantôt faux.

III. Régle.

Le jugement eſt vrai quand il eſt confirmé, ou qu'il n'eſt pas démenti par les ſenſations évidentes.

IV. Régle.

Le jugement eſt faux quand il n'eſt pas confirmé, ou qu'il eſt démenti par les ſenſations évidentes. *Voyez les Com. de Gaſſ. ſur le X. Livre de Diogene Laërce, p. 138.*

diſtance légitime, la bonne diſpoſition de l'organe, la convenance du milieu, & la perſévérance de la même impreſſion. Par conſéquent, je ne jugerai ſûrement que la tour eſt ronde ou quarrée, que quand je l'aurai vûe de près.

En deux mots : toutes les ſenſations ſont vraies de la vérité d'exiſtence ; parce que dès qu'on ſent, il y a néceſſairement deux choſes qui exiſtent, la ſenſation & la cauſe de la ſenſation : ce qui fait que cette vérité d'exiſtence pourroit auſſi être appellée vérité de connexion. Mais elles ne ſont vraies de la vérité de conformité, que quand elles ont été vérifiées & confirmées par les ſenſations revêtues des conditions qu'on vient de marquer.

On réplique : Ce langage réduit aux termes de la préciſion, ne ſignifie autre choſe que ce qu'on

dit communément, qu'il y a des ſenſations vraies, & qu'il y en a de fauſſes, en prenant la vérité & la fauſſeté dans le ſens ordinaire. Et ſi cela eſt, l'objection revient dans toute ſa force. Voici le raiſonnement: S'il y a des ſenſations vraies, & s'il y en a de fauſſes; comment les diſtinguera-t-on les unes des autres? Parmi les raiſons qu'Epicure a employées pour prouver qu'elles ſont toutes vraies, il y a celle-ci: qu'une ſenſation ne peut en réfuter une autre; parce que ſi elles ſont dans un genre différent, elles ne peuvent point rendre témoignage ſur le même objet, & que ſi elles ſont dans le même genre, elles ont autant d'autorité les unes que les autres. Si cela eſt, pourquoi juge-t-il d'après celle qui lui a fait voir la tour quarrée, plûtôt que d'après celle qui la lui a fait voir ronde? Il faut les en croire toutes

deux, ou ne les en croire ni l'une ni l'autre (*a*). Et ſi on ne croit aucune ſenſation ; on ne connoîtra démonſtrativement ni l'étendue, ni le mouvement, ni les atômes, ni le vuide ; & alors, tout le ſyſtême bâti ſur la connoiſſance démontrée des principes phyſiques s'écroulera & tombera en ruine.

XXVIII.

» Si vous ne rapportez point toutes vos actions aux fins de la nature, & que pour fuir ou rechercher un objet, vous ſoyez déterminé par quelqu'autre point de » vûe, votre conduite ne ſera » point d'accord avec vos diſcours.

XXIX.

» Parmi les objets de nos déſirs, » les uns ſont naturels ſans être néceſſaires, d'autres ſont naturels &

(*a*) Plut. *adv. Col.*

» néceſſaires ; les autres, enfin, ne » ſont ni naturels ni néceſſaires, » mais l'ouvrage de la fantaiſie & » du caprice » (*a*).

Epicure appelle déſirs naturels & néceſſaires, ceux dont l'objet nous délivre de quelque douleur, comme de boire quand on a ſoif. Il appelle naturels & non néceſſaires, ceux dont l'objet ôte la douleur dont on pourroit être délivré ſans lui, comme les mets frians. Enfin, les déſirs qui ne ſont ni naturels ni néceſſaires, ont pour objet des choſes dont on peut ſe paſſer ſans aucune douleur, comme les couronnes & les ſtatues. C'eſt Diogene Laërce qui fait ce commentaire.

On l'entend. Le ſage a permiſ-

(*a*) Voyez Lettre à Men, & Cicer. *de Fin. 1. 13.* L'ordre des Maximes 29 & 30 eſt différent dans quelques éditions : nous avons ſuivi celui de Gaſſendi.

ſion de manger quand il aura faim; de boire quand il aura ſoif, &c. Tous ces beſoins ſont des douleurs; & le bonheur conſiſtant dans la délivrance des douleurs, il peut, il doit, ſe délivrer de ſes beſoins. Si cependant, lorſque la nature pourvue de ſon néceſſaire, gardera à-peu-près le ſilence, (je dis *à-peu-près*) l'idée du plaiſir, préſentée avec des mets friands & des liqueurs délicieuſes, réveille le ſentiment du beſoin, faux ou vrai, qui s'annonce par le déſir d'uſer: que fera alors le ſage Epicurien? Il s'abſtiendra; parce que ce n'eſt plus la nature qui parle, c'eſt le caprice. Soit. Mais ce caprice peu-à-peu ſe rendant le maître, jette dans l'ame où il eſt, un trouble auſſi violent, & même plus violent que celui de la nature, lorſqu'elle demande ſes plus juſtes & ſes plus preſſans beſoins. N'impor-

te : il continuera de réſiſter. Mais que devient la paix de l'ame & cette apathie ou indolence, qui fait le bonheur du ſage ? Qu'il prenne la balance, & qu'il péſe les ſuites de la réſiſtance & celles du conſentement. Hé bien, il péſe. S'il réſiſte ; il voit d'abord de longs combats, & enſuite peut-être du repos. S'il conſent ; il voit d'abord du repos, & peut-être enſuite de longues peines. Peut-être oui ; peut-être non. Mais ſi elles arrivent, ces peines... On répondra dans le langage de l'école d'Epicure, que nous pouvons vivre ſi la nature le veut, & ne pas vivre ſi nous le voulons.

XXX.

» Les déſirs naturels qui ont pour » objet des choſes dont on peut » ſe paſſer ſans douleur, ne ſont vio- » lens, quand ils le ſont, que parce

» que l'opinion ajoûte à ces choſes
» ce qu'elles n'ont point : & ce n'eſt
» que par la fauſſe idée qu'on s'en
» eſt faite qu'elles nous emportent.

XXXI.

» Les déſirs auxquels on peut ſe
» refuſer, ſans que la douleur s'en-
» ſuive, n'ont point pour objet des
» choſes néceſſaires : ce ne ſont que
» des appétits déſordonnez, aiſez à
» diſſiper (*a*) ; ſur-tout, ſi l'objet eſt
» par lui-même difficile à obtenir,
» ou qu'il ſoit cauſe de quelque
» dommage.

XXXII.

» De tous les biens que la ſageſſe
» procure à l'homme pour le rendre
» heureux, il n'en eſt point de plus
» grand que l'amitié. C'eſt en elle

(*a*) Cela n'eſt pas toujours ſi aiſé. Etoit-il aiſé à Alexandre de s'abſtenir de faire des conquêtes, choſe peu néceſſaire au bonheur?

» que l'homme, borné, comme il
» l'eſt, par ſa nature, trouve ſa ſu-
» reté & ſon appui. Lec. de Meib.

» Voici, dit Bayle, un beau paſ-
» ſage de Ciceron: *De quâ*, (amici-
» tia), *Epicurus quidem ita dicit, om-*
» *nium rerum quas ad beatè vivendum*
» *ſapientia comparaverit nihil eſſe ma-*
» *jus amicitia, nihil uberius, nihil ju-*
» *cundius.... Epicurus una in domo,*
» *& ea quidem anguſta, quam magnos,*
» *quantaque amoris conſpiratione con-*
» *ſentientes tenuit amicorum greges?*
» *Quod fit etiam nunc ab Epicureis* (a).
» Qu'on vienne dire après cela,
» que des gens qui nient la Pro-
» vidence & qui établiſſent pour
» leur derniere fin leur propre ſa-
» tisfaction, ne ſont nullement ca-
» pables de vivre en ſociété, que
» ce ſont néceſſairement des traî-
» tres, des fourbes, &c? Toutes
» ces belles doctrines ne ſont-elles
» pas confondues par ce ſeul paſ-

(a) *De Fin. i. 20.*

» ſage de Ciceron ? Une vérité de » fait, comme celle que Ciceron » vient d'atteſter, ne renverſe-t-» elle pas cent volumes de raiſon-» nemens ſpéculatifs » ?

Il y a deux petites obſervations à faire ſur le paſſage cité : la premiere eſt que Ciceron le met dans la bouche de Torquatus, qui fait le perſonnage d'Epicurien dans cet endroit du Livre cité, & qui, ſelon l'uſage de ſa ſecte, ne parle jamais qu'avec enthouſiaſme de ſon maître, & de tout ce qui a rapport à lui. La ſeconde eſt, que Ciceron, lui-même, répond à ce beau diſcours de Torquatus dans le II. Livre : voici ſes paroles. » Mais Epicure, dit-on, a eu beau-» coup d'amis. Comme s'il étoit » queſtion ici de ſavoir ſi Epicure » a été lui-même doux, humain, » complaiſant ! Il s'agit non de ſes » mœurs, mais de ſa doctrine.

Laiſſons

» Laiſſons aux Grecs le droit qu'ils » ont de parler mal de ceux qui ne » penſent pas comme eux. Enfin, » quelque porté qu'il ait été à l'a- » mitié, ſuppoſé que ce que vous » avez dit ſoit vrai; (car je n'aſſure » rien) (*a*), il n'a pas bien vû les

(*a*) Jonſius ſemble n'avoir pas pris la vraie penſée de Ciceron dans ces mots : *tamen ſi hæc vera ſunt, nihil enim affirmo.* Il prétend qu'il révoque en doute les mauvais propos qu'on accuſoit Epicure d'avoir tenu contre les autres Philoſophes. Mais il ne s'agit dans cet endroit que du nombre de ſes amis, que Torquatus avoit fait valoir avec emphaſe dans le premier Livre *de Finibus*, & ſur lequel Ciceron dit qu'il ne veut point prononcer.

Nous pouvons dire ici en paſſant, que le zele des apologiſtes d'Epicure, eſt quelquefois ſi vif, qu'il leur ôte le tems d'examiner à fonds ce qui peut lui être favorable ou contraire. Gaſſendi lui-même, tout moderé qu'il eſt, y a été pris quelquefois. C'eſt d'après lui que Bayle a cité Torquatus au lieu de Ciceron. Il y en a un exemple encore plus frappant, à l'occaſion de Plutarque, que Gaſſendi accuſe d'avoir jugé Epicure ſur des diſcours en l'air, plutôt que ſur des témoignages fideles. C'eſt, dit-il, Plutar-

» ſuites »... Et quelques lignes plus bas : « Qu'Epicure ait été » bon, ami fidéle, réglé & hon- » nête dans ſa conduite, lui & plu- » ſieurs de ſes partiſans, qu'ils » aient écouté leur devoir plûtôt

que lui-même qui en convient : ἀλλὰ τὴν δόξαν, ἐν τῇ ἀληθείᾳ σκοποῦμεν. Cet aveu de la part d'un Auteur, tel que Plutarque, a quelque choſe de révoltant. Voici en peu de mots de quoi il s'agit. Plutarque, dans le Livre, où il prouve *Que la Philoſophie d'Epicure ne mene point au bonheur*, dit qu'un des plus grands plaiſirs de cette vie, eſt celui de la gloire ; & qu'on ne peut l'eſpérer, quand, comme Epicure, on penſe qu'il ne faut vivre que pour ſoi ; qu'il ne faut point ſe livrer aux occupations de la vie civile ; ni exercer les charges, &c. Il ſe fait auſſitôt une objection. On dira peut-être que c'eſt à tort qu'on reproche cette doctrine aux Epicuriens. Il répond : Que ce ſoit à tort ou non : ce de quoi il s'agit, n'eſt pas le fait de la doctrine, c'eſt le fait du reproche. S'il eſt généralement répandu, c'en eſt aſſez pour que les Epicuriens ne puiſſent point prétendre au plaiſir produit par la gloire, Or, &c. Il y a même des villes qui ont fait des décrets contre eux, &c. *Plut.* p. 1100.

» que la volupté, qu'eſt-ce que
» cela prouve, ſinon que la vertu
» a plus de pouvoir que la volupté?
» Il y en a qui diſent mieux qu'ils
» ne font : chez Epicure, ce ſera
» le contraire. »

XXXIII.

» C'eſt la même ſageſſe qui a mon-
» tré à l'homme, qu'il n'y a point de
» douleur qui ne finiſſe, ni même
» qui dure long-tems. Leçon de Meib.

XXXIV.

» Le droit de la nature s'explique
» par l'utilité réciproque (a) : c'eſt
» une convention de ne pas ſe
» nuire mutuellement. »

Nous allons préſenter de ſuite les huit autres maximes qui accompagnent celle-ci : après quoi nous y joindrons quelque développement.

(a) Συμβόλοι τοῦ συμφέροντος.

XXXV.

» Il n'y a ni juſte ni injuſte entre » les animaux qui n'ont pû faire » des conventions de ne pas ſe nui- » re. Par la même raiſon, il n'y en a » point entre les hommes qui n'ont » point voulu, ou qui n'ont point » pû, convenir enſemble de ne » pas ſe nuire réciproquement.

XXXVI.

» La juſtice de ſoi n'eſt rien. Elle » n'a lieu que par les traitez, en » quelque lieu qu'habitent les na- » tions qui contractent (*a*).

XXXVII.

» L'injuſtice par elle-même n'eſt » point un mal. Elle ne l'eſt que » parce qu'elle laiſſe après ſoi la » crainte des vengeurs des loix

(*a*) Ciceron étoit bien éloigné de penſer ainſi. » La loi, » dit-il, n'eſt point

XXXVIII.

» Il n'eſt pas poſſible que celui » qui a violé les conventions qu'il » a faites, ſe ſente aſſuré du ſecret » juſqu'à la mort, quelque bien ca- » ché qu'il ſoit dans le moment.

XXXIX.

» En général ce qu'on appelle juſ- » tice eſt la même choſe par-tout : » la raiſon de l'utilité réciproque. » Mais les lieux & les circonſtan- » ces lui donnent des varietez.

» une invention hu- » maine ni un établiſ- » ſement arbitraire, » que les peuples » ayent fait; mais l'ex- » preſſion de la raiſon » éternelle qui gou- » verne l'Univers. » L'outrage que Tar- » quin fit à Lucréce » n'en étoit pas moins » un crime, parce » qu'il n'y avoit point » encore à Rome de » loi contre ces ſortes » de violences. Tar- » quin pécha contre la » loi éternelle... qui » n'eſt autre choſe que » la ſuprême raiſon du » grand Jupiter. » *Liv. II. des Loix.*

XL.

» Si ce qu'on a cru juſte ſe trouve
» réellement utile à la ſociété, il eſt
» vraiment juſte. S'il ne ſe trouve
» pas utile, il ceſſe d'être juſte. »

XLI.

» Si une loi eſt tantôt utile & tan-
» tôt non utile, elle eſt juſte quand
» elle eſt utile. Cela eſt clair pour
» quiconque ne s'embaraſſe point
» de mots vuides de ſens. »

XLII.

» Quand le juſte qu'on avoit cru
» utile ne l'eſt pas effectivement,
» ſans qu'il y ait eu changement
» dans les circonſtances, cela prou-
» ve qu'il n'étoit pas juſte. Si c'eſt
» par le changement des circonſ-
» tances qu'il a ceſſé d'être utile, il
» a ceſſé alors d'être juſte. »

Cette doctrine ſur la nature &

l'eſſence de la juſtice eſt commune à tous ceux qui nient la Providence, & elle ſuit néceſſairement de leurs principes. Le fameux Hobbes qui entreprit de rétablir la Morale d'Epicure, comme Gaſſendi en avoit rétabli la Phyſique, nous en donnera l'explication en peu de mots.

Il diſtingue dans l'homme deux ſortes d'états, l'état de nature, qui convient auſſi aux bêtes, *ſtatus belluinus* ; & l'état de ſociété, qui ne convient qu'à un animal raiſonnable, *ſtatus civilis.*

Dans l'état de nature, on voit l'homme libre, ſans loi, ſans maître, ayant un droit ſans bornes, à tout & ſur tout, *jus in omnia.*

Mais tout homme ayant en particulier le même droit, il s'enſuit qu'à égale volonté de jouir, c'eſt le combat ſeul qui peut décider entre deux contendans ; & que

à tous ; & par conſéquent, rien n'étoit injuſte. Mais depuis l'union, il y a eu pour l'un droit à ceci, & pour l'autre droit à cela, c'eſt-à-dire, *le tien & le mien :* ſans quoi l'union eût été impoſſible : le droit à tout étant un état de guerre.

Il a donc fallu pour condition préliminaire du pacte, ou de la paix entre pluſieurs, que chaque particulier renonçât à ſon droit à tout, & ſe reſtraignît au droit à une partie, pour en jouir ſans trouble, ſous la protection & la garantie de la ſociété.

C'eſt de-là, ſelon Hobbes, & ſelon les Epicuriens, qu'eſt née la notion du juſte, lequel n'eſt autre choſe que la poſſeſſion légitime du droit reſtraint ; & de l'injuſte, qui eſt la répétition violente du droit cédé.

D'où il ſuit, 1°. que le droit de

la ſociété, compoſé des droits que les particuliers avoient à tout, eſt comme le dépôt de tous ces droits, & qu'elle peut en jouir dans toute leur étendue : c'eſt même ce qui la conſtitue eſſentiellement.

Par conſéquent, rien pour elle n'eſt juſte, ni injuſte, vis-à-vis d'une autre ſociété, avec qui elle n'aura point fait de pact ou de traité.

Il ſuit 2°. que les particuliers de cette même ſociété ont le même droit qu'elle, contre tous ceux qui ne ſont pas de leur ſociété, & qu'ils ne peuvent jamais, par quelque excès que ce ſoit, devenir coupables à leur égard ; parce que ce n'eſt qu'en faveur de leur ſociété, & des membres qui la compoſent, qu'ils ont renoncé à leur droit à tout.

Donc tout ce qu'il y a de juſtice ſur la terre dépend des engagemens qu'une ſociété a pris avec

ſes membres, ou avec une autre ſociété, & de ceux que les membres ont pris avec leur ſociété, ou entre eux. Telle eſt la nature, l'eſſence & l'origine du juſte & de l'injuſte.

Que fera le ſage, quand, remontant à la premiere origine des loix, il aura vû qu'elles ne ſont que l'ouvrage de la conſpiration de pluſieurs, contre un ſeul qui ſeroit plus fort que chacun d'eux ſéparément; qu'une entrepriſe heureuſe de l'intérêt commun ſur l'intérêt naturel du particulier? quand il aura vû que ſon droit à tout n'a été reſtraint à une partie, que par la violence du grand nombre qui s'eſt trouvé le plus fort?

S'il ne conſent pas à être duppe, il tâchera de rentrer ſourdement dans ſes droits uſurpez, de ſe ſouſtraire à la loi, toutes les fois qu'il pourra reprendre ſur elle la poſ-

ſeſſion inaliénable de ſa premiere liberté. Il penſera comme un perſonnage de la république de Platon (Thraſimaque), que la juſtice n'eſt que la ſottiſe d'une belle ame, & l'injuſtice, l'adreſſe d'un homme inſtruit. Lorſqu'on lui fera la même queſtion que celle qu'Epicure s'eſt faite à lui-même (*a*), « Si le » ſage aſſuré du ſecret, pourroit » faire une action contraire aux » loix » : il avouera comme lui, que la réponſe eſt embaraſſante : ce qui ſignifie, ajoûte Plutarque, qu'il le pourroit ; mais qu'il faudroit bien ſe garder d'en faire l'aveu.

S'il donne des conſeils en confidence, à quelqu'un de ſes amis, il lui dira, comme Epicure à Idomenée (*b*), « de ne s'aſſujettir aux

(*a*) Plut. *adv. Col.* 1127.

(*b*) *Adv. Col.* 1127. C'eſt cet Idomenée à qui Epicure diſoit modeſtement, pour le détourner du genre de vie qu'il avoit embraſſé : *Si c'eſt la gloire qui vous touche : les*

» loix qu'autant qu'il le faut, pour » éviter le choc & le trouble qui » ſuit la tranſgreſſion ».

Partant de ces principes, le ſage Epicurien ne manquera pas de rendre à ce qu'il appellera nature dans ſa perſonne, tout ce qu'il pourra ôter aux loix. Il ſaura profiter de la liberté que lui donne ſa philoſophie contre la ſociété, & des avantages que lui donne la loi de la ſociété contre ceux qui ne ſont pas philoſophes. En un mot, il ſe ſouſtraira à l'autorité autant qu'il le pourra, quand elle ſera contre lui; & il la fera valoir tant qu'il pourra, quand elle ſera pour lui. Qui peut lui faire un crime d'avoir préféré ſon propre avantage à celui d'un autre ? ſur-tout, s'il eſt vrai, comme il l'eſt dans ſon ſiſ-

Lettres que je vous écris vous rendront plus célebre, que tout ce que vous faites pour vous donner de la conſidération, Sen. Ep. 11.

tême, que l'utilité ſeule eſt la mere des loix ; & que la loi de l'utilité particuliere, antérieure à celle du bien public, eſt l'ouvrage de la nature ; tandis que celle du bien public n'eſt que l'ouvrage de la convention réciproque des hommes ?

Ce ſont ces conſéquences, & quelques autres ſoigneuſement voilées par ceux qui les admettent, qui ont effrayé les défenſeurs des principes innez. A voir la chaleur avec laquelle on a combattu pour & contre ces principes, depuis quelque tems, il eſt aiſé de ſentir qu'ils tiennent à un ſiſtême plus étendu & plus important qu'il ne paroît au premier coup d'œil.

En effet, ſans compter la notion de l'ame, qu'on brouille dans tous ſes points, en la réduiſant à une ſimple table raſe ; en ne lui

laiſſant aucun acte, ni connoiſſance qui provienne d'elle, qui ſoit à elle ; en lui ôtant juſqu'au ſentiment d'elle-même, lorſqu'elle n'a plus les organes des ſenſations, (ce qui réduit toutes les idées que nous avons de la vie de l'ame ſéparée du corps, à une poſſibilité abſolue, compriſe dans l'idée générale que nous avons de la puiſſance infinie de Dieu, qui peut, dit-on, donner des perceptions à l'ame par d'autres voies que par celles du corps) ſans compter, dis-je, cet inconvénient, qui n'eſt pas de médiocre importance ; il y a celui de faire dépendre les notions du bien & du mal moral des ſenſations du bien & du mal phyſique ; de ſorte que les idées du bien & du mal phyſique ſeroient les idées de la nature, & celles du bien & du mal moral, des idées factices de l'eſprit humain.

Ces conſéquences néceſſaires dans le ſiſtême des Epicuriens renverſent réellement, & ſelon leur intention, les loix eſſentielles de la Morale, les notions fondamentales du vice & de la vertu, & ne font de toute la ſociété humaine qu'un aſſemblage d'animaux qui croient agir par raiſon, & vouloir librement, ce qu'ils ne font que par mécaniſme : automates d'autant plus ſots, qu'ils s'imaginent n'en pas être ; & d'autant plus malheureux, qu'ils penſent & qu'ils ſentent comme s'ils n'en étoient pas.

Cependant, il faut l'avouer, toutes ces conſéquences ne ſont pas eſſentielles à l'opinion même qui tire toutes nos idées des ſenſations.

Car, quand même on réduiroit tous les ſentimens de la nature à la douleur & au plaiſir ; qui empêcheroit

pêcheroit de ſuppoſer que c'eſt Dieu même qui a jugé à propos de conduire l'homme par cette voie infaillible, à la connoiſſance du bien & du mal moral; gravant dans l'homme, dans l'eſſence même de l'homme, par l'impreſſion de la douleur & du plaiſir, ſes devoirs naturels, tant envers la Divinité, qu'envers ſes ſemblables; nous donnant par le ſentiment de notre foibleſſe & de notre ignorance, les idées d'une puiſſance & d'une ſageſſe, où nous ne concevons point de bornes; nous faiſant connoître par le mal que nous ſentons nous mêmes, le mal que nous pouvons faire aux autres; & par la crainte de l'éprouver, la défenſe de le faire éprouver à autrui. Alors la loi du bien-être particulier devient le code de la ſociété, & celle du bien-être de la ſociété, la caution du bien-

être particulier. La crainte même qui, ſelon Hobbes, eſt une cauſe de guerre dans l'état de nature, devient dans l'état de ſociété une cauſe d'union, & un principe naturel de loix & d'équité.

Qu'on ajoûte à ces principes nez des ſenſations de l'homme pris ſolitairement, & comme un individu à part, ceux qui naiſſent de la ſociété conjugale, par laquelle chaque individu n'eſt que comme une moitié d'un tout, liée à l'autre moitié par le penchant naturel des cœurs; on a une nouvelle ſource de paix, d'union, & par conſéquent de loix ſociales. L'époux livré à ſon épouſe, n'a plus d'intérêt excluſif. L'amour de lui-même confondu dans l'amour de ſon ſemblable, ſe trouve enrichi par les ſacrifices qu'il lui fait. Ce ſentiment heureux ſuit le progrès du ſang. L'homme voit ſon

être ſe renouveller dans ſes enfans, aller à l'immortalité par ſes neveux, qui attachez directement & collatéralement les uns aux autres par les plus doux noms de la nature, forment comme un rézeau immenſe, dont les nœuds affermis les uns par les autres, couvrent la ſurface de la terre, de tous les rapports d'amour, d'union, d'égalité, de ſubordination qui conſtituent ce qu'on appelle la ſociété.

En quels caractères plus lumineux Dieu pouvoit-il graver ſes loix de juſtice & de ſageſſe dans l'eſpéce humaine? Quelle voix plus forte pouvoit-il employer pour les publier ? Chaque mouvement de notre ame, chaque impreſſion des objets extérieurs ſur notre corps, & de notre corps ſur elle, eſt une indication, ou un développement de la loi naturelle ; qui ordonne le

bien & qui défend le mal.

Il s'enfaut bien que les Epicuriens anciens & modernes, l'entendent ainſi : & c'eſt ce qui a fait le crime de cette opinion, déja dangereuſe par elle-même. La Divinité n'ayant aucune influence ſur la formation, ni ſur le deſtin de la nature humaine ; l'homme dans leur ſyſtême, n'eſt qu'une machine animée qui ſe briſera, ſoit par le dépériſſement naturel de ſes organes ; dont les élémens, contraints par une forme accidentelle, doivent ſe relâcher avec le tems ; ſoit par le choc violent de quelque cauſe extérieure, que la force ou l'adreſſe n'auront pû détourner. Tout eſt mécanique dans l'homme : c'eſt le poids, la maſſe, la figure, l'attraction mutuelle, la rencontre fortuite des atômes qui décident de tout chez-lui, comme dans le monde, où il n'y a ni or-

donnance ni cauſes finales, que par la tournure & l'habitude de notre imagination.

Faut-il s'étonner, après cela; ſi le juſte & l'injuſte ne ſont que de vains noms, ou tout au plus, des conventions arbitraires, dont l'intérêt ſeul eſt le nœud & le garant ? Faut-il être ſurpris des conſéquences odieuſes que les adverſaires d'Epicure ont tiré de ſon ſiſtême ? « Quand eſt-ce, dit Plu-» tarque, que les hommes vivront » comme les bêtes les plus ſau-» vages & les plus inſociables ? Ce » ne ſera pas quand ils n'auront » plus de loix; mais quand ils n'au-» ront plus ces grands principes » qui ſont les fondemens & l'appui » des loix. Ce ſera quand on invi-» tera l'homme à la volupté; qu'on » niera la providence des Dieux; » qu'on regardera comme ſages » ceux qui mépriſent l'honnêteté,

» qui ne tient point au plaiſir; qu'on
» tournera en ridicule ces grandes
» véritez :

QU'UN Dieu tient en ſa main, comme ſouverain maître,
Les cauſes, les progrès, & les fins de tout être.

Et ailleurs :

Vois-tu dans la nature, où ſa marche eſt tracée,
Les loix qu'il preſcrit aux mortels ?
La juſtice le ſuit pour venger ſes autels,
Et rétablir les droits de ſa gloire offenſée.

» Ce ſont ces hommes qui ont
» beſoin de loix, ceux qui regar-
» dent ces véritez comme des fa-
» bles, qui mettent leur bonheur
» dans leur ventre, & dans les au-
» tres plaiſirs groſſiers. C'eſt pour
» ceux-là qu'il faut des chaînes,
» des verges, des Rois armez d'au-
» torité, pour empêcher des hom-
» mes ſans frein & ſans Dieu, de
» dévorer leurs ſemblables. Car,

» c'eſt ainſi que vivent les bêtes:
» elles ne connoiſſent rien de plus
» beau que la volupté, elles n'ont
» point d'idée de la juſtice des
» Dieux, ni de reſpect pour la
» vertu, employant tout ce que la
» nature leur a donné d'adreſſe &
» de force, pour ſatisfaire leurs
» appétits ſenſuels, & ſe procurer
» les plaiſirs du corps. Le bel ora-
» cle que nous a prononcé Métro-
» dore, quand il nous a appris que
» *tout ce que l'eſprit & la raiſon*
» *avoient jamais inventé de beau, ſe*
» *rapportoit eſſentiellement au corps*
» *& à ſes plaiſirs, & que toute en-*
» *trepriſe qui ne tendoit point là étoit*
» *ſans objet !* Les bêtes brûtes
» qui n'ont de voix & de cri que
» pour aſſouvir leur ventre & leurs
» déſirs brutaux, expriment-elles
» d'autres ſentimens, quand on les
» entend hennir ou mugir? Contre Col.

XLIII.

» Quiconque veut vivre ſans
» craindre rien de ce qui eſt au de-
» hors, ne doit entreprendre que
» de ſe procurer ce qui eſt à ſa por-
» tée: il doit regarder comme hors
» de lui, tout ce qu'il ne peut ſe
» donner; s'abſtenir de beaucoup
» de choſes, & ſur-tout, de celles
» dont il eſt inutile de jouir (*a*). »

XLIV.

» Ceux qui ont eu le talent de ſe
» procurer par leurs environs une
» ſécurité entiere, ceux-là ont
» paſſé leur vie agréablement dans
» le ſein de l'amitié & de la con-
» fiance réciproque: & quand il a
» fallu perdre ces amis ſi chers, ils
» ne ſe ſont point plaints que la
» mort les eût enlevez trop-tôt.

(*a*) Lec. de M. Meibom.

ARTICLE III.

Le Sage d'Epicure.

Diog. Laër. Seg. 117.

S'IL eſt vrai que nous ayons bien expoſé la doctrine d'Epicure dans la premiere partie ; on a dû la retrouver dans les Maximes qu'on vient de parcourir ; & on doit la retrouver encore dans le Portrait du ſage Epicurien, tel qu'Epicure lui-même nous l'a tracé.

On ſe ſouviendra que ce ſage ne craint les Dieux, ni dans cette vie, ni dans l'autre ; que croyant ſon ame mortelle, tout ſon être eſt dans cette vie, & par conſéquent, tout ſon bien-être ; que les loix, ſelon lui, ne ſont que des conventions humaines, dont la derniere raiſon eſt le bien particu-

lier, compris dans le bien public; enfin, que l'exemption de toute douleur du corps & de l'eſprit, c'eſt-à-dire, la ſatisfaction pleine & entiere de l'individu en cette vie, eſt le parfait idéal de l'humanité. Que fera-t-il en conſéquence de ces principes? On nous préſente le tableau de ſa conduite: il ſuffit d'y jetter les yeux.

I.

» Les hommes ne peuvent faire » quelque dommage aux autres » hommes que par haine, par en- » vie, & par mépris. Le ſage ſait » ſe mettre au-deſſus de tout ce » que peuvent faire ces paſſions. »

Ce trait eſt eſſentiel au portrait du ſage dans toute Philoſophie. *In ſapientem*, dit Seneque, *non cadit injuria.* Il doit être indépendant du jugement des ſots & de ceux des méchans, qu'il ne peut

pas plus empêcher que la grêle de tomber, les insectes de piquer.

II.

» Le sage ne cesse jamais d'être » sage, quand une fois il est par- » venu à l'être. »

Il y est parvenu, sans doute, quand il est parvenu à croire fermement les dogmes de son maître Epicure, & à agir en conséquence. Reste à savoir, si étant sage, il peut les croire sans retour d'inquiétude.

III.

» Il ressent les passions, sans rien » perdre de sa sagesse. »

Il peut même s'y livrer : c'est le moyen de se rendre le calme & le repos, qui est son objet. Il sera toujours sage, pourvû que le calcul ait précédé sa détermination, & qu'il ait suivi son calcul dans l'exécution.

IV.

» Ne devient point ſage qui « veut, ni dans tout pays. »

Cette propoſition ne doit pas être priſe en rigueur. Il n'y a point de caracteres, quelque rebelles qu'ils ſoient, que la culture ne puiſſe former & adoucir. Cependant Thalés diſoit : Je rends graces aux Dieux d'être né raiſonnable & non bête, homme & non femme, grec & non barbare. *Non ex omni ligno Mercurius.*

V.

» Le ſage eſt toujours heureux ; » même dans les tourmens, quoi- » qu'il ſe plaigne & qu'il gémiſſe. »

C'étoit un paradoxe chez les Stoïciens, qui mettoient le bonheur ſuprême dans la vertu. C'eſt une contradiction manifeſte chez Epicure qui mettoit le bonheur dans

l'exemption de la douleur. Apparament qu'il y avoit quelque reſtriction mentale : *Toujours heureux, autant qu'il peut l'être : heureux, parce qu'il a en lui le pouvoir de quitter la vie, & de ſe délivrer de toute douleur. Heureux encore*, ſi on le veut, *parce qu'il a le ſecret de ſe rappeller le ſouvenir des plaiſirs qu'il a eus auparavant.* Au reſte, que les Epicuriens concilient ces deux propoſitions : *Le bonheur, même celui du ſage, réſide dans la volupté, ou dans l'exemption de la douleur*, & cette autre, *la douleur ne détruit pas le bonheur du ſage.* Quid attinet gloriosè loqui, niſi Conſtanteo loquare ?

V I.

» Il eſt le ſeul capable d'une vraie » reconnoiſſance envers ſes amis, » préſens ou abſens. »

VII.

» Il n'a aucun commerce avec » la femme qui lui eſt interdite » par les loix.

On en ſent la raiſon : Epicure avoit trouvé par le calcul, qu'il y avoit plus à perdre qu'à gagner.

VIII.

» Il punit ſes eſclaves : mais il fait » grace à ceux qui ont un bon ca- » ractere & de bonnes intentions. »

C'eſt un trait en faveur de l'humanité contre les Stoïciens. Et après tout, un maître doux eſt plus heureux chez lui, qu'un maître dur & violent. *Servi, humiles amici.*

IX.

» Il n'eſt point amoureux, ni ne » croit que l'amour ſoit envoyé » par quelque Dieu. »

Si le ſage Epicurien pouvoit

s'imaginer que l'amour eſt envoyé par un Dieu, il ne pourroit eſpérer de s'en délivrer par ſa Philoſophie, ni par un effort de ſa ſageſſe. Sa vertu ſeroit un préſent du ciel; & l'hommage qui lui en ſeroit dû, rameneroit la religion avec toutes ſes ſuites.

X.

» Il eſt peu inquiet de ſa ſépul-» ture. »

En mourant il perdra pour toûjours l'intérêt de ſon être. *Nec tumulum curo*, diſoit Mécéne, *ſepelit natura relictos.*

XI.

» Il ne ſe fait point une affaire » ſérieuſe de parer ſon diſcours. »

XII.

» Il fuit tous les plaiſirs de l'a-» mour: perſuadé qu'ils ne ſont ja-

» mais de bien, & que c'eſt beau-
» coup s'ils ne font point de mal (*a*).

XIII.

» Il n'a ni femme ni enfans. »

C'eſt un attirail trop embaraſſant : c'eſt préſenter trop de ſurface aux coups de la fortune. Cependant, il aura l'un & l'autre, ſi les circonſtances de ſa vie l'ordonnent.

XIV.

» Il ne paſſe point les nuits à ta-
» ble. »

XV.

» Il n'eſt ni magiſtrat, ni chef
» dans ſa nation (*b*). »

XVI.

» Il n'eſt point cynique ; ni ne

(*a*) V. Lucrece. *Lib. IV.*

(*b*) *Epicurus ait : Non accedet ad rempublicam ſapiens, niſi ſi quid intervenerit. Zenon ait : Accedet ad rempublicam, niſi ſi quid impedierit.* Sen. de Otio Sap. c. 30.

mendie

» mendie ſon pain comme ceux » de cette ſecte. »

XVII.

» Qu'on lui créve les yeux, il » eſt encore heureux (*a*). »

XVIII.

» Il peut reſſentir la triſteſſe, & » même être cité devant le juge. »

XIX.

» Il peut laiſſer des livres : mais » il ne les lira pas dans les aſſem- » blées publiques.

D'autres traduiſent, mais il ne compoſera point de panégyriques.

XX.

» Il veille ſur ſon bien, & pré- » voit l'avenir. »

XXI.

» Il aime la vie ruſtique. Meibom.

(*a*) Voyez la note ci-deſſus, p. 268.

Elle donne repos & liberté.

. . . . . *Non*
Otia divitiis Arabum liberrima mutem.

C'étoit la deviſe d'Horace.

XXII.

» Il eſt toujours prêt contre la for-
» tune.

Si la Fortune, cette déeſſe volage, étend ſes aîles pour s'envoler, dit Horace ; je lui rend ſes dons, & je m'enveloppe dans ma vertu.

Cependant, quoi qu'en diſe Epicure, ſon bonheur dépend de la fortune, qui eſt maîtreſſe de tout ce qui peut lui procurer du plaiſir & lui cauſer de la douleur : car, tout cela eſt extérieur ; or tout ce qui eſt extérieur dépend de la fortune.

XXIII.

» Il choiſit pour ami un caractere
» gai & complaiſant.

Surtout, point de ces amis triſtes, diſoit Sénéque, qui ſont toujours gémiſſants, voyant tout par un côté lugubre. Quelque parfaite & ſolide que ſoit leur amitié, on ne peut goûter avec eux ni douceur ni repos (*a*).

XXIV.

» Il aime les ſpectacles du théatre » & s'y plaît plus que les autres. »

XXV.

» Il ne croit point que toutes les » fautes ſoient égales. »

Les Stoïciens ne voyoient dans toutes les fautes que la loi tranſgreſſée. Les Epicuriens n'y voyoient que le dommage fait. Il falloit y voir l'un & l'autre.

XXVI.

» Il penſe que la ſanté eſt un bien

(*a*) *De Tranquill. C. 7.*

» pour les uns, une choſe indiffé-
» rente pour les autres. »

Cette penſée n'eſt rien moins que claire ; & ne paroît pas s'accorder avec l'axiôme, *Corps ſans douleur, ame ſans trouble.*

XXVII.

» Il croit que la fermeté d'ame
» eſt une vertu qui s'acquiert. »

Sans cette perſuaſion, l'Epicurien dans les maux, n'auroit d'autre parti à prendre que l'abattement & le déſeſpoir.

XXVIII.

« Il croit que l'amitié eſt fondée
» ſur l'intétêt : c'eſt une terre qu'on
» ſeme. Son lien eſt l'utilité réci-
» proque. »

On a beau retourner ce ſentiment : il ne ſera jamais délicat, ni avantageux à la ſociété. Croira-t-on que l'Epicurien ne préférera

pas les belles terres, les grands domaines, à la poſſeſſion d'un ami? *Dubium eſt quin fundos & inſulas amicis anteponemus* (*a*)?

XXIX.

« Il y a deux ſortes de bonheur: » le bonheur parfait qui ne con- » vient qu'à un Dieu: & le bon- » heur de l'homme, qui eſt ſuſ- » ceptible de plus & de moins ».

Cette diviſion n'a gueres de ſens dans la Philoſophie d'Epicure, qui fait conſiſter le bonheur dans la délivrance ou ceſſation de la douleur. Les Dieux qui n'en ont point, peuvent-ils en être délivrez? Veut-il dire que le bonheur des Dieux conſiſte dans la réunion de tous les plaiſirs? Mais il change ſa notion du bonheur; & d'ailleurs, comment des êtres qui n'agiſſent ſur rien, ſur qui rien n'agit, peu-

(*a*) *De Fin. II. 26.*

vent-ils avoir du plaiſir ? Veut-il dire que les Dieux ſont dans une parfaite ſécurité ? Mais l'homme ſage, ſelon Epicure, peut y arriver par ſes principes : c'eſt l'unique objet de ſa Philoſophie.

XXX.

» Si le ſage a des ancêtres, il pla-
» ce leurs buſtes dans ſes portiques
» ou ailleurs, indifféremment. »

Il les place, & il le doit. C'eſt un moyen de conſidération aux yeux du vulgaire, c'eſt-à-dire, une caution de plus pour la ſureté & le ſervice.

XXXI.

» Il eſt le ſeul qui puiſſe juger
» ſainement de la poëſie & de la
» muſique. »

Epicure faiſoit auſſi peu de cas de l'une que de l'autre.

XXXII.

» Il ne ſait point les poëtes ni » leurs fictions : tant il eſt éloigné » de faire des vers. »

Avouez, avouez ſans rougir, diſoit Métrodore, cité par Plutarque (*a*), que vous ne ſavez pas pour qui combattoit Hector, ni quels vers ſont au milieu ou au commencement du poëme d'Homere. Et Torquatus dans Ciceron : *An ille* (ſapiens) *tempus in poetis evolvendis conſumeret, in quibus ſolida utilitas nulla, omniſque puerilis eſt delectatio ?*

XXXIII.

» Un ſage peut être plus ſage » qu'un autre ſage. »

Les Stoïciens n'en convenoient pas.

(*a*) *Adv. Epic.*

XXXIV.

» S'il eſt dans l'indigence, il ti-
» rera partie de ſa ſageſſe. »

Il en fera des leçons en payant.

XXXV.

» Il félicite ceux qui reviennent
» à la raiſon & à la vertu. »

XXXVI.

» Il rendra hommage au Prince,
» ſi le cas l'exige. »

XXXVII.

» S'il ouvre un école ; ſes audi-
» teurs ne ſeront pas nombreux. »

Il y en a une bonne raiſon : les leçons de la ſageſſe ne peuvent être goûtées par les ſots : & les ſages, qui ſont faits pour l'entendre, ſont en petit nombre (*a*).

(*a*) V. Sen. *Ep.* 7.

XXXVIII.

» S'il récite en public quelque » ouvrage de ſa façon, il faudra » qu'on l'en ait bien prié. »

Epicure fut-il ſage en ce point? Il donna 300. volumes au public.

XXXIX.

» Il aura des dogmes, & ne met- » tra point toutes nos connoiſſan- » ces en problêmes. »

On en a dit la raiſon dans la remarque ſur la maxime 35.

XL.

» Son ame paiſible ſera toujours « la même dans la veille & dans » le ſommeil. »

XLI.

» Il donnera, s'il le faut, ſa vie » pour ſon ami. »

Cela n'eſt arrivé à aucun Epi-

curien ; mais cela ſeroit poſſible. Donner ſa vie n'eſt pas toujours un grand préſent, ſur-tout, pour un diſciple d'Epicure, qui quelquefois la quitte pour rien, & par ſimple dégoût.

On connoît la doctrine d'Epicure & ſes maximes : on a vu ſon portrait, à peu de choſes près, dans le portrait du ſage. On le verra mourant dans l'article qui ſuit.

ARTICLE IV.

Lettre d'Epicure à Hermachus.

CETTE Lettre courte, mais énergique, contient les dernieres paroles d'Epicure; & préſente un de ces momens critiques & intéreſſans, où l'homme ſe dévoile & ſe montre tel qu'il eſt :

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, & eripitur perſona, manet res.
Lucr. III. v. 57.

Elle eſt adreſſée à Hermachus ſon diſciple, à qui il avoit laiſſé par teſtament ſa chaire, ſon jardin, avec ſes dépendances, pour paſſer enſemble à ſes ſucceſſeurs, à perpétuité. Diogène Laërce ſuppoſe qu'elle a été écrite à Idomé-

née ; Ciceron, qu'elle le fut à Hermachus : peut-être le fut-elle à tous deux, le texte portant ὑμῖν, *vobis*. Nous avons ſuivi la leçon de Ciceron uniquement pour prendre un parti dans une choſe indifférente par elle-même : voici cette lettre telle que Ciceron l'a traduite.

Epicurus Hermacho, S.

Cum ageremus vitæ beatum & eundem ſupremum diem, ſcribebamus hæc. Tanti autem morbi aderant veſicæ & viſcerum, ut nihil ad eorum magnitudinem poſſet accedere. Compenſabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoriâ rationum inventorumque noſtrorum (a). Sed tu, ut dignum eſt

(a) Gaſſendi accuſe Plutarque d'avoir altéré le texte d'Epicure en liſant τῇ μνήμῃ τῶν ἀπολελαυσμένων περὶ πᾶσαν ἕξιν, au lieu de lire, comme Diogène Laërce & comme Ciceron a lû, à en juger par ſa traduction, ἐπὶ τῇ τῶν γεγονότων ἡμῖν διαλογισμῷ. Plu-

tuâ erga me & erga Philoſophiam voluntate ab adoleſcentulo ſuſceptâ, fac ut Metrodori tueare liberos.

tarchus ut Epicurum poſſet faciliùs carpere verba detorſit & immutavit. De Vit. & M. Epic. L. III. c. 7.

On pourroit répondre à Gaſſendi qu'ἡδονῶν eſt autant, & plus dans le ſiſtême d'Epicure que διαλογίσμων. Il y a dans Ciceron même de quoi juſtifier cette leçon. Car pourquoi Ciceron, en reprenant les termes de cette Lettre, cite-t-il, ſans détermination, les objets dont Epicure ſe rappelle le ſouvenir? *Præteritis*, inquit, *gaudeo.* De quels biens paſſez voulez-vous parler? *Quibus præteritis?* Si Ciceron n'eût pas vû ailleurs que dans la Lettre à Hermachus la recette Epicurienne contre la douleur, il ne la rapporteroit pas ici de cette maniere; il ne demanderoit point quels ſont ces biens paſſez, dont le ſouvenir eſt le contre-poids de la douleur; car il eſt clair que dans la Lettre à Hermachus, ce ſont des plaiſirs de l'eſprit, διαλογίσμων. Il penſoit donc à une autre recette. On la trouve citée quelques lignes plus bas: *Bona præterita non effluere ſapienti.* Et plus bas encore. *Vobis* Epicureis *voluptatum perceptarum recordatio vitam beatam facit, & quidem corpore perceptarum.* Voilà de quoi autoriſer la leçon de Plutarque. Epicure

Eſſayons de la traduire en françois.

Epicure à Hermachus, S.

» Je vous écris, Hermachus, » dans cet heureux jour, le dernier » de ma vie. Je ſouffre des entrail- » les & de la veſſie, au-deſſus de » tout ce qu'on peut imaginer. » Mais j'oppoſe à mes maux la » joie de mon eſprit, en me rap-

ſouffroit des douleurs cruelles ; il ſe rappelloit, pour leur ſervir de contre-poids, les plaiſirs dont il avoit joui. Ainſi il oppoſoit les plaiſirs à la douleur, le paſſé au préſent, μνεστάτλετο. Plutarque a donc pû lire, comme il a lû, ſans faire tort au ſiſtême d'Epicure. Peut-être même que cette leçon eſt la ſeule bonne ; car, après tout, Epicure ne fait que mettre en œuvre le remede que la Philoſophie procure à ſes partiſans au milieu des tourmens. Or ce bonheur ne peut être que le ſouvenir des plaiſirs paſſez ; car on ſait qu'ils n'étoient pas tous dans le cas de ſe rappeller le ſouvenir de leurs belles inventions. Nous n'avons pas le tems d'entrer ici dans une plus longue diſcuſſion.

» pellant les preuves des impor-
» tantes veritez que j'ai établies.
» Je vous recommande les enfans
» de Métrodore (*a*). C'eſt un ſoin
» digne de l'attachement que vous
» avez eu, dès votre jeuneſſe,
» pour la Philoſophie & pour moi.

Ciceron conſiderant cette Lettre, avoue qu'Epicure eſt grand & admirable dans ce moment; que ſa mort eſt comparable à celle des plus fameux héros de la Grece : *Non ego jam Epaminondæ, non Leonidæ mortem hujus morti antepono.* Mais en même-tems il ſoutient que ce qu'il a dit en mourant, eſt le cri de la nature contre ce qu'il a enſeigné pendant ſa vie; que pénétré de ſa ſituation, & parlant de l'abondance du cœur, il s'eſt oublié lui-même, & a perdu

(*a* Métrodore, ami & diſciple d'Epicure, étoit mort il y avoit ſix ou ſept ans. Il avoit eu pluſieurs enfans de Leontium.

de vûe les principes eſſentiels de ſa philoſophie. » Tournez-vous » comme il vous plaira, „ dit-il à Torquatus, » vous ne trouve- » rez rien dans cette Lettre ſi belle » de votre maître, qui ſoit d'ac- » cord avec ſes dogmes : il ſe ré- » fute lui-même. Reprenons ſes » paroles : » c'eſt toujours Ciceron qui parle, » & voyez la diférence » qu'il y a entre ſa doctrine & ſa » conduite. *Je vous écris dans cet* » *heureux jour le dernier de ma* » *vie. Je ſouffre des douleurs au-* » *deſſus de tout ce qu'on peut ima-* » *giner.* »

» S'il eſt vrai, comme Epicure » l'a enſeigné, que la douleur ſoit » le ſouverain des maux, comme » la volupté eſt le ſouverain des » biens, voilà ſans doute un hom- » me malheureux : il n'eſt pas poſ- » ſible d'en diſconvenir. Comment » donc peut-il dire qu'il eſt heu-

reux ?

» reux ? Continuons. *J'oppoſe à*
» *ces douleurs la joie que je reſ-*
» *ſens dans mon eſprit en me rap-*
» *pellant les preuves de la Philo-*
» *ſophie que j'ai établie.* Mais ,
» Epicure , ſongez-vous que vous
» avez écrit qu'il n'y avoit aucune
» joie , aucun plaiſir , qui ne fût
» rélatif au corps ? Que pouvez-
» vous lui rapporter dans l'état af-
» freux où vous êtes , pour en
» concevoir de la joie ? *Je me rap-*
» *pelle avec plaiſir le paſſé.* Quel
» eſt-il ce paſſé ? Celui qui a rap-
» port au corps ? Vous ne parlez
» dans votre lettre que du ſouve-
» nir de vos argumens & de vos
» preuves philoſophiques. Celui
» qui a rapport à l'ame ſeulement ?
» Vous vous êtes donc trompé ,
» quand vous avez aſſuré que tou-
» tes les joies de l'ame étoient eſ-
» ſentiellement relatives au corps.
» Mais quel rapport , l'attention

» tendre que vous avez pour les » enfans de Métrodore (*a*), peut- » elle avoir avec votre corps ? » Convenez plutôt qu'il y a dans » le cœur de l'homme des ſenti- » mens généreux par leſquels les » belles ames font le bien, ſans » autre ſalaire que celui de l'avoir » fait. Votre lettre eſt un hom- » mage que vous rendez malgré » votre philoſophie, à cette pré- « cieuſe verité. Dans les autres » ſectes la théorie eſt plus belle » que la pratique : chez vous, c'eſt « le contraire : vous faites mieux » que vous n'avez dit. » Ainſi rai- ſonnoit Ciceron plaidant la cauſe de la vertu, & trouvant des titres pour elle juſques dans l'école de la volupté.

Nous ſera-t-il permis de ſou-

(*a*) *Leontium ab Epicuro & Metrodoro amata. Fabr. L. III. c. 33. §. 3.* V. Laër. L. X. 4. 5. 6. 23.

mettre cette même Lettre à un nouvel examen ; &, ſuppoſé qu'il en ſorte quelques conſéquences un peu diférentes de celles que l'Orateur philoſophe en a tirées ; de les préſenter avec cette liberté qui ne bleſſe jamais la Philoſophie, & dont cependant je n'uſerai qu'avec timidité vis-à-vis d'une ſi grande autorité ?

Les dernieres paroles d'un mourant ne doivent être cenſées le cri du cœur, que dans les hommes ſimples, qui ſe laiſſent conduire, juſqu'à la fin, par la nature. On conçoit que dans cette extremité le cœur ſe déchirant par la violence du dernier coup, doit laiſſer échapper des ſentimens que l'homme peut avoir cachez, ou n'avoir pas demêlez pendant ſa vie : le preſtige, ou ſi on veut, le maſque tombe, & la verité ſeule reſte.

Il en eſt tout autrement de l'homme qui ſe détermine à mourir, qui choiſit ſon jour, ſon heure, ſon moment. Pour peu qu'il ſoit philoſophe, il fait ſes apprêts, & tâche de mourir conſéquent. Le même art qui a ſoutenu ſes ſentimens pendant ſa vie, en arrange encore les expreſſions au moment de l'adieu. Or c'eſt ainſi qu'il ſemble qu'Epicure eſt mort.

Comme on pourroit nous conteſter ce fait, que perſonne juſqu'ici ne ſemble avoir déterminé, on nous permettra de nous arrêter un inſtant, pour diſcuter les raiſons ſur leſquelles nous appuyons nos conjectures.

Dans les premiers ſiécles de la Philoſophie, les ſages, pleins de reſpect pour les loix de la nature, croyoient bonnement que c'étoit à elle-ſeule à marquer le dernier de nos momens, & à nous y con-

duire par la route qu'elle jugeroit à propos de choiſir. Si la fortune des choſes humaines s'aviſoit quelquefois de déranger le plan de la nature; ils s'y ſoumettoient encore, attendant toujours l'ordre, & ne le prévenant jamais. C'eſt ainſi que ſont morts Thalès, Solon, Phérécide, Pythagore, Héraclite, Anaxagore, Parménide, Socrate, Antiſthène, & d'autres, dans les vieux tems de l'ancienne Philoſophie.

Ce ne fut que quand on eut raffiné ſur la queſtion du bien-être & du *mal-être*, & ſur les fins de l'homme pendant ſa vie & après ſa mort, qu'on commença à établir une autre méthode de mourir. Le Philoſophe étant, diſoit-on, auſſi libre que les Dieux (parce que la Philoſophie n'eſt autre choſe que l'art de ſe poſſeder ſoi-même) devoit-il reſter à la diſ-

crétion de la fortune cruelle, ou de la nature ingrate, qui le détruiſent ſouvent par des longs ſupplices ? S'il eſt un cas où la Philoſophie doit délivrer l'homme, c'eſt dans cette derniere criſe ; ou bien ſes promeſſes ne ſont que des mots. Ainſi, le ſage calcule la ſomme des biens & celle des maux qui lui reſtent dans la vie. Si la premiere l'emporte, il conſent de vivre ; ſi c'eſt l'autre, il lui convient de mourir : *In quo plura ſunt quæ ſecundùm naturam ſunt, hujus officium eſt in vitâ manere ; in quo autem ſunt plura contraria aut fore videntur, hujus officium eſt è vitâ excedere.* Ce ſont les paroles d'un Stoïcien (*a*). Si nous diſons que les Epicuriens pouvoient les adopter, parce qu'ils avoient à peu-près les mêmes principes, ce ne ſera point un paradoxe pour ceux

(*a*) Seneque.

qui ont vû de près la Philoſophie ancienne.

Les Stoïciens détruiſant à la mort tout ſentiment individuel de l'homme, rejetoient l'ame dans le principe univerſel de la nature. Ce principe étoit le feu, cauſe materielle & efficiente de tous les êtres, mûe, reglée & déterminée par le deſtin, c'eſt-à-dire, par une roue de néceſſité, dont la révolution embraſſoit & entraînoit l'enſemble & la ſuite de tous les êtres (*a*).

Les Epicuriens anéantiſſoient de même tout l'être individuel de l'homme, & en rejetoient les parties compoſantes dans la maſſe commune des atômes; mais au lieu de la néceſſité fatale pour ouvrir les portes de la vie & de la mort, ils employoient le hazard aveugle. Ces deux cauſes dans l'a-

(*a*) V. I. Part. Art. 6.

nalyſe revenant au même, devoient avoir la même influence ſur la conduite des hommes. Auſſi quand la meſure de la vie étoit remplie à-peu-près, & que les facultez preſque uſées, les avertiſſoient de préparer le départ, ils avoient les uns & les autres les mêmes raiſons pour mourir; c'eſt-à-dire, pour faire un ſacrifice, où, ſans rien perdre, ils gagnoient une diminution de douleur, & un accroiſſement de gloire.

Ce fut par ces conſidérations, que Zénon, chef des Stoïciens, s'étant caſſé un doigt en tombant, crut entendre la voix de la nature, & s'étrangla pour lui obéir; que Diogène luttant contre la fiévre, trouva le ſécret de la vaincre, en retenant ſa reſpiration.

Démocrite pere des atômes, ſeroit mort, dit-on, dans le tems de la fête de Cérès; mais ſa ſœur

voulant y assister, le pria de différer de quelques jours. Il eut pour elle cette complaisance, & remit à mourir au lendemain. Epicure avoit ces exemples fameux devant les yeux. Ceux des Stoïciens surtout, qui reprochoient à sa doctrine d'affoiblir l'ame & d'énerver le courage, le déterminerent à leur opposer un trait de cette vigueur & de cette liberté, auxquelles il n'aspiroit pas moins que les prétendus héros du Portique.

Il étoit âgé de soixante-douze ans: il avoit été toute sa vie tourmenté de la gravelle. Ses douleurs depuis quatorze jours étoient portées à un dégré inexprimable. Il étoit d'ailleurs d'une complexion si merveilleusement foible, que Métrodore, celui dont nous avons parlé, en avoit fait le sujet d'un livre: à peine, selon le récit de Suidas, pouvoit-il porter ses ha-

bits, deſcendre de ſon lit, voir la lumiere & le feu.

Dans cet état de foibleſſe & d'anéantiſſement, il prend ſon jour pour mourir. Le jour arrivé, il écrit la lettre que nous avons vûe; enſuite il ſe fait deſcendre dans un bain d'eau chaude, où il expire, après avoir avalé du vin pur. C'eſt le récit de Diogène-Laërce.

Epicure avoit plus de Phyſique qu'il n'en falloit, pour prévoir qu'un corps exceſſivement foible par lui-même, & attenué par une longue diette & des douleurs aigues, ne pourroit ſoutenir le bain chaud. Il n'eſt point de médecin aſſez hardi pour l'employer dans ces états de foibleſſe extrême. On peut donc ſuppoſer que le bain lui ôta le reſte de ſes forces & le fit mourir.

Ainſi quand Diogène-Laërce, Gaſſendi, Bayle & les autres, nous

diſent qu'Epicure mourut dans les douleurs de la pierre, ils diſent ce qui eſt vrai: mais ils ne diſent pas tout; & par cette réticence ils nous induiſent à croire que ce fut la pierre qui le fit mourir. Elle le fit mourir, comme la victoire de Céſar fit mourir Caton; comme la fiſtule fit mourir Atticus: c'eſt-à-dire, qu'elle le détermina à prendre ſon parti dans ce moment plutôt que dans un autre. Sans cette circonſtance, la mort d'Epicure pourroit-elle être comparée à celles de Léonidas & d'Epaminondas? Il prit ſon jour; il fit les aprêts, il choiſit le moyen. C'en eſt aſſez pour faire croire qu'il mourut libre & de ſon propre mouvement.

Cela poſé, voici comme on pourroit raiſonner ſur la lettre dont il s'agit.

Epicure ayant marqué le mo-

ment de ſa mort, pouvoit ne laiſſer aucun monument de ſes dernieres penſées. Voulant en laiſſer un, eſt-il vrai-ſemblable qu'il ait voulu que ce monument détruisît par un ſeul mot, tout ce qu'il avoit écrit pendant ſa vie; ou que, le détruiſant, il ne l'ait pas ſenti? L'équité ſemble exiger qu'on n'en porte ce jugement qu'après qu'on aura vû que les expreſſions de ſa lettre ne peuvent recevoir un autre ſens.

Epicure a dit qu'il étoit heureux dans ſes douleurs; & que ſon bonheur venoit de ce qu'il ſe rappelloit ſes découvertes.

Il ſemble que dans ſon ſiſtême, c'étoit ainſi qu'il devoit parler.

Il faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la ceſſation de la douleur. Il en ſouffroit de cruelles depuis quatorze jours. Mourant ce jour-là, il voyoit le moment de ſa

délivrance : il y touchoit ; il y étoit. Il pouvoit donc dire : Je ſuis heureux. Il l'étoit en effet ; parce qu'un homme qui ſouffre depuis long-tems, ne ſouffre plus lorſqu'il touche au terme certain de ſes maux.

Mais ce bonheur n'étoit-il point troublé par la crainte de la mort ? Nullement. La mort n'eſt rien, ſelon Epicure, & ne nous fait rien, parce que tant que nous ſommes, elle n'eſt pas encore, & que quand elle eſt, nous ne ſommes plus (*a*). Ne craint-il pas les ſuites de la mort ? Encore moins. Epicure ſe rappelle ſes preuves & ſes prétendues démonſtrations, où il réduit tout en atômes qui ne ſentent rien. Cette penſée préſente à ſon eſprit, & miſe en oppoſition vis-à-vis des maux qu'il endure, eſt un contre-poids qui emporte ſa

(*a*) Ep. à Menécée.

douleur. Il voit dans le tombeau où il va deſcendre, un ſommeil & une inſenſibilité éternelle. Il y a plus : cette joie qu'il reſſent eſt toute relative au corps, comme elle doit l'être, ſelon Ciceron, pour être le fruit naturel de ſa Philoſophie. Cela eſt évident : ſon corps ne ſouffrira plus.

Mais d'où vient ce ſouvenir tendre pour les enfans de Métrodore ? Que peut-il en revenir à ſon corps, ſurtout quand il ne ſera plus ? C'eſt un reſte de bienfaiſance dont il fait une derniere leçon à ſes diſciples ; parce que cette vertu, néceſſaire à tout homme dans la ſociété, eſt eſſentielle à quiconque met tout ſon bonheur en cette vie. C'eſt la ſeule de toutes les vertus qui rapporte au centuple. Elle eſt le prix & le garant de la bienveillance des autres hommes, ſans laquelle il n'y a dans la vie, ni

paix, ni plaiſir, ni ſureté. Epicure ayant eu le tems de méditer une lettre ſi courte, en a peſé toutes les expreſſions; & il a vû que ce ſentiment de tendreſſe, venant à la ſuite de ceux que ſa Philoſophie avoit approuvez dans le cours de ſa vie, pouvoit entrer dans l'ordre des rapports dont il avoit penſé que le corps étoit le centre.

En deux mots: ci-devant, quand Epicure reſſentoit les douleurs de la faim & de la ſoif; il buvoit ou mangeoit, pour ſe délivrer de l'une ou de l'autre: quand il reſſentoit des maladies ſupportables; il les ſupportoit, en attendant les intervales du mieux, ou le repos de la guériſon. Aujourd'hui, qu'il éprouve des maux exceſſifs, & qui le menacent, à ſoixante & douze ans, d'une deſtruction, qui, ſelon ſon âge même, étoit peu éloignée, tout bien conſideré dans

le préſent & dans l'avenir, il quitte un poſte ſouverainement malheureux, où le hazard ſeul, à qui il ne doit rien, l'avoit placé. Diogène le cynique avoit dit dans le ſtyle de ſon Ecole, qu'il falloit faire proviſion de philoſophie ou de cordes. Il a cru, lui, qu'il falloit ôter la disjonctive, & ſe munir de tous les deux. Il meurt, non comme le Héros d'Utique, en ſe poignardant lui-même, tragiquement, dans un moment où il étoit ſeul; mais en s'éteignant doucement, & peu à peu, au milieu de ſes amis. Il s'affaiſſe dans un bain d'eau chaude, qui, en même-tems qu'il adoucit ſes douleurs, acheve de relâcher les foibles liens qui le retenoient encore, & le conduit à la mort, ſous l'apparence & avec tous les accompagnemens du ſommeil.

C'étoit ainſi qu'un philoſophe voluptueux

voluptueux, qui ne connoiſſoit de loix que celles du hazard, du mécaniſme, & de l'opinion, devoit terminer ſes jours, dans l'endroit où ſon être ceſſoit d'être un bien pour lui. Il s'eſt délivré de la vie pour ſe délivrer de la douleur. C'eſt l'exemple qu'il a laiſſé à ſes diſciples.

Reſte à ſavoir, ſi la douleur, qui fait renoncer à la vie, ne ſera pas aſſez forte pour faire renoncer à la vertu. C'eſt la derniere analyſe de la Morale d'Epicure, où on trouve auſſi le principe eſſentiel de ſa réfutation.

ARTICLE V.

Extraits de la Lettre d'Epicure à Hérodote (*a*).

CEtte Lettre & celle à Pythoclès qui ſuit celle-ci, pourroient fournir la matiere de pluſieurs volumes à quiconque entreprendroit d'expoſer en détail les dogmes qu'elles contiennent. Que de choſes à dire, ſi on vouloit comparer ces dogmes avec ceux des autres Philoſophes anciens & modernes; ſi on vouloit les juſtifier, ou les réfuter par l'expérience des tems, & par les découvertes des derniers ſiécles !

Nous ne les traduirons pas en-

(*a*) Cet Hérodote étoit diſciple & ami particulier d'Epicure.

tierement pour deux raiſons : la premiere eſt, qu'il y a pluſieurs morceaux qui n'ont que des rapports très-éloignez avec notre objet : la ſeconde eſt que, dans ces mêmes morceaux, le texte eſt ſi incertain, & le ſens du texte ſi obſcur & ſi embrouillé, qu'aulieu de donner les paroles mêmes d'Epicure & ſes penſées, nous n'euſſions offert que les incertitudes & les conjectures des Commentateurs.

Epicure commence celle à Hérodote, par l'expoſition même de ſes vues : c'eſt de faire un précis court & clair des principes généraux de ſa philoſophie, une ſorte de manuel, contenant les véritez fondamentales de ſon ſiſtême, tellement réduites, que l'application puiſſe s'en faire aiſément à tous les détails, dans les occaſions qui ſe préſentent fréquemment de

raiſonner ſur les objets phyſiques.
Nous commençons.

I.

Maxime fondamentale dans la Phyſique des Anciens. Seg. 39. (*a*)

» La premiere vérité, qui ſert de » baſe à tout le reſte, eſt qu'il ne ſe » fait rien de ce qui n'eſt pas ; & » que rien de ce qui eſt ne ſe réduit » à n'être pas (*b*). Car s'il ſe faiſoit » quelque choſe de ce qui n'eſt » pas ; toute matiere ſeroit propre » à former toutes ſortes d'êtres : » il ne faudroit ni ſemences, ni » matiere organiſée. Et ſi ce qui » ſe détruit ſe réduiſoit à ce qui » n'eſt pas ; toutes les eſpéces » périroient, parce qu'il ne reſte-

(*a*) Ces chiffres marquent l'endroit du texte de Diog. Laër. L. X.

(*b*) C'eſt Gaſſendi qui ajoute ce dernier membre, pour figurer avec ce qui précéde & ce qui ſuit.

» roit rien de ce qu'elles auroient » été. »

Epicure n'a pas dit, *rien ne ſe fait de rien*, οὐδὲν ἐξ οὐδενός, mais rien de ce qui n'eſt pas, οὐδὲν δὲ τῶν μὴ ὄντος. Le non-être eſt ce qui eſt ſans forme, ſans nature fixe & déterminée. Le rien, ou le néant, eſt ce qui n'eſt point du tout (*a*). La matiere premiere, ſi elle exiſtoit, ſeroit non-être dans le ſens d'Epicure, quoi qu'elle ne fût point néant. Ainſi, le ſens de ce premier principe eſt qu'il y a dans les premiers élémens, qui ſont, ſelon Epicure, les atômes, une configuration éternelle &

(*a*) Colotes, dit Plutarque, qui n'avoit pas l'ombre de Philoſophie, a pris pour une même choſe, *l'homme non-être*, *& l'homme néant*. Mais Platon met une grande différence entre le non-être & le néant. Voyez le paſſage entier *adv. Col.* p. 1115.

inaltérable, qui détermine la forme des êtres, & qui la maintient conſtament dans les individus de la même eſpéce, ſans y faire intervenir le miniſtere de la Divinité. C'eſt la maxime, *Rien ne ſe fait ſans cauſe*, reſtrainte aux cauſes mécaniques: elle eſt de Leucippe. Nous avons développé les ſens qu'on peut lui donner, dans une diſſertation donnée à l'Académie en 1756.

« L'Univers a toujours été ce » qu'il eſt aujourd'hui, & il ſera » toujours le même. Il n'eſt rien » en quoi il puiſſe être changé. Il » n'y a rien hors de lui qui puiſſe » lui être ajouté, ni cauſer en lui » quelque diférence (*a*) ».

Par *univers*, Epicure entend

(*a*) Ocellus Lucanus a dit la même choſe dans le même ſens. Chap. I. *de Nat. Univ.* On peut même dire que cette doctrine eſt commune à tous les Philoſophes de l'antiquité, ſans exception.

non le monde, mais la maſſe univerſelle des atômes dans l'eſpace infini.

II.

Principes de Compoſition. Seg. 40.

» L'Univers eſt partie corps, & » partie eſpace, ou vuide. L'exiſ- » tence des corps ſe prouve par le » témoignage des ſens, par leſ- » quels nous arrivons aux con- » noiſſances de raiſonnement, » comme nous l'avons dit ailleurs » (*a*). Et s'il n'y avoit point ce » que nous appellons vuide, lieu, » eſpace, nature intactile, les » corps ne pourroient être dans » le lieu, ni ſe mouvoir au travers » du lieu, comme il eſt évident » qu'ils s'y meuvent.

« On ne peut concevoir ni par » idée directe, ni par analogie avec

(*a*) Voyez l'explication des Maximes XXV. XXVI. &c. pages 221. *& ſuiv.*

» les idées directes (*a*), aucune
» autre choſe qui ſoit par elle-
» même. Car nous ne parlons
» pas des eſſences qui réſultent des
» combinaiſons, ni des modes
» qu'on appelle accidentels (*b*).

III.

Corps ſimples & Corps compoſez.

» Parmi les corps, il y en a de
» compoſez, & d'autres ſimples,
» dont ſe forment les compoſez.
» Les ſimples ſont indiviſibles &
» inaltérables; car toutes choſes ſe
» réduiroient au non-être, ſi elles
» n'avoient pas en elles des prin-
» cipes indiſſolubles, dans la diſ-

(*a*) L'intention d'Epicure eſt de faire croire qu'il n'y a point d'être ſimple, intelligent par ſa nature, & par conſequent, point de providence univerſelle.

(*b*) Lec. de Gaſſendi.

» ſolution même du compoſé (*a*).
» Or, ces principes ſont tels, parce
» qu'ils ſont pleins, & qu'ils ne
» donnent aucune priſe aux diſ-
» ſolvans.

IV.

L'Univers eſt ſans borne. Ibid.

» L'Univers eſt infini. Car ce
» qui eſt fini a une extrémité : ce
» qui a une extrémité, peut être
» vû d'ailleurs ; l'univers ne peut
» être vu d'ailleurs ; il n'a donc
» point d'extrémité, ni par conſé-
» quent de fin, il eſt donc infini.
» Or, il eſt infini *de deux manieres* :
» en nombre, par la multitude des
» atômes ; en étendue, par l'im-
» menſité de l'eſpace. Car ſi l'eſ-
» pace étant infini, le nombre des
» atômes étoit fini, les atômes ne

(*a*) Voyez la note ſur le premier article de cette Lettre.

» s'arrêteroient nulle part; mais ils
» ſe perdroient dans l'eſpace, ſans
» trouver aucun obſtacle qui mo-
» difiât leur mouvement par le
» choc. Si d'un autre côté, le nom-
» bre des atômes étant infini, l'eſ-
» pace étoit fini, le lieu manque-
» roit aux atômes.

V.

Configuration des Atômes. Seg. 42.

« Les atômes ou corps pleins,
» dont ſe forment les différentes
» concrétions, comme de leurs
» élémens, ont un nombre indé-
» fini (*a*) de figures différentes.
» Sans cela, on ne pourroit ren-
» dre raiſon de cette variété de

(*a*) ἀπείληπτα. Ce ſont ces figures eſſentielles aux atômes, qui font leur organiſation, & qui préparent & entretiennent les combinaiſons ſpécifiques des élémens, & enſuite de tous les êtres qui ſont compoſez des élémens.

» configurations qui ſe trouvent » dans la nature. Il y a une infinité » d'atômes dans chaque eſpéce de » leurs configurations ; car ſans » cela, les atômes ne feroient pas » infinis en nombre. Mais ces con- » figurations, nous l'avons dit, ne » ſont qu'indéfinies en nombre, » & non pas infinies : parce que ſi » elles étoient infinies, il faudroit » qu'il y eût des atômes d'une » étendue infinie, une infinité de » configurations ſuppoſant l'éten- » due infinie dans quelques eſpé- » ces d'atômes (*a*). »

Epicure veut dire, ſelon Gaſ-

(*a*) Nous avons ſuivi la leçon de Gaſſendi. Diogène-Laërce ajoute de lui-même, comme une nouvelle preuve du nombre fini des configurations, l'impoſſibilité de la diviſion à l'infini. En effet, ſi la diviſibilité s'arrête à un certain point ; il s'enſuit qu'il y a pluſieurs configurations de moins dans la nature des atômes ; par conſéquent, que les configurations ne vont point juſqu'à l'infini.

ſendi, que plus il y a d'étendue dans un corps, plus il y a pour ce corps de configurations poſſibles. Un atôme qui auroit cent millions de faces, ſeroit néceſſairement plus grand que celui qui ne peut en avoir que quatre, & ainſi de ſuite, en ſuivant la progreſſion juſqu'à l'infini.

V I.

Mouvemens des Atômes. Seg. 43.

« Les atômes ont un mouve-
» ment continû & éternel (*a*).
» Les uns ſont emportez à une
» grande diſtance ; d'autres ont un
» mouvement de trépidation, lorſ-
» que, par le mouvement de dé-

(*a*) Diogène ajoute qu'Epicure dit plus bas qu'ils ſe meuvent d'une viteſſe égale, parce que ce mouvement ſe faiſant dans le vuide, la peſanteur ou la légérete de l'atôme, ne cauſent point de différence dans leurs mouvemens.

» clinaiſon, ils ſe ſont accrochez
» mutuellement, ou qu'ils ſe trou-
» vent engagez dans quelque con-
» crétion.

VII.

D'où vient le mouvement des Atômes? Seg. 44.

» La cauſe de ce mouvement
» eſt d'un côté, la nature même
» de l'eſpace, qui environne cha-
» que atôme ſans le contraindre
» aucunement; & de l'autre, la du-
» reté de ces mêmes atômes, qui
» occaſionne des répercuſſions,
» ſelon la nature des concrétions
» qui ſe choquent. Ces mouve-
» mens n'ont point eu de com-
» mencement, parce que les atô-
» mes & le vuide n'en ont point
» eu (*a*).

(*a*) Diogène ajoute qu'Epicure dit plus bas que les atômes n'ont aucune qualité que la configuration, la grandeur &

« Ce petit nombre de principes » peut déjà fournir des idées de la » nature.

VIII.

Pluralité des Mondes. Seg. 45.

» Il y a une infinité de mondes, » dont les uns reſſemblent à ce- » lui-ci, les autres ne lui reſſem- » blent pas. Car les atômes étant » infinis en nombres, comme nous » l'avons démontré, & ſe portant » dans divers endroits de l'eſpace » infini, ils ſe rencontrent loin de » ce monde, dans une infinité de » lieux, pour y former une infinité » de mondes. Les atômes ſont un » fonds qui ne s'épuiſe pas, ni par » la formation d'un monde, ni » par la formation d'un nombre de » mondes qui ſeroit fini, de telle

la peſanteur ; que les couleurs varient | par la ſeule poſition des atômes.

» eſpéce ou de telle autre eſpéce.
» Ainſi, rien n'empêche qu'il y ait
» une infinité de mondes.

IX.

Cauſes de nos ſenſations. 46.

» Il y a des ſimulacres, ou ima-
» ges, ſemblables aux corps; mais
» qui ſont d'une fineſſe dont rien
» n'approche. Car il ne répugne
» point que dans l'eſpace environ-
» nant il ſe forme de ces ſurfaces
» minces, ni que les atômes ſe
» prêtent à la fineſſe & à la conve-
» xité de ces ſimulacres; ni enfin
» que ces ſimulacres s'élévant des
» corps, conſervent quelque tems
» les poſitions & les rapports de
» leurs parties. Nous appellons ces
» images, tantôt idoles, tantôt
» ſimulacres (*a*). »

(*a*) Tout ce qu'Epicure a dit de ces images, a été dit par d'autres, anciens & modernes, de la lumiere réfléchie.

X.

Génération des Images. Seg. 48.

« La génération des images va » auſſi vîte que la penſée. Car le » flux des ſurfaces étant continû, » la ſucceſſion des parties ne peut » être diſcernée (*a*), parce qu'elles » ſe ſuivent ſans aucune interrup- » tion, en conſervant pendant » quelque tems l'ordre des atô- » mes, & la poſition réciproque » des parties du corps, d'où elles » émanent, juſqu'à ce qu'enfin elles » ſe brouïllent & ſe confondent. » Les images qui ſe forment d'el- » les-mêmes dans l'air peuvent ſe » former auſſi rapidement que les » autres; parce qu'elles ſont toutes » en ſuperficie. Il y a ſans doute » d'autres manieres pour les for- » mer; on les admettra, pourvû

(*a*) Meib. lit, ἀιαθήσει, au lieu de σημειοῦται

qu'elles

» qu'elles ne ſoient point détruites » par les ſenſations évidentes, & » qu'on voie comment elles peu- » vent produire leurs effets ſur » nous (*a*). »

Epicure admet ces images que le hazard forme dans les airs, pour expliquer les rêveries des malades, ou des fous, qui ayant des idées bizares, doivent les avoir reçues, ſelon ce Philoſophe, de quelque objet extérieur. Il en eſt de même des idées qu'on a de la Divinité. On voit dans les phantômes de l'imagination les Dieux comme des géans qui traverſent les airs, ou qui regnent dans le vuide des intermondes. Si on les voit, ils ſont; parce que toutes nos idées étant vraies, il faut qu'elles aient été produites par un objet vrai & réel.

(*a*) Cette derniere période nous a paru d'un ſens très-équivoque.

XI.

Qualitez des Atômes. Seg. 54.

« Les atômes n'ont par eux-mê-
» mes aucunes qualitez ſenſibles,
» que la figure, la peſanteur, l'é-
» tendue, & celles qui tiennent né-
» ceſſairement à ces trois. Toutes
» les autres, telles que la couleur,
» la chaleur, &c. changent ſelon
» l'arrangement des atômes. Par
» conſequent, elles ne ſont point
» dans les atômes. Leurs qua-
» litez propres & inhérentes, qui
» ſont celles que nous avons indi-
» quées, ne ſont pas plus altéra-
» bles que les atômes.

« Il faut bien qu'il reſte quelque
» choſe d'indiſſoluble après la diſ-
» ſolution des mixtes, par quoi les
» changemens ſe faſſent, non de
» l'être au néant, ni du néant à
» l'être, mais par la tranſpoſition

» de plusieurs parties, & par l'ad-
» dition & le retranchement de
» quelques autres. Il suit de là,
» que tout être dont les parties ne
» peuvent être transposées, est
» dès-lors incorruptible ; par-
» conséquent, les atômes & leurs
» figures le sont, puisqu'ils restent
» les mêmes dans toutes les dé-
» compositions ».

XII.

Egalité du mouvement des Atômes.

« Le mouvement de tous les
» atômes est nécessairement égal,
» tant qu'ils se meuvent dans le
» vuide, parce que rien ne les ar-
» rête. Les plus pésans n'ont point
» plus de viteſſe que les plus lé-
» gers ; parce qu'il n'y a pas plus
» d'obstacle aux uns qu'aux autres ;
» ni les plus petits que les grands,

» parce que l'eſpace eſt également
» libre pour les uns & pour les au-
» tres. C'eſt toujours la même vi-
» teſſe, que le mouvement ſoit
» direct ou réfléchi, en enhaut, par
» les chocs, ou en enbas, par leur
» propre poids.

XIII.

Nature de l'Ame. Seg. 63.

« Conſidérons maintenant les
» ſenſations & les affections de
» l'ame : elles nous feront com-
» prendre aiſément que l'ame eſt
» un corps très-ſubtil, répandu
» dans toute une combinaiſon or-
» ganiſée, & très-approchant d'un
» ſouffle de flamme, tenant à la
» fois de l'air & du feu. Cependant
» les parties de ce feu ſurpaſſent
» encore en fineſſe celle de ces
» deux élémens. C'eſt ce qui rend
» l'ame ſenſible à toutes les affec-

» tions du composé. Cette nature
» de l'ame est prouvée par ses fa-
» cultez, par ses affections, par
» son agilité, par ses pensées, &
» par toutes les propriétez que la
» mort nous fait perdre.

» L'ame est la principale cause
» du sentiment, qu'elle ne pro-
» duiroit pas cependant, si elle n'é-
» toit pas attachée à une certaine
» organisation. Le corps organisé,
» qui met l'ame en état de sen-
» tir, partage avec elle, & par
» elle, cette faculté; quoiqu'il ne
» partage pas les autres. C'est pour-
» quoi l'ame se retirant, le corps
» ne sent plus. Il n'avoit point par
» lui-même le sentiment, mais par
» son union avec un autre être,
» qui l'a, par sa conformation natu-
» relle, φύσει, c'est-à-dire, par une
» faculté préparée en elle pour
» recevoir par le mouvement, des
» impressions sensibles, & les com-

» muniquer au corps, à cauſe de
» la cohéſion intime & du rapport
» ſympatique de ces deux parties.

« Et voilà pourquoi tant que
» l'ame eſt unie au corps, quand
» même on en retrancheroit des
» membres, la ſenſibilité ſubſiſte.
» Mais cette ſenſibilité n'eſt plus
» dès que l'ame a péri par la diſ-
» ſolution, ſoit de tout le corps,
» ſoit de quelqu'une de ſes parties,
» où l'ame eſt contenue principa-
» lement. Le corps reſte entier,
» & avec toutes ſes parties, quoi-
» que ſans ſentiment, parce qu'il
» a perdu cette quantité d'atômes
» déterminée par la nature, pour
» conſtituer l'eſſence de l'ame.

XIV.

Ce que devient l'Ame après la mort.

« Quand ce compoſé ſe diſſout,

» l'ame ſe diſperſe & n'a plus les
» mêmes facultez. Elle ne reçoit
» plus d'impreſſions par le mou-
» vement, & par conſéquent, elle
» n'a plus de ſentiment: car on ne
» peut concevoir que le ſentiment
» reſte dans un être qui n'a plus les
» mêmes rapports, & qui ne reçoit
» plus les mêmes impreſſions que
» lorſqu'il ſentoit.

XV.

De quels atômes l'Ame eſt compoſée. Ibid.

« L'ame eſt compoſée d'atômes
» très-polis & très-ronds, aſſez
» ſemblables aux atômes de feu.
» (*a*).

XVI.

Où réſide l'Ame. Ibid.

» La partie raiſonnable de l'ame

(*a*) Lec. de Gaſſ. Meibom lit, très-differents des atômes de feu.

» a ſon ſiege dans la poitrine ;
» comme il paroît par les ſenſa-
» tions de joie & de craïnte : &
» ſa partie irraiſonnable eſt dans
» tout le reſte du corps (*a*).

» Maintenant ſi on rapporte tout
» ce que nous avons dit ſur l'ame,
» aux paſſions & aux ſenſations
» qu'elle éprouve, & qu'on ſe rap-
» pelle en même-tems ce que nous
» avons dit dans le commence-
» ment, il ſera aiſé d'appercevoir
» qu'elles ont toutes leur origine
» dans les impreſſions reçûes, par
» leſquelles on explique tous les
» détails.

XVII.

*Formation des Mondes par les tour-
billons.* Seg. 73.

» Les mondes, ainſi que toutes
» les autres concrétions finies, qui

(*a*) Voyez I. Part. Art. 4.

» ont de la reſſemblance avec tous
» les objets que nous voyons, ſe
» ſont formez de l'infini en ſe ſé-
» parant par des tourbillons parti-
» culiers, les uns plus grands, les
» autres plus petits. Ils ſe détrui-
» ront les uns plutôt, les autres
» plus tard, les uns par une cauſe,
» les autres par une autre.

» Il ne faut pas croire non-plus
» que tous les mondes aient né-
» ceſſairement la même figure.
» Les uns ſont ronds, les autres
» ovales, les autres autrement.
» Cependant toutes ſortes de figu-
» res ne leur conviennent pas.

XVIII.

Oiſiveté des Dieux. Seg. 76.

» Quant aux choſes céleſtes,
» il ne faut pas croire que les mou-
» vemens des aſtres, leurs retours,
» leurs éclipſes, leurs leyers, leurs

» couchers, & les autres phéno-
» ménes ſemblables ſoient cauſez
» par aucune puiſſance heureuſe &
» immortelle qui les gouverneroit,
» ou qui leur auroit donné des
» loix dans le commencement.

» Peut-on concilier les ſoins,
» les détails pénibles, le cour-
» roux, la faveur, avec le parfait
» bonheur ?

» Ils ne conviennent qu'à la
» foibleſſe, à la crainte, à l'indi-
» gence (*a*). On ne dira point
» non-plus que ce ſont je ne ſais
» quels Etres divins & heureux qui
» aient voulu d'eux-mêmes ſe
» charger de rouler avec les aſtres
» (*b*) ? N'uſons que de termes
» convenables au reſpect que nous

(*a*) Voyez Max. I.

(*b*) M. Meibom, dont nous avons ſuivi la leçon, prétend qu'Epicure attaquoit indirectement Ariſtote, qui avoit dit que les aſtres étoient conduits par des êtres de nature etherée ou de feu céleſte.

» leur devons, & dont on ne puiſſe
» rien déduire qui n'y ſoit con-
» forme : ſans quoi nous en ſerons
» bien-tôt punis par le trouble in-
» térieur de nos ames. Diſons que
» dans le commencement il s'eſt
» formé des tourbillons d'atômes
» qui ont produit le monde, & en
» même-temps ces loix conſtantes
» & immuables qui en perpétuent
» les phénomênes.

XIX.

Les Dieux ne ſont nullement à craindre. 81.

« Enfin, ajoûtons à tout ce que
» nous avons dit, que la plus grande
» peine qui fatigue les ames hu-
» maines eſt de croire qu'il y a des
» Etres éternels, & heureux, qui
» aient des fonctions, des volon-
» tez, des paſſions, qui ne peu-
» vent cependant point s'accorder

» avec ce bonheur & cette immor-
» talité, & de voir en perſpective
» des malheurs éternels dont les
» hommes ſont menacez par les
» fables..., ſe donnant par leurs
» fauſſes idées, & leurs ſotes
» frayeurs des tourmens & des
» maux auſſi réels & auſſi conti-
» nus que s'il y en avoit des cau-
» ſes réelles. La tranquilité d'ame
» demande qu'on s'affranchiſſe de
» toutes ces opinions, & qu'on
» ſe tienne conſtament aux prin-
» cipes généraux. »

ARTICLE VI.

Extraits de la Lettre d'Epicure à Pythocles.

PYTHOCLES étoit un jeune-homme qui avoit mérité l'amitié particuliere d'Epicure. C'étoit, dit Gaſſendi, d'après Plutarque, le plus beau naturel qu'il y eût dans la Grèce. Il a eu raiſon de ne point traduire le reſte de l'éloge (*a*). Ce fut à ſa priere qu'Epicure ſe détermina à faire ſur les Météores, c'eſt-à-dire, ſur les phénomênes, qui annoncent avec plus d'éclat, l'exiſtence & la puiſſance d'un Maître ſouverain dans la nature, ce qu'il avoit fait ſur les premieres cauſes phyſiques,

(*a*) *Adv. Col.* p. 1124. C.

je veux dire un précis de ſa doctrine, où l'on vît avec évidence dans une expoſition réduite, la cauſe naturelle & mécanique de ces phénomênes ; & par conſéquent, l'inutilité d'une Cauſe premiere & intelligente, dont les fonctions ſe portant ſur les détails de la nature, auroient pû ſe porter juſqu'à la conduite de l'homme, & rendre celui-ci juſticiable d'un tribunal qui auroit pû influer ſur ſon bonheur & ſur ſon malheur. Voilà l'objet d'Epicure dans cette lettre. On va l'entendre lui-même.

I.

Pourquoi on étudie la Phyſique. 82.

« Mettez-vous d'abord dans » l'eſprit qu'on ne doit ſe propoſer » l'étude des phénomêmes cé- » leſtes, ſoit en général, ſoit en « particulier, pour d'autres fins

» que la paix de l'ame & la tran-
» quilité de l'eſprit. C'eſt l'objet
» unique de toutes les parties de
» la philoſophie. Cependant, il
» ne faut point demander l'impoſ-
» ſible ſur cette matiere, ni exiger
» par-tout des principes auſſi
» évidents qu'en Morale, ou en
» Phyſique, tels que ceux-ci, *l'u-*
» *nivers eſt corps & vuide, les pre-*
» *miers corps ſont indiviſibles*, &
» d'autres ſemblables, dont les ob-
» jets n'ont qu'une maniere d'être,
» pour être d'accord avec les phé-
» nomênes. Car cela ne ſe trouve
» point dans la matiere préſente,
» où le même phénomêne peut
» avoir diférentes cauſes, & par-
» conſéquent diférentes explica-
» tions, également d'accord avec
» les idées produites par les ſens.
» Il ne s'agit point de débiter ſur
» la phyſique des opinions nou-
» velles ſans preuves, mais de ſui-

» vre pas-à-pas les phénomênes,
» où ils nous conduiſent.

» Le bonheur de notre vie dé-
» pend de l'imperturbabilité de
» notre ame, & non de diſcours
» préſomptueux, ou d'opinions
» prétendues neuves, qui ne por-
» tent ſur rien. »

On croiroit, à en juger par ce prélude, qu'Epicure, ſe déclarant ſi hautement contre les aſſertions téméraires & préſomptueuſes, va nous donner le vrai, ſimple & pur, abſolument ſéparé de tout ce qui n'eſt qu'opinion, ou jugement incertain. Il n'en veut qu'aux opinions excluſives, & prétend qu'on doit admettre toutes les explications qui ont quelque analogie avec ce que nous voyons ſous nos yeux, & qu'on n'en rejette aucune.

« Tout ce que nous diſons ſur
» les Météores ſera conſtaté ſuffi-
« ſament

» ſament, ſi après avoir préſenté » différentes cauſes, toutes d'ac- » cord avec ce qui ſe paſſe autour » de nous, nous ne donnons l'ex- » cluſion à aucune. Car ceux qui » en adoptent une & rejetent les » autres, qui ne ſont pas moins » vraiſemblables, courent riſque » d'abandonner le vrai pour des » romans ».

Voici de quelle maniere Epicure raiſonnoit : Quand on a une ſeule explication mécanique d'un phénomêne, on n'a pas beſoin d'avoir recours à l'action des Dieux pour l'expliquer ; à plus forte raiſon, quand on en a pluſieurs. Or, nous adoptons toutes les explications mécaniques des phénomênes ; donc, il ſera inutile d'avoir recours à l'action de la Divinité pour en rendre raiſon.

Les ennemis d'Epicure lui reprochoient d'être entierement igno-

rant, & très-mauvais logicien : j'ai laiſſé au Lecteur à en porter ſon jugement dans les occaſions qui ſe ſont préſentées dans la lettre à Hérodote, & qui ſe préſenteront encore dans celle-ci. Notre unique objet eſt d'expoſer, & de fournir des preuves de notre expoſition.

II.

Définition du Monde. Seg. 88.

» Le monde eſt cette convexité » du ciel qui comprend les aſtres, » la terre, & tous leurs phénomê- » nes. C'eſt une portion de l'infini » terminée en elle-même par des » extrémitez qui ſont denſes ou » rares, en mouvement ou en re- » pos, rondes ou triangulaires, » ou de quelque autre figure : car » aucune de ces formes ne répu- » gne en ſoi, ni aux phénomênes.

» Lorſque cette convexité ſe bri-
» ſera, tout l'intérieur ſe décom-
» poſera, & tombera dans la con-
» fuſion.

» Nous ne pouvons ſavoir de
» quelle nature ni de quelle forme
» ſont les limites de ce monde, ni
» où elles ſont ; mais nous pou-
» vons ſavoir qu'il y a une infinité
» de mondes.

III.

Comment ce Monde a pû ſe former ? Seg. 89.

» On conçoit qu'un monde tel
» que celui-ci a pu ſe former, ſoit
» dans les intermondes (nous ap-
» pellons ainſi l'intervalle qui ſé-
» pare deux ou pluſieurs mondes),
» ſoit dans un eſpace entierement
» dégagé de toutes concrétions ;
» (mais qui n'eſt pas un vuide ab-
» ſolu, comme l'ont dit quelques

» Philoſophes), lorſque les atô-
» mes ou ſemences convenables
» venant d'un ou de pluſieurs au-
» tres mondes, ou de quelque in-
» termonde, s'uniſſant peu-à-peu,
» ſe condenſant, ſe tranſportant au
» gré du hazard, & recevant d'ail-
» leurs des accroiſſemens, acquie-
» rent enfin la ſolidité de l'organi-
» ſation que comporte la nature
» des premiers fondemens de la
» maſſe entiere. Car ce n'eſt pas
» aſſez de parler de la rencontre
» des atômes, ni de leur circonvo-
» lution (*a*) dans l'endroit de l'eſ-
» pace, ou il doit ſe former un
» monde par les loix mécaniques,
» ni de dire que la maſſe s'accroît
» juſqu'à ce qu'elle en ait touché
» une autre, comme l'ont dit quel-
» ques-uns de ceux qu'on appelle
» Phyſiciens. Cela répugne à nos
» idées & aux phénomênes.

(*a*) Δῖνοι ou Δίνησις.

IV.

Formation des Aſtres. Seg. 90.

» Le Soleil, la lune, & les au-
» tres aſtres n'ont point été formez
» à part, & enſuite reçus dans ce
» monde. Ils ſe ſont accrus & con-
» formez, (de même que la terre,
» la mer, & ce que l'une & l'autre
» renferme), par les ſécrétions &
» les circonvolutions d'une ma-
» tiere ſubtile, ſemblable à l'air,
» au feu, ou tenant de tous les
» deux. Les ſens même nous don-
» nent idée de cette eſpéce de for-
» mation.

V.

Grandeur du Soleil & des autres aſtres. Seg. 91.

» Le ſoleil & les autres aſtres
» ne ſont pas relativement à nous

» plus grands qu'ils ne le paroiſ-
» ſent (*a*).

» Mais en eux-mêmes, ils peu-
» vent être un peu plus grands,
» ou un peu moins, ou préciſé-
» ment la même choſe (*b*). On
» peut en juger par les feux que
» nous voyons à une certaine diſ-
» tance de nous. Quelque diffi-
» culté qu'on faſſe ſur ce point,
» on les réſoudra aiſément, ſi on
» part toujours de ce qui ſe paſſe
» ſous nos yeux, comme nous
» l'avons démontré amplement
» dans nos livres de phyſique. »

Epicure, qu'il ſoit permis de l'obſerver une fois en paſſant, pourroit bien être de ceux qui ne

(*a*) Anaximandre a penſé que le Soleil étoit un globe concave qui vomiſſoit le feu par une bouche auſſi grande que la terre. *Plut. Plac. II. c. 21.*

(*b*) *Huic* (Epicuro) *Sol bipedalis fortaſſe: tantum enim eſſe cenſet quantus videtur, vel paulò aut majorem, aut minorem.* Cic. de Fin. I. n. 6.

montrent jamais tant de confiance que quand ils ne ſont point ſûrs d'eux-mêmes. Ce trait d'ignorance ſur la grandeur des aſtres lui a été ſouvent reproché par ſes ennemis. On en verra d'autres, ſans compter ceux qu'on a déjà vûs.

VI.

Mouvement journalier des Aſtres. Seg. 92.

» Le lever & le coucher du » ſoleil & des autres aſtres peut » venir d'un feu qui s'allume en » certains endroits du ciel, & qui » s'éteint dans d'autres, par la ren- » contre d'une matiere propre à » produire ces deux phénomênes » (*a*). Nul exemple ne s'y oppoſe. » Peut-être auſſi viennent-ils de » l'élévation de ces aſtres ſur l'ho-

(*a*) C'étoit l'opinion des Stoïciens. *Voyez* *Plut. Placit. II.* 23.

» riſon, & de leur abaiſſement au-
» deſſous, par la même raiſon.

» Le mouvement des aſtres peut
» s'expliquer par le mouvement
» général du ciel même qui les
» entraîneroit avec lui ; ou par une
» progreſſion qui leur ſeroit propre
» dans un ciel immobile, en ſuivant
» certaines loix mécaniques éta-
» blies dès l'origine, & dont l'im-
» preſſion aura commencé en
» orient ; ou enfin, par l'action
» d'un feu qui s'avance toujours
» dans le ciel, en pourſuivant ſon
» aliment.

VII.

Mouvement périodique du Soleil & de la Lune. Seg. 93.

» Les retours périodiques du
» ſoleil & de la lune peuvent être
» cauſez par l'obliquité même du
» ciel, qui, avec le tems, auroit
» pris cette configuration ; ou par

» la réſiſtance de l'air ; ou parce
» que la matiere qui nourrit les
» aſtres ſeroit diſpoſée de cette
» ſorte, & les attireroit de celle
» qui ſeroit conſumée, à celle qui
» ne le ſeroit point. Enfin, ils peu-
» vent venir du premier ébranle-
» ment qui a déterminé les aſtres
» dont il s'agit, à un mouvement
» ſpiral & périodique. Aucun de
» ces moyens ne répugne, ſi on
» les rapproche de ce qui nous eſt
» connu, ſans s'embaraſſer des
» ſiſtêmes ſerviles des Aſtrono-
» mes (*a*).

VIII.

De la Lune en particulier. Seg. 95.

» Les accroiſſemens & les dé-
» clins de la lune peuvent ſe faire
» par ſon mouvement ſur elle-mê-

(*a*) Epicure eſt toujours dur ou mépriſant dans les qualifications qu'il donne à ceux qui ne ſont pas de ſon avis.

» me, *en lui ſuppoſant un côté obſ-*
» *cur*, ou par quelque configura-
» tion de l'air comprimé; ou par
» l'interpoſition de quelque corps
» opaque, ou enfin, par quelque
» autre moyen, qui, ſe pratiquant
» ſous nos yeux, peut nous ex-
» pliquer de pareils effets ...

» La lune peut avoir ſa lumiere
» par elle-même, ou l'emprunter
» du ſoleil: il y a des exemples de
» l'un & de l'autre. Nul phéno-
» mêne ne s'y oppoſe ...

» Cette face qui paroît ſur l'orbe
» de la lune, peut venir de la dif-
» férence des parties qui la com-
» poſent; ou d'un corps opaque
» qui la couvre; ou de quelque
» autre cauſe ſemblable à ce que
» nous voyons ailleurs. Car il faut
» s'attacher conſtament à ces pre-
» miers fondemens de nos con-
» noiſſances, ſans leſquelles il n'y
» a point de tranquillité à eſpérer,

Cette face apparemment avoit de quoi effrayer le petit peuple de la ſecte, qui n'étoit rien moins que ſubtil, *genus minimè malitioſum.* Comme les Dieux, ſelon Epicure, avoient la figure humaine, ils pouvoient craindre que ſous ce maſque pâle, il n'y eût quelque eſprit curieux de la conduite des hommes, & capable d'agir en conſéquence de ce qu'il auroit vu.

IX.

Des Eclipſes. Seg. 66.

» Les éclipſes du ſoleil & de la » lune peuvent arriver par l'ex- » tinction même de la lumiere de » ces deux aſtres, ou par l'oppo- » ſition de quelque autre corps » tel que le ciel & la terre, &c. »

Ce n'eſt pas aſſez pour Epicure d'avoir une bonne explication; il

ramaſſe auſſi les mauvaiſes, afin de faire nombre, & de peur de donner dans les explications excluſives.

» Le retour régulier des éclipſes » doit s'expliquer comme d'autres » phénomênes qui ſont ſous nos » yeux. On n'a pas beſoin pour » cela de la puiſſance des Dieux, » qui doivent être ſans aucune » fonction, & jouir d'un bonheur » complet. Si on les appelle ; toute » la phyſique des corps céleſtes eſt » inutile pour nous tranquiliſer. »

Et ſi on ne les appelle pas, elle eſt inexplicable. On doit les appeller pour être premiere cauſe, & pour fonder les loix générales du mouvement ; enſuite on appelle l'obſervation & le raiſonnement, c'eſt-à-dire, la phyſique, pour expliquer les cauſes ſecondes & leurs effets.

X.

Cauſes de la variation des jours & des nuits. Seg. 98.

» La variation ſucceſſive dans » la longueur des jours & des nuits » peut venir de ce que le ſoleil va » tantôt plus vîte & tantôt plus » lentement, ſelon les lieux qu'il » a à traverſer, ſoit au-deſſus, ſoit » au-deſſous de l'horiſon; ou parce » que la route eſt tantôt plus lon- » gue & tantôt plus courte ; ou » parce qu'elle eſt plus difficile en » certains endroits & moins en » d'autres : nous voyons ici bas » des effets & des cauſes ſembla- » bles. »

Hâtons-nous de venir au tonnere, aux éclairs, à la foudre, ſur leſquels les Epicuriens ont beſoin d'être raſſurez.

XI.

Du Tonnere. Seg. 100.

» Les tonneres peuvent être
» cauſez par des vents qui ſe rou-
» lent & ſe trémouſſent dans les
» cavitez des nuages, comme dans
» nos tonneaux vuides ; ou par
» l'exploſion d'un feu que l'air
» anime ; ou par la rupture & la
» ſéparation violente des nuages ;
» ou par le choc & le froiſſement
» des nuages congélez : enfin,
» les phénomênes terreſtres nous
» fourniſſent pluſieurs explications
» de celui-ci.

XII.

Des Eclairs. Seg. 101.

» Il y en a auſſi pluſieurs pour
» l'éclair. Le frottement & le choc
» des nuages peuvent produire la

» configuration qui donne le feu,
» & par conſéquent l'éclair. Les
» vents ſe portant à travers les nua-
» ges, peuvent pouſſer des bouf-
» fées de flammes. L'éclair peut
» naître par expreſſion, d'un nuage
» comprimé, ſoit par un autre nua-
» ge, ſoit par les vents. Ce peut
» être la lumiere des aſtres, inter-
» ceptée d'abord par les nuages,
» & rendue enſuite par l'action des
» vents ou de ces mêmes nuages
» qui la laiſſent échapper. Ce peut
» être encore cette même lumiere
» criblée à travers les nuages, au
» moment que le feu agit dans les
» nuées & qu'il produit le tonnere
» par leur mouvement. Ce peut
» être l'air enflammé par l'excès
» du mouvement & par le choc
» violent des réflexions (102);
» enfin, ce peut être le briſement
» des nuées fait par les vents: les
» atômes ignez s'élançent & font
» briller l'éclair.

» L'éclair précéde le tonnere; » parce que dans l'inſtant ou le » vent tombe ſur la nuée, la con- » figuration qui produit l'éclair ſe » fait, & que le même vent ſe déve- » lopant ne produit le tonnere que » l'inſtant d'après : ou ſi l'on veut » que les deux effets ſoient ſimul- » tanez, il faudra dire que l'éclair » arrive à nous plus vîte que le » tonnere. C'eſt ainſi que l'action » qui ſe fait avec bruit, & qu'on » voit à une certaine diſtance nous » envoie l'image avant le ſon.

XIII.

De la Foudre. Seg. 103.

» La foudre peut être l'effet de » pluſieurs vents empriſonnez, qui » ſe roulent violemment, s'en- » flamment & briſent la nuée par » un feu qui ſe précipite tantôt ſur » les montagnes, tantôt ſur d'au- » tres

» tres lieux, qui ſont au-deſſous. » Ce briſement violent ſe fait à » cauſe de la condenſation ex- » trême des nuages environnans, » laquelle empêche le feu de pé- » nétrer peu-à-peu, & l'oblige à » l'effort qui le met en liberté. Il » peut y avoir encore d'autres cau- » ſes : l'eſſentiel eſt de ne point » donner dans les cauſes chiméri- »ques. »

Ces cauſes chimériques ſeroient le bras de quelque divinité offenſée, qui ne tonneroit jamais que pour annoncer ſa colere aux mortels coupables à ſes yeux.

XIV.

Des Cometes. Seg. 111.

» Il y a des comêtes, lorſqu'un » feu nourri dans certains lieux de » l'air, pendant un certain tems » s'allume : & que le ciel par une

» certaine diſpoſition de la matiére
» environnante le ſoutient pendant
» un certain tems au-deſſus de nos
« têtes (*a*); ou lorſque, mues par
» certaines conjonctures, elles
» s'approchent de nous, & vien-
» nent briller à nos yeux. Elles
» diſparoiſſent par les cauſes con-
» traires, ſoit que quelque choſe
» s'oppoſe à leur mouvement,
» comme la terre, cette partie im-
» mobile autour de laquelle le reſte
» tourne; ſoit qu'elles aient au-
» tour d'elles un tourbillon qui les
» empêche d'approcher de nous,
» de même que d'autres aſtres;
» ſoit enfin le défaut de matiere,
» dont elles ſe repaiſſent, où on les
» voit, & qui les empêche d'aller
» où on ne les voit pas. Explica-
» tions qui ne ſont pourtant point
» excluſives.

(*a*) Lec. de Meibom.

XV.

Des Planetes. Seg. 113.

» Parmi les aſtres il y en a » qu'on appelle errans, par ce que » leur mouvement eſt tel, & d'au- » tres fixes & non errans. Il peut » ſe faire que dans les commen- » cemens ils aient été déterminez » par des loix particulieres, les uns » à l'uniformité dans leur mouve- » ment; les autres à quelques va- » riations contraires aux loix gé- » nérales du mouvement circulai- » re. Il peut ſe faire encore que » dans les routes qu'ils parcourent, » les lieux ſoient tellement diſpo- » ſez en certains endroits, que les » aſtres y ſuivent toujours le même » ordre; & qu'ailleurs au contraire, » il y ait des irrégularitez dans » leurs courſes. Il ſeroit inſenſé » de s'attacher à une ſeule cauſe,

» lorſqu'on voit par les phénomê-
» nes, qu'il peut y en avoir plu-
» ſieurs. C'eſt témérairement que
» les partiſans d'une aſtrologie fri-
» vole cherchent des explications
» ridicules, aſſujétiſſant la Divi-
» nité à des ſervices indignes d'elle.

XVI.

Des Préſages. Seg. 115.

» Les préſages que l'on tire de
» certains animaux ne ſont que des
» faits occaſionnez par l'influence
» des ſaiſons. Dira-t-on que les
» oiſeaux qui changent de climats
» forcent l'hiver d'arriver? ou qu'il
» y ait quelque part des divinitez
» aſſiſes, en attendant le départ de
» ces animaux comme un avis
» pour agir en conſéquence? Il
» n'eſt point d'animal, quelque ſtu-
» pide qu'il ſoit, en qui puiſſe naî-
» tre cette penſée: comment pour-

» roit-elle être dans les Dieux » ?

On conviendra aiſément qu'il falloit que Pythocles & les autres Epicuriens pour qui Epicure a écrit cet abregé ſur les phénomênes céleſtes, ne fuſſent guères allarmez ſur l'action des Dieux, ſi les explications qu'on vient de voir ont ſuffit pour leur mettre l'ame en repos. Quand toutes ces explications ſeroient vraies, elles ne donneroient que les cauſes ſecondes; & c'eſt des premieres ſeules qu'il s'agit.

Nos modernes rient de cette maniere de procéder. Ils n'ont pas tort. Mais ils oublient dans ce moment ce qu'ils ont éprouvé eux-mêmes, qu'une demi-preuve & quelquefois moins, ſuffit à quiconque déſire d'être perſuadé. Eſt-ce raiſonner, dit-on, que d'attribuer au hazard les mouvemens du

ciel ſi certains, le cours des aſtres ſi régulier, toutes choſes ſi bien liées enſemble, ſi bien proportionnées & conduites par des loix ſi conſtantes & ſi invariables?

Mais eſt-ce raiſonner davantage que d'attribuer tous ces effets merveilleux à une cauſe néceſſaire, qui connoît ſans action, qui choiſit ſans deſſein, qui ſe meut ſans liberté, qui ſe modifie par nature & par néceſſité? Lequel vaut mieux du hazard, ou de la fatalité, aveugle ou non, pour donner une ordonnance réelle à l'univers, de la dignité à l'homme, du mérite à la vertu? Dans l'un & dans l'autre ſiſtême, le monde eſt-il autre choſe qu'un palais ſans roi, l'homme qu'un animal ſans deſtination, la vertu qu'une opinion de mode? Le monde phyſique eſt-il autre choſe qu'une maſſe organiſée ſans

deſſein ; & le monde moral qu'un ſiſtême de politique ?

On eſt étonné qu'il y ait eû un homme qui ſe ſoit perſuadé, que certains corps ſolides ſe mouvoient d'eux-mêmes par leur péſanteur naturelle, & que de leur concours fortuit, il ſe ſoit formé un monde tel que celui-ci. On a raiſon.

Mais ne doit-on pas être étonné de même qu'il y ait des gens d'eſprit, qui, avec je ne ſais quels principes métaphyſiques, dont l'unité rigoureuſe, la ſubſtance générale, la nature naturante, & la nature naturée ſont les notions élémentaires, ont cru pouvoir compoſer ce même monde, & établir par enthouſiaſme, ces idées bizarres & inintelligibles, à la place de la tradition du genre humain? On peut du moins imaginer les

atômes, les concevoir juſqu'à un certain point, concevoir leur mouvement, leurs rencontres..... Mais ces autres principes, dont pourtant on veut tirer les mêmes conſéquences par rapport au bonheur de la vie, joignent aux inconvéniens des atômes une incompréhenſibilité abſolue, ſous laquelle l'eſprit gémit gratuitement, ſans que le cœur en ait plus de liberté.

Qu'on compare ces chimères énigmatiques avec la noble ſimplicité de la doctrine qui ſert de frein & de conſolation au vulgaire : « Nous commençons par » croire qu'il y a un Dieu maître » de tout, & qui gouverne tout, » qui diſpoſe de tous les événe- » mens, qui ne ceſſe de faire du » bien au genre humain ; dont les » regards démêlent ce que cha-

» cun eſt, ce que chacun fait, tout
» ce qu'on ſe permet à ſoi-même,
» dans quel eſprit & avec quels
» ſentimens on profeſſe la loi, la
» religion; & qui met de la diffé-
» rence entre l'homme pieux &
» l'impie... Peut-on nier que ces
» ſentimens-là ne ſoient d'une
» grande utilité, & combien eſt
» ſainte une ſociété d'hommes per-
» ſuadez qu'ils ont au milieu d'eux
» & pour juge & pour témoin un
» Dieu juſte, infiniment puiſ-
» ſant? » *Sit hoc perſuaſum civibus dominos eſſe omnium rerum ac moderatores, Deos: eaque quæ geruntur, eorum geri ditione ac numine, eoſdemque optimè de genere hominum mereri; & qualis quiſque ſit, quid agat, quid in ſe admittat, quâ mente, quâ pietate colat religiones intueri: piorumque & impiorum habere rationem. Utiles eſſe opiniones has, quis*

neget, quàmque ſancta ſit ſocietas civium, inter ipſos Diis immortalibus interpoſitis tum judicibus, tum teſtibus? Cic. de Leg. II. 7.

FIN.

TABLE.

DES MATIERES.

A

AFFECTIONS, de deux espéces, 228
Leur usage, *ibid.*
Amitié, selon Epicure, terre qu'on seme, 238
Ciceron mal cité à ce sujet par Bayle, 240
Amour de soi, principe de toute action humaine, 33
Ame humaine, ce que c'est, 69
Ses élemens : 71
A en soi un certain principe, qu'Epicure ne peut nommer, *ibid.*
Dépend du corps, 78
Cette dépendance ne prouve point qu'elle soit corps, *ibid.*
Ce qu'elle devient après la mort, 326
Où elle réside, *ibid.*
Ame parfaite, 35
Apologue de Prodicus, 135
Aristippe, admettoit la volupté sensible, 62
Deshonnoré par ses successeurs, 23
Aristote a un art qui n'est qu'à lui, 21
Astres, comment formez, 345
Aveux d'Epicure, 116

B

Balance Epicurienne,
Beſoins & maladies du corps, 95
Bien agréable, 40
Honnête, *ibid.*
Bêtes ſupérieures à l'homme, 211
Bêtes plus philoſophes que les Epicuriens, 212

C

Caprice auſſi fort quelquefois que le beſoin, 236
Cauſes de nos ſenſations, 319
Cléanthe cité, 117
Claſſes des Philoſophes, trois, 37
Réduites à deux, 38
Choiſir l'arbre pour ſe pendre, (proverbe) 30
Combat de la raiſon Epicurienne contre la paſſion, 104
Cometes, 353
Configuration des atômes, 315
Connoiſſance de la nature divine néceſſaire au bonheur, 42
Corps parfait, 35
Corps ſans douleur, ame ſans trouble, principe, 193
Corps ſimples & corps compoſez, 312
Crainte des défenſeurs des principes innez, 254
Fondée ſur de juſtes raiſons, 235
Qui ne ſont pourtant pas néceſſaires au ſiſtême qu'ils combattent, 256
Crainte a chaſſé les Dieux de l'Univers, 54
Crime des ſectes qui tuent l'ame avec le corps, 137

D

Danger de l'Epicureïſme pour la ſocieté, 144
Définition du monde, 338
Comment il s'eſt formé, 339
Démocrite remit ſa mort d'un jour, & pourquoi, 297
Dogmes eſſentiels à la philoſophie d'Epicure, & pourquoi, 229
Dieux, ce que c'eſt, ſelon Epicure, 59
Sont incapables de tout, 59
Dorment dans les Intermondes, 61
Ne ſont point à craindre, 331
Ne ſont que de beaux tableaux, 205
Douleur, ce que c'eſt, 95
Douleur de l'eſprit, *ibid.*
Douleur du corps, *ibid.*
Droit naturel, ce que c'eſt, 253
Juſtice de ſoi n'eſt rien, 244
Injuſtice par ſoi n'eſt rien, *ibid.*
Droit, ſans bornes, quand il a lieu, 250

E

Eclairs, 350
Eclipſes, 347
Enfans de Metrodore recommandez par Epicure, pourquoi, 302 & 290
Ecrire pour les Philoſophes: comment on le doit, 6
Egalité du mouvement des Atômes, 323
Epicuriens anciens & modernes comparez, 171
Comparez avec les autres Philoſophes, 139
Leurs avantages, *ibid.*

Epicurien rit quand il penſe aux Solons & aux Lycurgues, 29, & aux Epaminondas, 144
Vertueux, entend mal ſes intérêts, 125
N'eſt point vertueux par ſa philoſophie, 137
Aime la vie, 190
Epicure, comment il devient Philoſophe, & à quel âge, 17
Ne craint point ſes rivaux, 18
Avoit très-peur des Dieux & de la mort, 55
Avoit été élevé dans la crainte des eſprits, *ib.*
Crut ſe raſſurer par la Philoſophie, 56
Etoit d'une complexion ſingulierement foible, 297
S'établit dans un jardin, 18
Mépriſe les autres Philoſophes, 25
A quel âge il mourut, 297
Meurt dans un bain d'eau chaude, 298
Avale un verre de vin pur en mourant, *ibid.*
Son caractere, 19
Sa confiance, *ibid.*
Compoſa 300 volumes, ſans citer perſonne, 26
Sa mémoire perſecutée, 7
Puis juſtifiée avec affectation, 8
Veut paſſer pour ſeul architecte de ſon ſiſtême, 25
Il eſt aiſé de l'en croire, & pourquoi, 26
Se fie plus au hazard qu'aux Dieux, 62
N'a point conçu ſes principes, 65
Ni pû les concevoir, 73
Sa Philoſophie n'eſt que l'art d'uſer, 116
Eſt un cercle dont le centre eſt la volupté, 5
Il a tout vû dans la nature, 43

A vû peu de choſes, 172
Comment il guérit des paſſions, 99
Son regime, bon pour ceux qui ſe portent bien, 98
Embraſſoit le bien agréable, 40
Ne peut être aidé par les lumieres de nos matérialiſtes, 76
Peu adroit, 91
Ses leçons, 97
Etat de bonheur parfait, 210
Etat de guerre, naturel à l'homme, 208
Etat de nature, *Etat* de ſocieté, 247
Evidence d'Epicure, traverſée de nuages épais, 172
Exemtion de douleur tient au ſentiment du plaiſir, 93

F

Fin de la Philoſophie, 32
Formation des Mondes par les tourbillons, 328
Foudre, 352
Frugalité aiguiſe le goût, 197

G

Gaſſendi, ſon caractere, 10
Guide principal dans cet ouvrage, 10
Ne doit pas être compté parmi les Epicuriens, 11
Accuſe Plutarque ſans fondement, 242
Génération des Images, 320
Grandeur du Soleil & des Aſtres. 341
Gréce laſſe de croire & d'eſpérer aux promeſſes des Philoſophes, 25

H

Hazard vaut autant que la fatalité, 358
Hégéſias, orateur de la mort, 25
Hieronymus de Rhodes ne vouloit que l'exemption de la douleur, 93
Hobbes a rétabli la morale d'Epicure, 247
Homme eſt, ſelon Epicure, animal ſans deſtination, 358
Homme heureux, 36

I

Idée anticipée, ce que c'eſt; 225
Chryſippe & Ciceron la définiſſent, 226
Idée du bien & du mal moral peut être gravée dans les ſenſations, 257
Y eſt gravée dans les caracteres les plus lumineux, 259
Inconveniens de l'Epicuréiſme pour l'Epicurien lui-même, 146
Juſtice Epicurienne, 121
Jonſius n'a pas pris la penſée de Ciceron, 241
Jugement tantôt vrai & tantôt faux, 227

L

Lettre d'Epicure à Hermachus; 283
Traduite par Ciceron, 284
Traduite en françois, 286
Admirée par Ciceron, 287
Expliquée dans les principes d'Epicure, 299
A Herodote, 306
A Pythoclès, 333

A Ménécée, 182
Loix, pour qui néceſſaires, 262

M

Maxime fondamentale dans la Phyſique des anciens, 308
Maximes d'Epicure, 203
Méthode de mourir, inventée par les Philoſophes, 293
Quand le Philoſophe doit mourir. 294
Mouvement journalier des Aſtres, 343
Mouvement périodique, 344
Mouvement des atômes, 316
D'où ils viennent, 317

N

Nature, raiſon, religion, s'accordent, 136
Nulle volupté n'eſt mal par elle-même, 209
Nul n'eſt pauvre de ce qui ſuffit, maxime, 218

O

Objection contre la verité eſſentielle des ſenſations, 219
Epicure y répond, 230
On lui replique, 232
Objets de nos deſirs, naturels & néceſſaires, 235
Naturels & non néceſſaires, *ibid.*
Ni naturels, ni néceſſaires, 235
Occaſion de cet Ouvrage, 3
Oiſiveté des Dieux, 329

Obſcurité des cauſes, mêlée de grandes clartez, 174
Oracle de Metrodore, 263
Origine des loix, 248

P

P*Artiſans d'Epicure*, 150
Leurs motifs, 152
Phantômes & rêves ſont vrais, 225
Philoſophes ont tous eu le même but qu'Epicure, 46
Y tendent par une voie contraire aux ſiennes, *ibid.*
Philoſophie d'Epicure, à qui utile, 80
Deſeſpérante pour les gens de bien, 83
Conſolante pour les méchans, 81
Philoſophie d'Epicure ſeulement utile contre la Divinité, 213
Philoſophie vraie mene à la Religion, 176
Bonne à tout âge, 182
Planetes, 355
Platon admirable dans ſes principes, 20
Fatiguant dans ſes écrits, *ibid.*
Pluralité des Mondes, 318
Plutarque juſtifié contre Gaſſendi, 284
Pourquoi on étudie la Phyſique, 334
Portique, plein de prétentions outrées, 23
Et de paradoxes difficiles à digerer, *ibid.*
Préſages, 356
Principes de compoſition du monde, 311

Q

Qualité des atômes, 322
Queſtion du bonheur dépend de deux autres, 41
Quatre Régles ſur les notions : 227
Quatre Régles touchant les ſenſations, 231
Quatre Régles de morale, 100

R

Recette contre la douleur, 207
Religion, conſolation & frein du vulgaire, 360
Réſolution Epicurienne, 105
Reſſource Epicurienne en cas de malheur, 106

S

Sacrificateur, ſelon Epicure, n'eſt qu'un rotiſſeur ou un boucher, 205
Sage laiſſe peu de choſes à la fortune, 215
Sage Epicurien rentre ſourdement dans ſes droits uſurpez, 251
Croit que l'injuſtice eſt l'adreſſe d'un homme d'eſprit ; 252
Que la juſtice n'eſt que la ſotiſe d'une belle ame, *ibid.*
N'oſe répondre à certaine queſtion, 252
Donne des conſeils en confidence, 253
Profite des loix, quand elles ſont pour lui, *ibid.*
Agit en cela ſelon ſes principes, *ibid.*

Fait proviſion de philoſophie & d'opium, 304
Ne craint les Dieux, ni dans cette vie, ni dans l'autre, 265
Ne ceſſe jamais d'être ſage, 267
Reſſent les paſſions, *ibid.*
Peut même s'y livrer, *bid.*
Eſt Heureux dans les tourmens, 268
Malgré ſon ſiſtême, 269
N'eſt point amoureux, 270
Peut être enterré dans un jardin, 271
N'a ni femme ni enfans, 272
N'eſt point magiſtrat ni général d'armée, 272
Ou bien il a ſes raiſons, *ibid.*
Peut être cité devant les Juges, 273
A ſoin de ſon bien, *ibid.*
Fait de l'amitié une terre, 276
Fait cas de ſa nobleſſe, & pourquoi, 278
Tient quelquefois peu de compte de ſa vie, 282
Peut la donner pour ſon ami, *ibid.*
A des dogmes, 281
Pourquoi . . . . . *ibid.*
Aime mieux le repos que la gloire, 138
Calcule toujours, 195
Son bonheur ſuprême, 199
Sa derniere fin, 138
Séneque ami des Epicuriens, 151
Pourquoi, 160
Ne croit point l'autre vie, 165
Sens, 219
Deux opinions ſur les ſens, 221
Les ſens toujours vrais, 222
Sont origines de toutes nos idées, 225

Ciceron & Ariſtote citez, *ibid.*
Dangers de cette opinion, 260
Socrate traité injurieuſement, 29
Speuſippe & Polemon, peu intéreſſans pour Athenes, 21
Stupidité des bêtes, ſupérieure à la philoſophie de l'Epicurien, 216
Stoiciens & Epicuriens ont mêmes raiſons pour mourir, 294
Stoiciens oppoſez exterieurement aux Epicuriens, 158
Les chefs ſavoient ce qu'il falloit penſer de ces debats, 160

T

Tableau de la morale d'Epicure, 116
Talent de l'eſprit humain pour embrouiller les choſes claires, 52
Tempérance Epicurienne, 122
Théognide maltraité, 191
Théodore l'athée chaſſé des villes policées, 23
Théorie des ſentimens agréables, citée, 131
Tonnerre, 350

V

Variation des jours & des nuits, 349
Verité, de deux ſortes, 224
Vertu, a plus de plaiſir que la volupté, 135
Vertu Epicurienne, vraie dans la ſpéculation, 123
Peu ſûre dans la pratique, 124

Ne tient qu'à un fil, 108
N'eſt qu'un commerce uſuraire de voluptez, 121
Volupté d'Epicure, ce que c'eſt, 87
Perſonne ne le ſait que les Epicuriens, 88
Enfans & bêtes le ſavent auſſi, 89
Volupté qui fait plaiſir, 92
Volupté ſans plaiſir, *ibid.*
Univers ſans bornes, 313
Utilité, ſeule mere, & ſource de toute juſtice, 255
Utilité de la bonne Philoſophie, 59

Fin de la Table.

627406

APPROBATION.

NOus Commiſſaires nommez par M. le Merre Doyen des Lecteurs du Roi, Profeſſeurs au College Royal de France, pour l'examen d'un Manuſcrit, qui a pour titre : *La Morale d'Epicure, tirée de ſes propres écrits, par M. l'Abbé Batteux*, Profeſſeur Royal de Philoſophie grecque & latine, &c. avons jugé que cet Ouvrage, écrit avec autant d'élégance que de ſolidité, eſt digne de la réputation de ſon Auteur, & très-aſſorti au beſoin de notre ſiécle. A Paris, ce 28. Février 1758.

DE LA BLETERIE,

DEGUIGNES.

En conſéquence de ce rapport, & comme Doyen de Meſſieurs les Profeſſeurs Royaux, j'ai cedé à M. l'Abbé Batteux, au nom de la Compagnie, ſon Privilége pour l'impreſſion de cet Ouvrage : de laquelle ceſſion il a été fait acte dans l'Aſſemblée de Meſſieurs les Profeſſeurs Royaux. A Paris, le 19 Mars 1758.

LE MERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nos amez les Lecteurs & Profeſſeurs de notre College Royal, Nous ont fait expoſer qu'ils avoient beſoin de nos Lettres de Privilége pour pouvoir faire imprimer leurs Ouvrages. A CES CAUSES, & voulant favorablement traiter les Expoſans, Nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choiſir, les Leçons du College Royal, & les Ouvrages que l'Aſſemblée des Lecteurs & Profeſſeurs voudra faire imprimer en ſon nom, en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon leur

ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes; ſans toutefois qu'à l'occaſion des Livres ci-deſſus ſpecifiés, il puiſſe en être imprimé d'autres qui ne ſoient pas deſdits Expoſans. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter leſdits Ouvrages en tout ou en partie, ni d'en faire aucune traduction ou extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe deſdits Expoſans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiſcation deſdits exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auſdits Expoſans ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au-

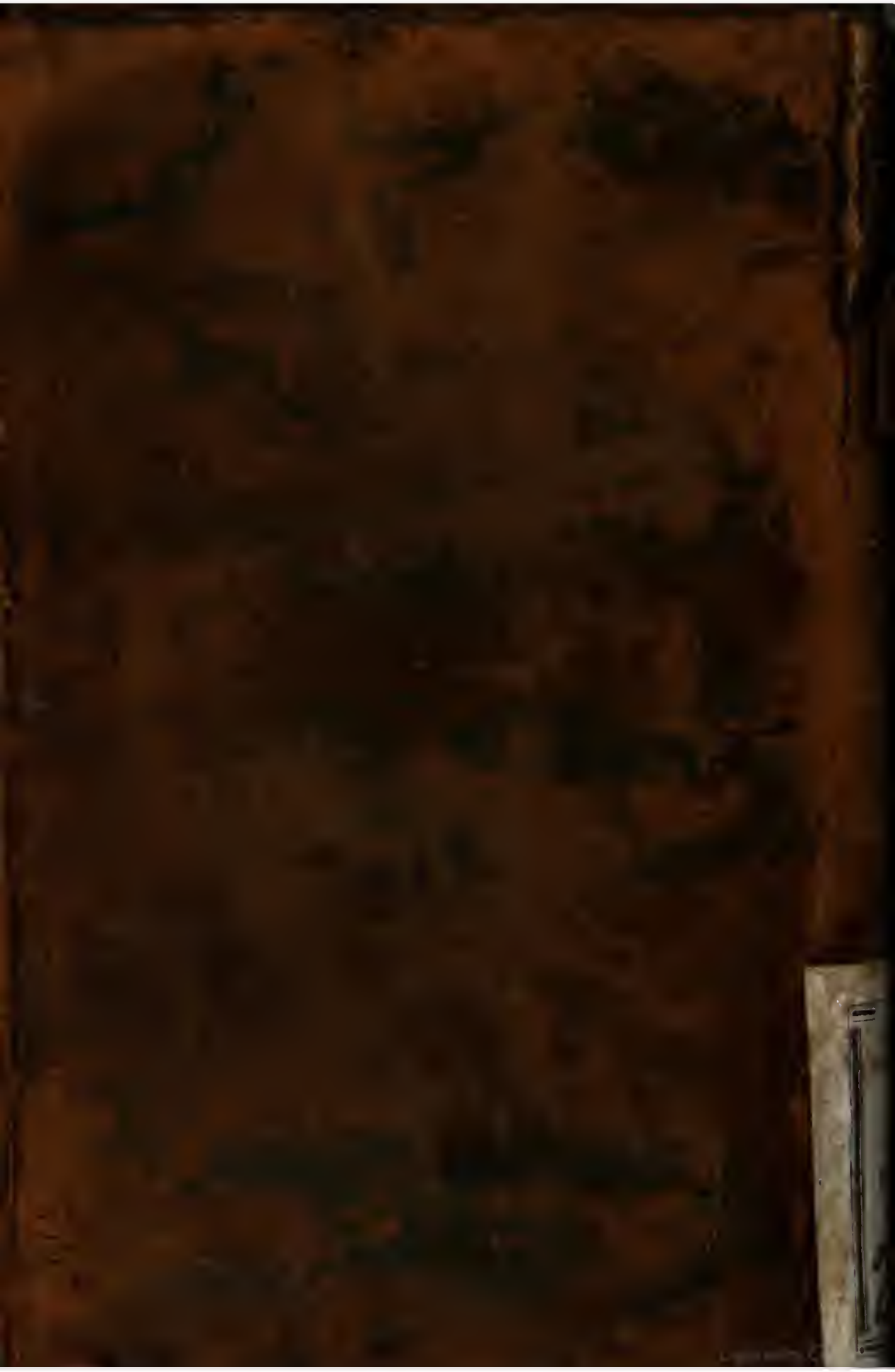
long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſans ou leurs ayant-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie

des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le premier jour du mois de Mai, l'an de grace mil ſept-cens cinquante-quatre, & de notre Regne le trente-unieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, PERRIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 285. fol. 303. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſe, art. 4. à toutes perſonnes, de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour le vendre en leurs

noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires de chacun preſcrits par l'art. 108. *du même Réglement. A Paris, le* 16. *Juin* 1754.

DIDOT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve DELATOUR, rue de la Harpe.